

L'INDE ANGLAISE

EN 1843

PAR

Éd. de Warren,

Ancien officier au service de S. M. Britannique dans l'Inde

—

TOME II.



BRUXELLES.

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE

HAUMAN ET Ce.

—

1844

L'INDE ANGLAISE

EN 1843.

CHAPITRE XIV.

Entrée au régiment ; composition d'un régiment anglais ; égalité entre tous les officiers à titre de gentleman ; institution de la masse (cercle) militaire ; président de masse; président de table ; démarcation infranchissable entre l'officier et le soldat.

Une lettre d'introduction, dont j'étais porteur pour un officier d'artillerie de la garnison, m'assurait un gîte jusqu'à ce que je pusse apprécier ma position et savoir comment on allait disposer de moi. Une recommandation de ce genre suffit presque toujours, dans cette terre classique de l'hospitalité, pour vous autoriser à vous installer chez une personne jusqu'alors inconnue comme si vous étiez chez vous : il va sans dire que vous prenez votre place à tous les repas, et toute la maison, bêtes et gens, est à votre service. Dans un pays où il n'y a pas d'auberges pour le voyageur, pas même un abri pour plus de deux familles à la fois dans aucun centre de population quelque grand qu'il soit, et où cependant l'existence est constamment nomade, on a senti la nécessité de consacrer un pareil usage et

qu'à son ami ! Ce fut près d'eux que je me recueillis quelques instants avant d'interroger ma destinée.

Mon cœur battait violemment comme je passais le seuil du bungalo où je devais trouver mon commandant ; le hasard me l'avait déjà fait rencontrer à Hyderabad où il était venu pour siéger dans un conseil de guerre, mais je l'avais alors peu étudié, ne prévoyant guère combien le sort nous rapprocherait. Au moment où je me présentai, il était assis à une table couverte de rapports militaires, entre deux officiers dont l'un portait le sabre à fourreau d'acier d'un adjudant. Le lieutenant-colonel Charles Mill pouvait avoir cinquante ans, et son teint avait cette pâleur bronzée qui indique un long service dans des climats malsains et sous les tropiques. C'était un vétéran de l'armée d'Espagne dont toute la vie s'était passée dans les camps et qui se trouvait mal à l'aise dans un salon. Ses yeux étaient pénétrants et remplis d'intelligence ; mais une timidité assez gauche les lui faisait baisser souvent, et il hésitait en s'exprimant quoique dans un langage choisi et de la plus grande élégance. Écossais et patriote à l'excès comme toute sa race, il avait appris à respecter les Français sur vingt champs de bataille sans pouvoir parvenir à les aimer. Sa vie avait été trop ballottée d'un hémisphère à un autre pour qu'il trouvât le loisir de se marier, et il avait reporté toute la surabondance de ses

affections sur un jeune homme de sa province, son parent éloigné, pour lequel il sollicitait depuis longtemps la sous-lieutenance qui venait de m'être accordée, et qui servait à ses frais comme volontaire depuis deux ans. Ce jeune homme, Alexandre Campbell, était le favori de tout le régiment ; personne n'avait douté de sa nomination, et au désappointement général avait succédé une explosion d'indignation quand la renommée avait publié que son rival heureux était un étranger. C'était sous cette impression doublement fâcheuse que je me présentais au corps et devant mon chef.

Ce fut pourtant avec la plus exquise politesse qu'il reçut la déclaration de mon grade et de mon nom. Dans sa manière de m'adresser la parole il n'y avait aucun air d'autorité, rien qui tranchât du commandant. Il me donna la bienvenue au régiment, espéra que mon voyage avait été agréable, laissa tomber quelques mots sur le cours d'instruction et les exercices militaires par lesquels il me faudrait passer, et finit par m'avertir en plaisantant de l'exactitude de la discipline dans le 55e, et de l'importance que je devais attacher à mériter les bonnes grâces de M. l'adjudant, qui devait diriger mes études et apprécier mes progrès. Il donna ensuite quelques ordres pour mon équipement, puis se tournant vers l'autre officier :

« M. Daubeny, lui dit-il, vous aurez la bonté de

présenter M. de Warren à nos camarades (*brother officers*) ; il trouvera, j'en suis sûr, parmi eux, une société des plus agréables .. Adieu, messieurs, j'aurai le plaisir de vous rencontrer à la table d'hôte. »

Je sortis avec mon introducteur : c'était un jeune homme d'une charmante figure, ronde, blanche et rose, pleine de franchise et de bonhomie, aimant passionnément le service en général, et d'une extrême coquetterie pour le régiment en particulier. Il voyait avec un excessif chagrin la coupe française de mon habit noir, et se désolait, sans pourtant me l'avouer, de me voir ainsi vêtu le jour d'un grand dîner de corps. Il proposa de m'accompagner chez le sergent maître tailleur, et de surveiller les détails de mon équipement qu'il voulait rendre aussi élégant que possible. Tout en le remerciant de sa complaisance que j'acceptai, je ne pouvais m'empêcher de sourire et de m'amuser de son air d'importance et de protection. Il s'acquitta d'ailleurs de ma présentation avec une grâce parfaite.

J'avais été heureux dans le choix de mon régiment, la grande majorité des officiers du 55ᵉ pouvaient prétendre au titre et à l'épithète de gentlemen. Tous appartenaient à l'aristocratie de naissance, d'éducation ou de fortune, et formaient par leur seule réunion une société infiniment supérieure à ce que l'on pourrait s'attendre à rencontrer dans les rapports

accidentels de la vie militaire. Quelques-uns possèdent encore aujourd'hui mon estime et mon amitié, d'autres ont emporté dans la tombe mes regrets amers, et c'est avec un plaisir mêlé de tristesse que je reviens aujourd'hui sur leurs noms et leurs caractères profondément gravés dans mon souvenir, et sur certains épisodes de ma vie intimement liés avec la leur.

Il y avait d'abord l'adjudant du régiment (1), pauvre Hériot, le plus beau, le plus brave, le plus généreux des hommes. Jamais le brillant uniforme de l'Angleterre ne revêtit des membres plus gracieux ; jamais des yeux plus doux, un front plus noble et plus calme ne me rappelèrent si vivement ce beau vers :

L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.

Jamais un jeune cœur ne battit à son début dans la vie de plus de courage, d'ambition et d'honneur. Sur le point d'acquérir une compagnie, sa famille

(1) Il n'y a dans un régiment français aucun grade qui corresponde exactement à celui d'adjudant chez les Anglais dont les fonctions sont analogues à celles du capitaine instructeur et du capitaine adjudant-major réunies. Seulement dans l'armée anglaise il n'a que le rang de lieutenant, et c'est le plus souvent un soldat parvenu. Ce n'était pas cependant le cas pour celui dont il s'agit ici; il était d'une excellente famille et sorti, je crois, de l'école militaire.

fut ruinée; il abandonna son patrimoine maternel à son vieux père et perdit tout espoir d'avancement, pour des années, dans une profession où l'on ne parvient qu'en achetant chaque grade successivement. A son premier combat il tomba foudroyé, criblé de balles, et n'eut pas le bonheur de mourir. Il n'a pas de croix à sa boutonnière; une pension trop mesquine pour lui permettre de se retirer du service est abandonnée à une jeune femme qui n'a pas les moyens de le suivre. Il se traîne encore dans nos rangs, faible, épuisé, toujours lieutenant et sans espoir d'obtenir le grade supérieur qui serait son bâton de maréchal. Il n'a plus de goût à sa profession; il n'y a pas une âme dans le régiment qui ne le plaigne et qui ne serait heureux de le soulager en prenant chaque fois son tour de service pour lui. Il est allé chercher la mort en Chine : si elle le frappe, ses amis, tout en le pleurant, devront-ils le plaindre? Non, car il n'y a plus pour lui de bonheur en perspective, et son âme est trop belle pour réussir dans ce monde.

Et Henri Bayly... mon compagnon, mon ami, mon frère, porte-étendard; combien de fois avons-nous fatigué ensemble à côté l'un de l'autre, pendant d'interminables manœuvres, portant les deux drapeaux du régiment jusqu'à ce que nos bras tombassent endoloris sous leur poids glorieux! Mais il repose dans un obscur cimetière près de la petite

ville de Gosport, sous le ciel humide de son pays, et... Je ne veux point m'arrêter à son souvenir, car il m'est trop pénible.

Je trouvai dans ces deux hommes un type essentiellement anglais et en même temps un degré de perfection auquel il n'est peut-être pas donné au Français d'atteindre. On a pu voir que je n'étais pas disposé à voir d'un œil trop indulgent les défauts de la société anglaise; je ne la compare pas un instant à la nôtre pour les qualités attachantes, l'urbanité, la bienveillance, la simplicité, pour tous les agréments qui font le bonheur de la vie, tels que la grâce, la bonhomie, le charme des manières; mais de même qu'on ne trouve point le diamant dans les mines d'or ou d'argent, mais parmi les couches de grès et le sable grossier, de même le type le plus parfait de l'homme se trouve enfoui parmi les rudes éléments de nos voisins; le parfait gentleman anglais est le phénix de l'espèce humaine. Il ne manque au Français pour atteindre jusqu'à lui, qu'un sentiment plus élevé et plus intime de sa dignité personnelle, un respect plus religieux pour la part de divinité que le Tout-Puissant a accordée à l'homme. Il est peu d'entre nous, je pourrais dire il n'est pas un d'entre nous, qui soit un héros pour son valet de chambre ou pour son intime ami. Quelque bien que soit le Français en société, devant des étrangers ou devant les dames, sa bonhomie même le fait déro-

ger aussitôt, dès qu'il est seul avec l'ami de cœur, le camarade d'étude, le confident ou le messager de ses premières folies. C'est, dira-t-on, l'excès de deux bonnes qualités, de notre absence d'affectation et de la gaieté caractéristique de notre tempérament; mais nous avons généralement aussi les défauts de ces qualités, un penchant pour le laisser aller, le grivois, l'exagération ou l'arlequinade, qu'on est étonné de rencontrer à chaque instant chez les hommes les plus graves, les têtes les mieux organisées. Le parfait gentilhomme anglais ne se livre jamais et jamais ne déroge : il porte jusque dans les plus petits détails de la vie la conscience et le souvenir de sa dignité. Son naturel ne saurait le trahir, car il est de la même trempe que son extérieur; sa maison pourrait être de verre, chacun de ses actes peut supporter la lumière et défier la critique. Après cela, l'individu que nous venons de décrire n'est pas un produit purement indigène, il lui faut subir plusieurs transplantations, respirer l'air du continent, et surtout celui de la France, pour arriver à sa parfaite maturité et pour se dépouiller de certaines qualités inhérentes au sol natal, la morgue, les préjugés, etc. Mais quand l'éducation, les circonstances et les voyages ont favorisé ce développement, c'est de lui surtout que l'on peut dire qu'il est le roi de la création.

Il y avait aussi au 55e, et on peut l'y voir encore

au moment où j'écris, un autre type charmant dont Sterne nous a donné une idée : c'était un vieux capitaine écossais, nommé Norman Mac Lean, une adorable incarnation du délicieux caractère de *mon oncle Tobie,* dans Tristram Shandy. Il était connu dans le régiment sous le nom familier du bonhomme. Puissent Allah et son prophète le protéger et *son ombre toujours grandir* (1) !

Et puis vient toute une foule, sur laquelle je ne m'arrêterai pas, qui arrive et passe comme des ombres. Ils peuplent mon souvenir et je les revois dans ma pensée ; du port où je suis arrivé, je poursuis encore sur l'étendue du monde leurs vies errantes, avec reconnaissance, avec affection. Mon premier début parmi eux ne fut cependant pas heureux : ce ne fut que deux années plus tard que je parvins à pénétrer lentement dans leur intimité, à conquérir leur amitié. Comme je l'ai déjà dit, je me présentais devant mes frères d'armes sous des auspices doublement fâcheux, comme étranger et comme enlevant la place d'un camarade chéri. Il n'est pas étonnant que ma réception, quoique d'une politesse parfaite, fût d'un froid mortel. Je sentis que pour longtemps j'avais peu de sympathie à espérer ; qu'il me faudrait subir, dans une solitude morale, un long noviciat avant d'être reçu dans la

(1) Le vœu des mahométans envers un ami.

communauté. Ce rôle était douloureux, mais il était la conséquence inévitable de ma position exceptionnelle : je l'acceptai en soupirant.

Un régiment d'infanterie royale anglaise dans l'Inde est composé ainsi qu'il suit :

1° Un colonel général : cet officier est choisi parmi les généraux, du grade de maréchal de camp et au-dessus. Ce choix est quelquefois la récompense de services militaires ; plus souvent c'est la faveur qui l'obtient. Ce colonel est à peu près étranger au corps et ne lui porte qu'un très-mince intérêt. C'est un bénéficiaire sans fonctions qui réalise d'immenses profits sur les fournitures du régiment dont il a l'entreprise, et qu'il recède généralement à quelque banquier ou à quelque fournisseur ordinaire, moyennant un boni fixé à 25,000 francs de rente pour un régiment en Angleterre, et à 50,000 pour un régiment dans les Indes ;

2° Deux lieutenants-colonels, dont le plus ancien commande ;

3° Deux majors ou chefs de bataillon ;

4° Dix capitaines ;

5° Vingt-trois lieutenants, dont un adjudant (instructeur) ;

6° Huit enseignes ou sous-lieutenants ;

7° et 8° Un quartier-maître et un payeur (sous-lieutenant-trésorier). Ces deux officiers ont le grade d'enseigne.

Les deux plus anciens sous-lieutenants présents à la manœuvre sont chargés de porter les drapeaux, celui de la reine et celui du régiment. Si aucun enseigne n'est présent, cette charge revient aux lieutenants, ou, à leur défaut, aux capitaines. Mais, dans tous les cas possibles, c'est un dépôt sacré qui ne doit être confié qu'à un officier (1).

Le service de santé se compose d'un chirurgien-major et de deux aides-majors.

(1) Un bataillon en Europe compte un lieutenant-colonel et dix lieutenants de moins.

TABLEAU SYNOPTIQUE

De toutes les parties intégrantes d'un régiment de la Reine, en le supposant d'un bataillon à dix compagnies.

OFFICIERS.	ÉTAT-MAJOR des SOUS-OFFICIERS	SERGENTS attachés aux drapeaux.	SERGENTS de chambre.	CAPORAUX.	SOLDATS.	ENFANTS de troupe.
1 colonel. 2 lieut.-col. 2 majors. 10 capitaines. 22 lieuten. 1 adjudant. 1 quart.-m. 1 payeur. 8 enseignes. 1 chirur.-m. 2 aides-maj.	1 serg.-maj. 1 serg. quart. maitre. 1 serg. pay. 1 serg. hosp. 1 ser. (chargé de la correspond.) 1 serg. mait. d'école. 1 serg. arm. 1 serg. chef d'orchestre 1 serg. tambour-maj.	1 par compagnie.	3 par compagnie.	8 par compagnie.	92 par compagnie.	2 par compagnie.
51	9	10	30	80	920	20
TOTAL GÉNÉRAL. . . 1,100						

Pour un bataillon en Europe, les compagnies se réduisent à quatre sergents et soixante caporaux et soldats. De mon temps, la 10e compagnie restait en dépôt à Chatham, et servait à former les recrues qu'on envoyait aux compagnies de service à mesure

que leurs cadres se vidaient, mais cet usage vient d'être aboli et tout est maintenant sous les drapeaux.

La discipline militaire chez les Anglais est en tout point différente de la discipline française. Quant au corps d'officiers, au lieu d'être une monarchie absolue dont le colonel est le despote, c'est une république avec une hiérarchie et une charte constitutionnelle dont les lois sont écrites et immuables. Cette hiérarchie n'existe que sous les armes, devant l'ennemi, sur le champ de manœuvre ou au conseil de guerre ; partout ailleurs il y a égalité parfaite entre tous les officiers, depuis le sous-lieutenant jusqu'au lieutenant-colonel. Ils sont tous égaux à titre de gentleman, car l'uniforme anoblit, et le titre de gentilhomme est justement considéré comme le premier de tous. Un officier est amené devant un conseil de guerre pour avoir oublié sa qualité de gentilhomme, comme pour avoir manqué à ses devoirs militaires.

Pour créer et entretenir les sentiments d'égalité et de fraternité, il est ordonné par les règlements militaires que tous les officiers d'un même corps qui ne sont point mariés, ou dont les femmes n'habitent pas la garnison, depuis le lieutenant-colonel jusqu'au sous-lieutenant, auront un cercle et une seule table d'hôte en commun (*the mess*), que je traduirai dorénavant par la *masse*, sur le système d'un fonds perdu appartenant à la communauté.

Cette masse est un capital flottant, fondé depuis nombre d'années et alimenté de la manière suivante : Tout officier, en entrant au régiment avec le grade de sous-lieutenant, doit commencer par verser dans la caisse commune une somme équivalente à son premier mois de solde. Il paye en outre sa pension de chaque mois à la table d'hôte : cette pension est la même pour tous les officiers, quel que soit leur rang ; elle est déterminée, pour ce qui a rapport à la nourriture, par la consommation générale divisée par le nombre des convives ; et quant aux vins et liqueurs, par la consommation individuelle, plus une taxe de 12 % au profit de la masse. Chaque fois qu'un officier est promu à un grade supérieur, il subit encore une fois une retenue semblable d'un mois de solde du nouveau grade, toujours pour enrichir cette masse. En cas de mort, c'est la communauté qui hérite ; il en est de même si l'officier permute d'un corps à un autre : les sommes données ne sont jamais rendues, et il devra verser dans la caisse du nouveau corps un mois de solde du grade avec lequel il y entrera ; enfin, tout officier présent au corps, en congé ou détaché, subit encore une retenue mensuelle d'un jour de solde.

Comme le gouvernement exige un certain luxe et une certaine hospitalité de chaque corps d'officiers (par exemple deux grands dîners par an aux généraux chargés des inspections semestrielles, di-

ners auxquels toutes les autorités de la localité doivent être invitées), il souscrit aussi annuellement à la masse, soit en Angleterre, soit dans l'Inde, pour 25 livres sterling par compagnie, ou 250 livres par régiment. On conçoit que ce fonds spécial pourra s'accumuler rapidement, et c'est ce qui arrive le plus souvent, mais il peut se rencontrer aussi des causes de diminution, telles qu'une mauvaise administration des capitaux, ce qui est fort rare, des pertes de bagages en temps de guerre, les changements de garnison, le transport du matériel du cercle exclusivement à la charge de la masse. Enfin, sans compter le chapitre des accidents, il y a les dépenses ordinaires, telles que l'entretien d'une magnifique argenterie pour quatre-vingts ou cent couverts, du linge, de la faïence, de la porcelaine, des cristaux et de la coutellerie en proportion; le loyer d'un bâtiment assez vaste pour contenir d'abord la table d'hôte, plus un salon de lecture et généralement une salle de billard.

La masse est non-seulement reconnue comme la bourse commune, la propriété inaliénable et incontestable du plus jeune officier comme de son commandant, mais l'administration de cette fortune est élective et doit se renouveler chaque année. Tout le corps d'officiers, réuni en conseil, choisit parmi ses membres un président de masse (qui ne devra jamais être le commandant) et deux secrétaires. Ce prési-

dent est responsable sur sa fortune privée du placement des capitaux et de la gestion des propriétés mobilières et immobilières appartenant au cercle. Les secrétaires partagent cette responsabilité, mais seulement pour ce qui a rapport à la table d'hôte : l'un ayant le département des vins et liqueurs; l'autre de l'argenterie, bijouterie, lingerie, etc. Tous les six mois ce comité devra présenter ses comptes au corps d'officiers régulièrement assemblé, qui nommera un comité d'examen pour les vérifier. Toute dépense importante, tout projet d'acquisition, ou de vente, au delà d'une somme fort minime, exige un nouveau conseil général, et chaque question est décidée à la majorité des votes, chaque officier n'ayant qu'une voix de même valeur. Celui des membres qui est nommé par ses camarades à la charge de président de masse n'est point libre de refuser cette responsabilité.

La table d'hôte est considérée comme une parade militaire dont aucun officier ne peut s'absenter, à moins qu'il ne certifie sur l'honneur qu'il s'est rendu à une invitation particulière pour dîner dehors, ou pour cause de maladie. Deux officiers par semaine sont chargés à tour de rôle des fonctions de président de table et de vice-président; ils ne peuvent s'absenter sous aucun prétexte et siégent aux deux extrémités de la table. Le vice-président d'une semaine devient le président de la semaine suivante.

Chaque officier à son tour doit subir les inconvénients de ce rôle, commençant par les deux extrémités de la hiérarchie, c'est-à-dire le plus jeune sous-lieutenant siégeant avec le plus ancien officier supérieur (après le commandant qui seul en est exempté).

Les fonctions de président de table sont très-délicates, d'une grande responsabilité, et propres à former rapidement le jugement et l'aplomb d'un jeune homme. C'est lui qui est chargé du bon ordre et de la discipline morale des convives ; il a seul le droit avec le vice-président de donner des ordres aux nombreux domestiques ; il est de son devoir d'interdire toute conversation qui pourrait interrompre la bonne harmonie ; enfin il a le droit de mettre aux arrêts tout officier, quel que soit son grade, même supérieur au sien, qui introduirait le désordre, qui proposerait un duel, ou qui refuserait de se conformer à quelque règlement de la communauté. Je me rappelle avoir eu occasion, n'étant qu'un très-jeune lieutenant, d'envoyer chez eux, aux arrêts, un capitaine et un chef de bataillon qui s'étaient donné un démenti en ma présence pendant que j'étais président de table. Je fis ensuite mon rapport au lieutenant-colonel qui m'approuva et réussit à arranger l'affaire.

On conçoit que l'institution de cette table d'hôte devra avoir d'immenses résultats pour le bien-être

physique et moral, les relations amicales, l'esprit de corps du régiment, pour y entretenir les sentiments les plus libéraux, les plus civilisés, et en même temps les plus chevaleresques. « On est solidaire de « l'honneur des gens avec lesquels on s'assied à « table chaque jour ; on n'y souffrirait pas un fri- « pon : la moindre faute contre l'honneur commise « par un officier de l'armée royale, est punie le soir « même à table par un outrage unanime de ses ca- « marades et de ses chefs, le refus de boire avec « lui (1) ; » il est dès ce moment expulsé et n'a plus d'autre alternative que d'en appeler au jugement d'un conseil de guerre ou de se résigner à quitter le service.

Ce qui fait encore mieux ressortir les avantages de ce système, c'est la comparaison avec les établissements militaires où il n'existe pas ; on a bien essayé d'établir une organisation à peu près semblable dans l'armée de la Compagnie ; mais un si grand nombre des officiers de cette armée est marié ou détaché dans les états-majors, les régiments sont d'ailleurs si souvent fractionnés que l'institution de la masse, quand elle n'est pas annulée de fait, y est restée très-imparfaite. Il est très-rare que ces régiments puissent établir une table commune, le nombre des pensionnaires ne suffisant pas aux frais de l'établissement. Dès lors rien n'oblige ceux qui ne

(1) Jacquemont.

désirent pas se voir à se rencontrer, si ce n'est sous les armes, aux heures de service. La vie de chacun n'est pas surveillée par l'honneur jaloux des autres. Mais qu'en résulte-t-il en dernier lieu? une succession de cours martiales que je vois sans cesse convoquées pour juger non des soldats, mais des officiers prévenus d'escroquerie et parfois de crimes honteux dont l'isolement et l'oisiveté ont été les premières causes. Ce scandale est presque inconnu dans l'armée royale.

Une autre conséquence nécessaire du régime que nous venons d'exposer, c'est qu'aucune hostilité entre deux officiers ne peut être de longue durée. Effectivement, il faut immédiatement vider la querelle ou l'oublier, car il est impossible de se trouver tous les jours dînant à la même table, mêlés dans la même conversation générale, obligés de se rencontrer à chaque moment de la journée, et de persister longtemps à se bouder : ce serait un supplice insupportable pour les deux parties.

Entre autres règles prescrites dans le code d'instructions pour le président de table, il faut en observer une assez remarquable : il doit interdire tout sujet de conversation ayant rapport à *l'école,* c'est-à-dire aux détails pratiques ou lieux communs du métier militaire. La conversation doit rester celle d'un salon, comme il convient à des gentilshommes réunis, c'est-à-dire mondaine ou littéraire, sur les

arts ou l'histoire ; c'est tout au plus si l'on peut effleurer les grandes théories de la profession. Il s'ensuit que chaque officier étudie pour briller à la masse, et prépare souvent son éloquence du jour. Il s'ensuit aussi que chacun y gagne sous le rapport du ton, de l'instruction et des manières. C'est une causerie du grand monde, pleine de gaieté franche, piquante, spirituelle, animée.

Je fus immédiatement frappé du contraste de ces relations presque françaises par leur aisance et leur bonhomie, avec celles de la société mêlée que nous rencontrions dans le monde. Là je retrouvais tous les défauts du caractère national partout et toujours également détestable par sa vanité, sa roideur, son plat esclavage de la mode. Les qualités extérieures, les dehors physiques recevant et absorbant tous les hommages, tandis que l'esprit, le mérite ne peuvent s'y faire jour.

Les jeunes gens traitent les vieillards sur le pied d'une égalité parfaite que tout le monde approuve ; on justifie ainsi une présomption inouïe. Un polisson échappé du collége porte dans le monde l'assurance d'un homme s'il en a la taille. Ne lui demandez ni naturel ni modestie, il en serait honteux comme d'un aveu tacite d'infériorité. Il ricane avec l'âge mûr et la vieillesse, et s'indignerait de leur tutelle délicate et éclairée.

Tous les vices du tempérament national et de la

société anglaise disparaissent au creuset militaire. La camaraderie fait justice de la présomption, la vie intime bannit la morgue, l'esprit chevaleresque met un frein à l'insolence. Ainsi constitué, avec des lois si sages, chaque corps d'officiers forme une société d'élite, école de mœurs et de talents, serre-chaude de vives et tendres amitiés capables de résister aux assauts et aux orages du monde. C'est un système simple dans son action, admirable dans ses résultats, auquel je ne trouve rien à comparer. Il n'en est plus de même quand nous venons à parler des rangs secondaires et des relations entre l'officier et le soldat. « C'est un phénomène étrange « dans le monde moral qu'une armée anglaise : la « majorité, courageuse, violente et dédaignée, se « soumettant silencieusement à une faible minorité, « qui semble prétendre à ne lui commander que « par la force (1). »

Entre l'officier et le soldat, il y a une démarcation terrible, un abîme infranchissable : l'officier est un gentleman, le soldat ne l'est pas ; l'un tient à l'aristocratie, l'autre à la fange de la populace ; l'un est le brahmane et l'autre le paria. Pas un mot de consolation, d'encouragement, d'intérêt ne s'échange entre ces deux classes. « Les officiers s'étu- « dient à paraître n'avoir rien de commun avec les

(1) Jacquemont.

« hommes qu'ils commandent. Ils les éloignent par « une affectation sans relâche de froideur cruelle, « la plus insultante que je connaisse. » Cette hauteur fait même partie de la discipline. J'ai vu un sous-lieutenant cassé par un conseil de guerre pour avoir invité et reçu deux sous-officiers à souper avec lui.

Un soldat ne doit jamais sous aucun prétexte adresser la parole à un officier ou s'entretenir avec lui que la main au shako, accomplissant le salut militaire, ou debout à la position du *soldat sans armes*. De son côté, l'officier, quelle que soit son origine, quand même il se serait élevé des rangs (ce qui est extrêmement rare, car il n'y a que deux postes que le sous-officier puisse atteindre : celui d'adjudant, c'est-à-dire lieutenant instructeur, ou de quartier-maître), l'officier, dis-je, ne peut un seul instant se départir de sa roideur avec un inférieur, pas même avec son frère, dans le cas que nous venons de supposer. Il serait réprimandé, puni, s'il lui serrait la main en public, s'il lui permettait le moindre témoignage de familiarité. Il s'ensuit que peu de sous-officiers désirent parvenir : ce titre de gentleman qui accompagne le grade d'officier leur est trop pesant; il leur faut renoncer à tous leurs anciens camarades, à leurs amitiés de caserne, et qu'obtiennent-ils en échange ? une froide politesse de leurs associés aristocrates, qui froisse incessamment leur vanité et leur

brise le cœur. S'approchent-ils d'un groupe animé où la conversation paraît gaie et spirituelle, où l'on rit aux éclats, à l'instant le sourire abandonne les lèvres, la conversation tombe, on essaye d'en recommencer une autre, plus à portée peut-être de leur instruction, mais elle est froide, languissante, et le groupe finit bientôt par se dissoudre. Il n'est point dans le monde de gens dans une position plus fausse, plus isolée, plus malheureuse.

CHAPITRE XV.

Caractère et position du soldat dans l'armée royale anglaise (1); système de recrutement. — Le soldat anglais le mieux nourri, le mieux soigné, le mieux armé, le mieux discipliné dans le monde; système d'avancement parmi les officiers; solde des différents grades.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que le soldat accepte sa position de paria sans un murmure et sans un regret. Non-seulement il ne s'en trouve pas humilié, mais il se battrait avec un camarade qui l'accuserait de raffinement ou de vouloir faire le gentleman. Le

(1) On verra plus loin que le service dans l'Inde est fait par deux armées complétement distinctes, et soumises à des régimes tout à fait différents. L'une est l'armée royale anglaise, l'autre l'armée de la Compagnie.

soldat anglais est une bête brute et s'en glorifie, c'est l'écume de la société, ce qui n'est pas étonnant d'après la manière dont il est recruté. Il en sera de même dans tout pays qui maintiendra une armée permanente sans le régime de la conscription, et dont les lois n'appellent pas également tous les citoyens à la défense du territoire. Partout où le recrutement sera volontaire, le besoin de sujets obligera de recourir à un système d'embauchage qui remplira les cadres de tout ce qu'il y a de plus grossier, de plus vil et de plus corrompu dans la population. Telle était la composition des armées de l'Europe du temps des compagnies franches, véritables brigands soldés qui ravageaient le pays quand on ne pouvait les employer au dehors. Ces excès ne se reproduisent pas de nos jours, en temps de paix, dans les armées anglaises admirablement soldées, qui n'éprouvent jamais aucun besoin, et soumises à une discipline des plus sévères; mais suivez-les dans une retraite, voyez-les après un assaut entrer dans une ville en vainqueurs, et les exploits de Ciudad-Rodrigo, de Badajoz et de Saint-Sébastien effaceront les brutalités et les orgies des bandes de du Guesclin et du Sanglier des Ardennes.

Un sergent suivi d'une couple de soldats, tout chamarrés de galons et de rubans, arrive dans un village; il s'enquiert des mauvais sujets, s'en fait désigner un, parvient à l'isoler et à l'entraîner au

cabaret. On lui parle d'une vie aisée, paresseuse, bien nourrie, aux frais de l'État; on le flatte, en cas de guerre, d'une perspective de butin, de pillage, de filles violées; on l'enivre peu à peu, et quand sa tête est échauffée, on lui propose de l'enrôler; c'est à peine s'il comprend ce qu'on lui fait faire, mais on lui offre un schelling qu'il accepte; c'est le gage, les arrhes de son enrôlement; le marché se trouve ainsi conclu devant témoins et devient irrévocable; ce guet-apens le condamne à servir *toute sa vie!* L'orgie terminée, on le transporte ivre-mort au corps de garde, d'où il ne sort plus que pour joindre le dépôt où l'attend la férule du sergent instructeur. Le village est débarrassé d'un mauvais sujet et le pays compte un défenseur de plus.

L'armée se trouve donc comme un port de sauvetage sur la route de Botany-Bay. D'enrôlements volontaires proprement dits il n'y en a pas dix sur cent, et de ce nombre la moitié se compose des enfants de troupe; les neuf autres dixièmes sont amenés dans les rangs par la débauche, l'ivrognerie et la misère. Comment avec de pareils éléments est-on parvenu à former une machine si compacte, si réglée, si flexible? ce doit être un problème pour quiconque ne connaît pas le caractère anglais. Ce caractère explique tout : aucun être n'a plus l'instinct de son bien-être matériel que l'Anglais et de l'avantage de l'ordre pour en jouir. Le secret consiste ici en

ce que le soldat est bien payé, bien nourri, bien vêtu, et que s'il marche de travers il a le choix d'être fouetté, déporté ou pendu. Il est rare qu'il soit chassé du service, et ce n'est jamais que pour le crime de vol avec récidive ; mais dans ce cas, sa paroisse n'est plus obligée de l'assister ; il meurt de faim, se livre au brigandage et finit par se faire pendre. C'est le raisonnement, c'est un calcul, c'est son intérêt bien entendu qui finissent par faire du soldat anglais l'instrument le mieux discipliné et le plus obéissant dans le monde. Sa longue éducation sous les drapeaux devra aussi lui implanter à la fin des idées d'ordre, de justice, de religion (car on le conduit régulièrement au prêche chaque dimanche) ; et si dans sa vieillesse il retourne dans son village avec sa pension d'invalide, ce sera avec des habitudes acquises d'une vie réglée et d'exactitude militaire. Mais ne lui parlez jamais d'honneur, ce n'est pas par un fil si délicat que vous le conduirez, il éclatera d'un rire brutal, et vous demandera un verre d'eau-de-vie ; c'est, dit-il, la seule récompense qu'il apprécie. Ne lui parlez pas même de gloire, il sait bien qu'elle ne descendra pas jusqu'à lui ; elle est aristocrate dans l'armée anglaise et ne plane que sur les officiers supérieurs.

Si nous comparons maintenant le soldat d'infanterie anglaise sous les armes, avec celui de tout autre pays, nous serons obligés de reconnaître son immense

supériorité physique. C'est le mieux nourri, le mieux soigné, le mieux armé, le mieux exercé. Comparé au soldat français, sa taille moyenne est beaucoup supérieure, ses membres sont plus gros et plus forts, son poids est d'un tiers en sus, sa force est gigantesque et toujours en proportion de son poids.

Prenez au hasard sur une ligne d'avant-postes la première sentinelle française et la première sentinelle anglaise que vous rencontrerez : supposez l'une et l'autre sous les mêmes conditions d'instruction, dix contre un à parier que vous aurez les résultats suivants : le Français sera admirable de feu et de vivacité, sa physionomie petillera d'intelligence, vous admirerez sa taille souple et dégagée, son air éminemment martial, rehaussé peut-être encore par une barbe et une moustache épaisses. L'autre sera le plus bel animal dans la création, il ne lui manquera que le feu de Prométhée pour illuminer cette superbe figure, quelques cheveux de plus pour diminuer la fadeur de cette peau blanche qui semble cacher des humeurs froides; ses membres sont ceux d'un géant; s'il parvient à saisir son agile adversaire, il lui fera subir le sort d'Antée, il l'étouffera dans ses bras nerveux. Je préférerais le premier pour assaillir une brèche ou pour la guerre de montagnes, partout où il faudrait de l'élan; mais dans une lutte en plaine, à la baïonnette, je préférerais, je crois,

l'infanterie anglaise, surtout au commencement d'une campagne.

Cette infériorité tient à la misérable nourriture qu'on donne à nos soldats, également insuffisante en quantité et en qualité. Quelle force peuvent-ils tirer de cette soupe insipide et noyée où viandes et légumes doivent être pêchés en plongeant et rappellent tristement ce vers latin :

Rari nantes in gurgite vasto ?

Le soldat anglais au contraire est nourri selon sa faim et en proportion de ses fatigues, de vivres sains, abondants et substantiels. Voici les règlements militaires à ce sujet, je me contenterai de les citer :

« Les soldats casernés ou en quartier dans la Grande-Bretagne recevront trois quarts de viande et une livre de pain par homme et par jour, dont le prix sera payé au moyen d'une retenue sur la solde journalière qui n'excédera pas 6 pence ou 60 centimes, c'est-à-dire la moitié de la solde du plus simple soldat d'infanterie. Si le prix de ces deux denrées excédait cette somme, le surplus serait acquitté par l'État.

« Les troupes en marche en Angleterre et logées dans les auberges recevront chaque jour des aubergistes un repas chaud qui consistera en une livre et

un quart de viande pesée avant la cuisson, une livre de pain, une livre de pommes de terre ou l'équivalent en légumes, deux pintes de petite bière avec le sel, le poivre et le vinaigre nécessaires. Cette dépense sera acquittée aux aubergistes d'après de certains tarifs, et les fonds seront remboursés aux régiments par l'État. »

Dans leurs campagnes en Europe, dans leurs marches et leurs campagnes dans l'Inde, la ration de pain et de viande est toujours la même. Ici le riz est substitué aux autres légumes, l'eau-de-vie ou l'arack à la bière : mais dans aucun cas l'on n'économise aux dépens de la vie ou de la santé du soldat. « La nourriture est tout l'homme, » est un ancien adage dont le gouvernement anglais a eu la sagesse de profiter.

J'ai dit que le soldat anglais était le mieux soigné. Tous ceux qui se rappellent les campagnes d'Espagne du temps de l'empire ou qui voudront comparer aujourd'hui les guerres d'Alger et d'Afghanistan, n'auront qu'une voix pour confirmer ce que j'avance. Règle générale, on peut dire que le soldat anglais ne bivaque jamais ; je n'ai bivaqué dans l'Inde que trois fois, en vedette ou après une déroute. Il en était généralement de même dans les guerres d'Espagne, il en est encore de même dans les armées de Caboul et de Candahar. Une armée anglaise traîne toujours à sa suite un commissariat immense ; quel-

que argent qu'il en puisse coûter au gouvernement, les troupes ne doivent souffrir aucune privation. On verra toujours à leur suite un énorme matériel de campement pour protéger le soldat contre les intempéries de l'air, d'amples approvisionnements si le pays n'offre pas les ressources suffisantes, un enchaînement admirable d'hôpitaux et d'ambulances pour recueillir les malades et les blessés. Un général anglais, le duc de Wellington en est un exemple, s'inquiétera peu de la rapidité de ses mouvements pourvu qu'il amène son corps d'armée frais, sain et repu en présence de l'ennemi. Ceci est de plus d'importance pour une armée anglaise que pour toute autre. Que le soldat ait bien déjeuné ou bien dîné avant le premier coup de canon, et on peut s'en fier à lui pour le reste ; il s'acquittera de son rôle comme un ouvrier auquel on a tracé son ouvrage du jour, gaiement, consciencieusement, non, comme je l'ai dit, pour la gloire ou pour l'avancement puisqu'il ne doit espérer ni l'une ni l'autre, mais pour ne pas manquer à sa qualité d'homme, son *manhood,* pour n'être pas méprisé de ses camarades. Il se battra sans réflexion, sans intelligence ; mais avec l'obstination et le patriotisme caractéristiques de son pays.

Le chiffre de l'armée nationale est peu élevé, elle coûte trop cher à recruter et est trop bien payée pour être nombreuse. Les bataillons étant rares, il faut qu'ils soient au moins effectifs ; il faut donc les

ménager pour qu'au jour du combat personne ne manque à l'appel. Il y a encore une autre raison, c'est qu'on n'improvise pas une armée anglaise. Il faut un an ou dix-huit mois pour convertir en soldat un rustre du Cumberland ou d'Invernesshire : on obtiendrait les mêmes résultats d'un paysan français en six semaines.

J'ai dit que l'armée anglaise était la mieux disciplinée, la mieux armée, la mieux exercée, et cela découle encore du même système et surtout de sa composition : l'enrôlement étant pour la vie, les deux tiers des cadres sont des vétérans. On veut une armée aussi disponible que possible, les entreprises les plus hardies sont quelquefois confiées aux plus faibles détachements ; il faut donc qu'elle soit toujours parfaite à tous égards et dans toutes ses parties, que l'on puisse dans tous les instants se fier à l'efficacité de son armement. On n'épargnera donc rien pour la perfection du matériel, pour assurer la précision et la justesse du tir. Un jour de chaque semaine est consacré à l'exercice de la cible, et le soldat brûle au moins trois cents cartouches à balle dans l'année. Le colonel Mill, qui avait fait les guerres d'Espagne, me disait souvent que dans les feux de peloton et de bataillon qui s'échangeaient entre les troupes françaises et anglaises, le carnage était toujours quatre fois plus grand dans les rangs français, par la double raison que l'infanterie an-

glaise visait mieux et avait de meilleurs fusils.

Il ne nous reste plus que deux sujets à traiter avant d'en revenir au 55e, c'est le mode d'avancement parmi les officiers de l'armée royale et la solde des différents grades.

Dans l'armée royale on avance de deux manières : à l'ancienneté ou en achetant la démission d'un officier dans le grade immédiatement supérieur; moyennant ce système, le gouvernement anglais affranchit ses finances d'une dépense énorme, celle des retraites qu'il faudrait payer, comme chez nous, à ses officiers après un certain temps de service. Un officier d'un grade quelconque désire-t-il se retirer? le gouvernement s'y prête de la meilleure grâce du monde, mais fera payer sa retraite à ceux qui en profiteront en succédant aux grades qui deviendront vacants. Il lui permettra de vendre sa place le mieux qu'il pourra et en lui garantissant un minimum proportionné à ses appointements. Pour faciliter cette vente il existe une espèce de convention tacite qu'elle aura lieu exclusivement dans le régiment, pourvu qu'il y ait un officier dans le grade immédiatement inférieur à celui qui va devenir vacant qui, pouvant offrir au moins le minimum, soit disposé à acheter et réunisse d'ailleurs les conditions et qualités exigées pour entreprendre les fonctions de celui qui se retire.

Supposons, par exemple, qu'un officier parvenu

au grade de capitaine, voyant sa santé s'affaiblir ou s'ennuyant de servir aux Indes, veuille accepter sa démission. Il commencera par faire son marché avec les lieutenants et sous-lieutenants de son régiment. Ce n'est pas qu'il puisse mettre précisément son grade à l'enchère et profiter de la concurrence pour en élever indéfiniment le prix; au contraire, le plus ancien lieutenant au corps, pouvant réaliser le minimum, est sûr de lui succéder. C'est avec lui, avant tout autre, qu'il doit régler sa capitulation ; car du moment qu'il remplit la condition unique de finance, aucun lieutenant *du même régiment* placé plus bas sur l'échelle d'ancienneté, ne peut passer par-dessus sa tête.

S'adressant donc au plus ancien lieutenant pourvu du minimum, il lui dira : La valeur de mon grade est fixée à 1,800 livres sterling, mais je ne demanderai ma démission que si vous m'en procurez, n'importe comment, 2,200; c'est-à-dire 400 livres sterling en sus de ce qui est accordé par les règlements. Si le lieutenant est riche, peut-être souscrira-t-il aussitôt à la demande du vendeur ; s'il ne l'est pas, il entrera en négociation avec l'enseigne qui devra succéder à sa lieutenance, en même temps qu'il passera lui-même au grade de capitaine, pour partager la différence. Ils ajouteront, je suppose, 200 livres chacun à leur mininum respectif; ainsi le lieutenant, qui pour passer capitaine ne devait

payer que 1,100 livres, en payera 1,300 ; le contingent du sous-lieutenant pour passer lieutenant devait être de 250 livres, il en payera 450 : enfin le gentleman qui entre au corps en achetant la sous-lieutenance et avec lequel on ne peut faire aucun marché puisqu'il est au choix du ministère, payera ce grade 450 livres ; ces sommes réunies feront les 2,200 demandées. Quant aux conditions nécessaires pour passer d'un grade à un grade supérieur, c'est une connaissance assez médiocre des manœuvres et un certain nombre d'années sous les drapeaux. Ainsi on exigera généralement quatre années de service pour accorder le grade de capitaine, mais toute règle admet des exceptions, surtout dans l'armée anglaise où la faveur lève tous les obstacles.

Quelles que soient les circonstances, même en temps de guerre, il est rare qu'un capitaine vende sa compagnie moins de 2,000 livres sterling, c'est-à-dire 50,000 francs ; c'est, il est vrai, toute sa retraite, mais elle lui donne non-seulement une rente d'environ 2,500 francs pour le reste de ses jours, mais un capital qu'il peut laisser à ses enfants. On voit donc que tout le monde gagne à ce système, mais surtout le gouvernement, qui n'a pas à porter le chiffre des retraites au budget de ses dépenses, et qui échange un vieux soldat pour un neuf sans avoir à compter avec le premier pour ses longs et pénibles services.

En second lieu, on avance à l'ancienneté par les décès de ses camarades dans les rangs supérieurs; mais, en présence du système que nous venons d'exposer, il est facile de comprendre que cet avancement devient tellement long qu'il est presque illusoire; car, du moment qu'un officier se sentira gravement malade, il se dépêchera de vendre afin de laisser le prix de sa commission à sa famille. S'il meurt au service, la valeur de son grade et tout l'argent qu'il a dépensé pour y parvenir sont perdus pour ses héritiers; s'il laisse une veuve, elle n'aura qu'une pension viagère égale à la demi-solde de son grade, tandis que ses enfants recevront un secours annuel jusqu'à vingt et un ans pour les garçons, et jusqu'à l'époque de leur mariage pour les filles; mais le capital est perdu, c'est le service qui en hérite; malheur aux morts, voilà la devise de l'armée, et c'est aussi le côté désavantageux du système. La conséquence assez naturelle est qu'au premier symptôme d'une guerre un peu sérieuse, beaucoup d'officiers mariés songent à leurs familles et abandonnent les drapeaux; ou si la pauvreté les oblige à rester au service, ils ont moins d'élan, leur vie est un capital qui ne leur appartient plus, dont ils ne sont que les dépositaires et qu'ils n'ont pas le droit de risquer. Il y a nécessairement moins d'ardeur et de zèle à en espérer; s'il me fallait encore une fois généraliser, je concéderais à l'officier français la

même supériorité que celle que j'accordais tout à l'heure au soldat d'infanterie anglaise. Pourtant il y a de brillantes exceptions : la riche nature anglaise et son patriotisme triomphent souvent des considérations de famille ; mais si la cause ne produit pas toujours l'effet, elle en contient toujours le germe.

Je dois encore faire remarquer que si un officier meurt de maladie, le grade vacant est à la disposition du ministre qui est libre de le donner au plus ancien officier du rang immédiatement inférieur *dans le régiment*, ou au choix dans tout autre corps. Ceci ouvre la porte à une infinité d'injustices ; il n'y a que la mort au champ d'honneur qui assure un héritage incontestable aux grades inférieurs dans le même corps : aussi voit-on en 1842 des lieutenants de 1811 et 1812, ayant autant d'années de grade que leurs capitaines en ont d'existence. Il faut avouer cependant que ce n'est pas toujours la faute du système et que souvent ils ne doivent s'en prendre qu'à eux de cette stagnation, pour n'avoir pas su profiter des circonstances. Effectivement, sur trente ans de service, l'officier de fortune en passera ordinairement vingt-quatre aux colonies, où les appointements sont tellement beaux qu'avec un peu de prudence il devra économiser de quoi atteindre au moins le grade de capitaine.

Sans nous égarer dans des dissertations inutiles sur les avantages et les désavantages de ce système,

passons à la dernière partie de l'organisation militaire, celle qui a rapport à la solde. Dans l'armée anglaise cette solde est marquée par une échelle extrêmement mobile, qui varie suivant les colonies et qu'il serait trop long de suivre dans toutes ses variations. Nous nous contenterons seulement de placer en regard les deux tables extrêmes de son développement : celle de la solde indienne et celle de la solde européenne.

GRADATION DANS LE RÉGIMENT.			SOLDE EUROPÉENNE. par m.	Solde indienne comprenant le batta ou gratification coloniale, pour toute garnison dans un rayon de 80 lieues d'une présidence par mois.	Solde indienne, pour toute garnison éloignée de plus de 80 lieues d'une présidence. par mois.
Lieutenant-colonel command.			825 »	2250 »	2750 »
Lieutenant-colonel en second			638 »	2000 »	2305 »
Major.			580 »	1527 »	1900 »
Capitaine.			434 »	935 »	1039 »
Lieutenant			275 »	564 »	640 »
Sous-lieutenant ou enseigne.			214 »	455 »	506 »
Adjudant.			350 »	750 »	830 »
Quartier-maître.			275 »	564 »	640 »
Sous-lieutenant trésorier.			562 »	750 »	830 »
Chirurgien-major.			434 »	935 »	1039 »
Chirurgien-aide-major			275 »	564 »	640 »
Sergent-major	3 fr.	60 c. p. j.	108 »	250 »	275 »
Serg. quart.-maît.	3	00	90 »	200 »	220 »
Serg. porte-drap.	2	80	84 »	130 »	150 »
Serg. ordinaire.	2	20	66 »	99 »	100 »
Tambour-major.	2	20	66 »	90 »	100 »
Caporal	1	60	48 »	60 »	70 »
Soldat à 3 gal. (1)	1	50	54 »	57 »	67 »
Soldat à 2 galons.	1	40	42 »	54 »	64 »
Soldat à 1 galon.	1	30	39 »	51 »	61 »
Soldat sans gal.	1	20	36 »	48 »	58 »
Trompette, fifre, tambour.	1	90	57 »	70 »	80 »
Enfant de troupe de 15 à 18 ans.	1	10	33 »	45 »	50 »
Femme de soldat.				8 40	10 40

(1) Les galons se donnent en raison des années de service et de la bonne conduite.

Chaque faute fait perdre un galon pour trois mois.

On voit donc que les appointements d'un lieutenant-colonel dans l'Inde varient de 24 à 40,000 fr. de rente, et ceux d'un sous-lieutenant de 5 à 7,000 fr. Mais rappelons-nous que dans l'Inde comme en Angleterre la dépense *obligée* du commandant est absolument la même que celle du sous-lieutenant ; ils mangent à la même table d'hôte où ils n'invitent que le même nombre d'amis et payent absolument la même pension. Le loyer du colonel n'est pas plus coûteux et il n'a pas un cheval de plus, puisque chaque officier a le sien. Enfin ils ont précisément le même nombre de domestiques. En Angleterre cela se réduit à un soldat chacun (le commandant peut en avoir deux) qui ne leur coûte rien; dans l'Inde c'est une douzaine de natifs : moins serait au-dessous du confortable, plus serait un luxe inutile. Il s'ensuit donc que si l'on prend le traitement du sous-lieutenant pour l'unité de dépense, toute la différence en plus devra être économisée dans chaque grade, et avec le moindre esprit de prévoyance devra former un noyau de fortune qui s'accumulera rapidement.

En Angleterre, telle est la cherté de la tenue et le prix de la pension que c'est à peine si le lieutenant peut vivre sur sa solde, et s'il y réussit ce n'est qu'à force de privations et en se condamnant à la vie la plus austère. Pour le sous-lieutenant, c'est chose impossible ; il devra recevoir de sa famille un complément d'au moins 100 fr. par mois, indépendam-

ment de tout son premier équipement et de son premier versement à la masse, qu'elle devra aussi lui avancer. Dans l'Inde, c'est tout différent : le traitement du sous-lieutenant lui suffit pour vivre avec aisance, avec luxe, avec une élégante hospitalité. S'il a de l'intelligence, il peut économiser 1,200 fr. dans l'année. Durant tout mon temps de service dans les deux grades subalternes, ma dépense obligée n'a presque jamais été inférieure à celle du lieutenant-colonel, et mes économies de chaque année atteignaient au moins le chiffre que je viens de nommer; celles du commandant, de son propre aveu, se montaient à 25,000 fr. Ce n'est pas que je trouve que les traitements soient trop considérables, tant s'en faut ; chaque année passée dans l'Inde en enlève au moins deux de l'existence, tarit toutes les sources de la vie, flétrit et dessèche l'avenir. On ne saurait trop payer une vie sans cesse aventurée, dévastée par le choléra, la dyssenterie, les mille plaies du climat. L'homme passe ici comme l'herbe des champs; il faut qu'il puisse rapidement recueillir son salaire ou bien il meurt avant d'être payé.

CHAPITRE XVI.

Armée de la Compagnie. — Système d'avancement. — Démarcation infranchissable entre l'Européen et l'indigène.—Solde, discipline et mœurs des cipayes.

L'armée de la Compagnie est organisée sur un système tout à fait différent de celui qui régit l'armée royale : l'avancement pour les officiers est réglé par l'ancienneté de service dans chaque régiment jusqu'au grade de major inclusivement, et pour les officiers supérieurs par ancienneté de grade dans tout le corps d'armée de la présidence. Aucun degré de mérite ou de talent reconnu, aucun exploit fameux, aucun trait de courage ne peut faire arriver un officier à la tête de sa profession avant ceux qui le précèdent par ordre de numéro. Ce système a l'avantage d'opposer une digue au favoritisme qui est un des fléaux de l'armée royale et de faire du service une loterie dont les chances sont ouvertes à tout le monde, mais il a en même temps l'inconvénient de n'appeler le plus souvent à la tête des corps que ce que nous appellerions des *ganaches*, des hommes également usés d'esprit et de corps par l'âge et le climat. Les officiers européens de chaque grade reçoivent absolument la même solde que ceux des

bataillons de l'armée royale, mais ils ont sur les officiers royaux cet immense avantage que toutes les places d'état-major leur sont exclusivement réservées, et qu'ils peuvent seuls concourir avec le service civil de la Compagnie pour les emplois diplomatiques ; or ees places et ces emplois sont toujours les postes les plus lucratifs dans l'Inde anglaise : il arrive souvent ainsi qu'ils peuvent réaliser en très-peu d'années de superbes fortunes, tandis que les officiers royaux ne peuvent faire des économies qu'à la longue et exclusivement sur les appointements de leur grade.

Chaque régiment d'infanterie anglo-indienne se compose d'un seul bataillon de neuf compagnies, organisé ainsi qu'il suit :

1° Un colonel général sur le même pied que dans l'armée royale, lequel, sans avoir à s'occuper le moins du monde du corps auquel il est nominalement attaché, perçoit un bénéfice considérable sur les fournitures.

2° Un lieutenant-colonel dont la position est extrêmement précaire et dépend de la présence au corps ou de l'absence du major. Comme il n'y a que deux officiers supérieurs dans chaque bataillon de la Compagnie (le lieutenant-colonel et le major), et que ces officiers, par suite d'une longue résidence dans un climat malsain, sont le plus souvent maladifs et en congé de santé, bien des bataillons seraient

commandés par des capitaines. Pour éviter cet inconvénient, il est convenu que toutes les fois qu'un major sera valide et présent avec son bataillon, on expédiera le lieutenant-colonel, qui devient alors superflu, à un bataillon dépourvu d'officiers supérieurs. Cette existence nomade est fort peu enviable, et le service doit s'en ressentir, car il est naturel que le lieutenant-colonel prenne peu d'intérêt au bataillon à la tête duquel il ne se trouve que momentanément.

3° Le major : c'est en général la cheville ouvrière du corps, comme il en est nécessairement le plus ancien officier.

4° Cinq capitaines pour les neuf compagnies : c'est une des mauvaises économies de cette administration ; et encore quelques-uns d'entre eux sont-ils la plupart du temps détachés aux états-majors ou en position d'être appelés à des fonctions civiles.

5° Il en est de même des neuf lieutenants dont quatre au moins doivent commander des compagnies ; et de même encore des sous-lieutenants au nombre de quatre. Enfin, parmi le petit nombre d'officiers de ces deux derniers grades qui se trouvent présents sous les drapeaux, deux sont encore choisis pour cumuler avec leur emploi celui d'adjudant ou de quartier-maître. Ainsi, d'une manière ou d'une autre, un nombre considérable des officiers de la compagnie se trouve pourvu de deux emplois,

et par conséquent de deux traitements fort lucratifs (1).

Outre ces officiers européens il y a dix-huit officiers indigènes dont neuf reçoivent le titre de soubadar, qui est censé correspondre au rang de capitaine, et neuf celui de djemmadar, équivalent de celui de lieutenant; mais les uns et les autres sont réellement subordonnés au dernier sous-lieutenant européen. Aucun grade, aucun titre ne sauraient effacer cette terrible distinction de la peau. J'ai eu bien souvent l'occasion de me trouver accidentellement comme visiteur chez quelques jeunes officiers de la Compagnie, au moment même où le soubadar de jour venait militairement rendre compte de sa journée de service. Il ne manquait pas de laisser lui-même ses babouches à la porte et de les faire laisser à son escorte, s'avançait à la tête de ses quatre suivants, dont deux sous-officiers portant des hallebardes, et se donnait à lui-même en même temps qu'à eux le commandement de halte! puis, faisant le salut militaire, il demeurait sous les armes, roide comme un pieu, tout le temps que durait son petit rapport. Les jeunes gens ne se levaient pas pour lui, ne le faisaient point asseoir et se contentaient de répondre à son salut par le même léger mouvement

(1) Le système semble toujours s'étudier à diminuer le nombre des employés pour augmenter leurs profits.

de la main avec lequel ils auraient accueilli le salam d'un domestique. Les choses ne se passaient point ainsi du temps de Clive et de Munroe : on inculquait alors aux jeunes subalternes européens une urbanité qui était de meilleure politique, mais la morgue anglaise a fini par prévaloir : aussi ne retrouve-t-on plus chez les cipayes de nos jours les admirables traits de dévouement qui ont signalé l'époque héroïque de l'enfance de la puissance anglaise dans l'Inde.

Toutefois l'armée indigène est fort bien payée : le cipaye reçoit en garnison l'habillement militaire et huit roupies (20 francs) par mois ; en marche ou en campagne cette solde est encore augmentée ; dans tous les cas possibles elle est non-seulement suffisante, mais encore le cipaye doit pouvoir économiser pour ses vieux jours, et c'est ce qui arrive constamment. Tous ceux qui ont de l'ordre et une bonne conduite font passer annuellement la moitié de leur paye à leur famille. Ils ont même pour la plupart la prudence de se mettre dans l'impossibilité de dépenser leur argent, en chargeant la comptabilité anglaise de prélever d'avance ces économies ; de son côté le gouvernement, pour encourager cet esprit d'ordre, entretient dans chaque district un capitaine-trésorier chargé de distribuer les dividendes aux familles.

Les heures de service une fois passées, c'est-à-

dire dès sept heures du matin, l'étranger qui traverserait les lignes d'un cantonnement ne se douterait guère qu'il est dans un quartier militaire. Les cipayes quittent aussitôt leur uniforme, vont la poitrine et les pieds nus comme les gens du peuple, en paejamas (1), et la petite calotte indienne sur la tête : point d'armes entre les mains durant tout le jour ; elles sont déposées après l'exercice dans de petits magasins où un lascar est chargé de leur entretien. Ce n'est pas que les officiers se défient de la loyauté de leurs soldats, on ne se défie que de leur sens commun, on les regarde comme des enfants ; et comme un fusil est une machine délicate et trop compliquée pour être mise entre leurs mains, on le leur ôte ; il en est de même des munitions qui, dans un pays où le salpêtre est toujours liquescent, exigent beaucoup de soin ; c'est encore le lascar qui en a exclusivement la garde. Après un exercice à feu, un certain nombre d'hommes par compagnie sont commandés pour nettoyer les armes sous la surveillance d'un officier européen, après quoi elles rentrent au magasin.

L'armée est un lieu de rendez-vous où toutes les les classes de la société peuvent se rencontrer et se mêler sans déroger : c'est le seul qui ait ce privilége. La profession des armes anoblissant, le paria

(1) Caleçon.

peut y figurer à côté du brahmane de la plus haute classe ; aussi le service militaire est-il très-recherché : c'est une faveur que d'y être admis, une punition d'en être renvoyé. Musulmans et Indous mêlés ensemble vivent pacifiquement ; la différence de religions, qui établit entre eux des barrières insurmontables, ne les divise par aucun sentiment de haine ; mais point de sociabilité : on ne les verra pas comme les soldats européens aller ensemble en quête du plaisir ; point de fraternité d'armes même entre les cipayes de même caste : point de jeux parmi eux pendant le jour pour en abréger la longue durée. Chaque homme se tient chez soi, mange et fume solitaire ; il ne sort guère que le matin et le soir pour aller faire ses dévotions et ses ablutions.

Les officiers des troupes indigènes se vantent avec raison que leur armée est la mieux disciplinée dans le monde. Cela tient à plusieurs causes : c'est d'abord qu'on exige beaucoup moins du cipaye que du soldat européen, qu'il a infiniment plus de liberté, et que hors les moments de service il rentre dans les habitudes du peuple. « Et puis il faut considérer « que la plupart des infractions quotidiennes de la « discipline dans une armée européenne, sont la « conséquence de l'ivrognerie et de la gaieté étourdie des jeunes soldats. Il n'y a d'ivrognerie dans « l'Inde que parmi les gens au-dessus ou au-dessous « des préjugés, les princes ou la classe la plus ab-

« jecte. L'armée indienne boit de l'eau, elle est « grave comme le reste de la nation (1). »

CHAPITRE XVII.

La table d'hôte ; le *God save the King ;* la place d'interprète. — Description de Bellary. — Le prisonnier d'État. — Les bazars ; les trois temples.

Le jour de mon arrivée au régiment se trouvait être un mercredi : c'était le *public day*, c'est-à-dire le jour de la semaine spécialement consacré à l'hospitalité. Un nombre considérable d'étrangers, tant militaires que civils, figuraient comme nos hôtes à la masse, c'est-à-dire à la table du cercle. On y remarquait le collecteur et le juge de la province, plusieurs jeunes subordonnés de ces deux magistrats, le ministre protestant, enfin de nombreux officiers des différents corps de la garnison. La table était mise pour soixante couverts. Je fus un peu étourdi de me trouver en si nombreuse et si nouvelle compagnie ; tous les yeux se portaient naturellement sur moi comme nouveau venu et comme étranger. J'entendais glisser dans la foule ce terrible mot de *foreigner, Frenchman,* qui semblait élar-

(1) Jacquemont.

gir le cercle autour de moi et m'entourer d'une muraille de glace. Je dois cependant rendre cette justice aux officiers du 55e ; cette froideur était plus remarquable chez leurs hôtes que parmi eux. Quelques-uns mêmes se dévouèrent à encourir les *sneers* de la majorité (expression amère d'un rire qu'on ne rencontre que chez les Anglais, rire de persiflage, de cruauté et de mépris), pour accueillir et encourager le pauvre exilé. Le plus jeune, le plus chevaleresque de tous est celui dont le souvenir se représente encore ici le premier : Henri Bayly, sous-lieutenant comme moi, fut le premier qui brava l'orage pour me tendre une main amie, pour s'asseoir, pour s'attacher à mes côtés, pour me soutenir durant cette journée si difficile. Parvenu enfin à surmonter ma timidité, je fus ébloui du spectacle que j'avais sous les yeux. C'était une pompe vraiment royale ; une vaisselle et une argenterie massives et ciselées du plus beau travail, que l'on changeait à chaque instant, des cristaux resplendissants, des candélabres et des lampes de la plus grande richesse, versaient ou reflétaient la lumière. Des urnes à l'antique en or, en vermeil, en argent massif ; des trophées de courses ; des vases dignes de Benvenuto Cellini remplis de fleurs, ornés de devises, de modèles de chevaux ou de cimiers en relief, jalonnaient la table d'une extrémité à l'autre. A l'éclat des lumières, au nombre prodigieux des domestiques, à la richesse

des uniformes, on aurait pu se croire à la table d'un ambassadeur ou d'un souverain. L'atmosphère et la conversation étaient celles d'un salon, salon anglais bien entendu, rien qui rappelât la tabagie ou le corps de garde ; les sujets traités étaient la politique du jour, la chasse, les chevaux, quelque peu de médisance. On me força aussi d'y prendre ma part, et de donner quelques détails sur la station d'Hyderabad que je venais de quitter et sur le gouvernement du Nizam, détails qu'on parut écouter avec plus d'attention que d'indulgence.

Après le pudding on enleva la nappe d'étoffe damassée, et je vis se prolonger devant moi, entre deux longues lignes de convives, une table d'acajou massif de quarante pieds de longueur, polie comme un miroir, et qu'on eût crue d'un seul morceau. Sur cette brillante surface reparurent bientôt les fruits de la saison, les vases d'or, les cristaux, les vins de Madère, d'Espagne et de France. Il y eut un moment de silence et de recueillement général ; toutes les conversations s'arrêtèrent soudainement pour attendre le signal d'usage du président. Quand tout fut symétriquement disposé selon les formes prescrites, celui-ci se leva, remplit son verre, et s'adressant à l'assemblée prononça d'une voix grave : *the King* (à la santé du roi) (1). A cet appel les bou-

(1) Le souverain était alors Guillaume IV.

teilles circulèrent rapidement de main en main, et quand tous les verres étincelèrent d'ambre ou de rubis, toutes les voix se joignant à celle du président répétèrent simultanément : *the King*. Comme ce mot s'échappait de nos lèvres et comme l'écho de la vaste salle prolongeait encore les sons, la musique du régiment, placée dans une salle voisine, entonna avec une explosion de symphonie militaire l'air national, *God save the King!* Il est impossible de rien concevoir de plus noble, de plus touchant, de plus solennel que ce mouvement enthousiaste et simultané, cette libation à la fois calme, religieuse et énergique de tous ces hommes partout ailleurs si froids, mais ici profondément émus en appelant les bénédictions du ciel sur celui qui représente à leurs yeux la liberté, l'ordre, le gouvernement, la patrie. C'est par son patriotisme que la race anglaise est la première du monde, qu'elle mérite notre admiration et nos hommages, qu'elle devient grande comme son ambition et son génie.

Le lendemain je commençai mes premiers exercices militaires sous la conduite du sergent instructeur. Dans mon enfance j'avais appris d'un vétéran d'Austerlitz le maniement du fusil selon la méthode française. La méthode anglaise est tout à fait différente : elle est plus longue à acquérir, mais elle donne un meilleur port au conscrit, le rend plus adroit, plus vigoureux, et elle est beaucoup plus

rapide. L'infanterie anglaise tirera cinq coups contre nous quatre, et un tiers au moins des balles atteindra la cible à 100 mètres de distance. Elle n'aborde une infanterie ennemie qu'en ligne et sur deux hommes de profondeur ; elle perd par conséquent beaucoup moins de monde. Elle ne se sert de la formation en colonnes serrées que pour se mouvoir plus rapidement d'un point à un autre ou en présence d'un corps de cavalerie ; somme toute, l'instruction de l'infanterie anglaise est parfaite comme son armement et sa discipline.

En arrivant au corps j'appris que la place d'interprète indou pour le régiment, la seule place d'état-major offerte, à la concurrence, aux officiers de l'armée royale, était vacante. Depuis trois ans que le régiment était dans l'Inde, aucun de nos officiers n'avait encore pu atteindre une connaissance suffisante de la langue indoustanie pour satisfaire à l'examen demandé. Dans un corps de cinquante officiers, pas un n'avait encore eu assez de curiosité ou d'énergie pour s'affranchir du cicéronage de son domestique, sans lequel il n'eût pu faire un seul pas hors de la caserne ou du champ de manœuvre. C'est une chose incroyable que la difficulté pour l'organisation britannique de conquérir un idiome étranger, et en même temps l'insolente ineptie avec laquelle les mêmes individus raillent la moindre faute d'expression ou d'accent chez l'étran-

ger qui parle leur langue. Ce n'est pas seulement chez l'officier de l'armée royale qu'il est étonnant de trouver cette incapacité ou cette insouciance pour une langue qu'il doit entendre peut-être vingt ans de sa vie ; mais ce qui est plus extraordinaire, c'est de la rencontrer plus grande encore, s'il est possible, chez l'officier de la Compagnie qui doit passer sa vie entière dans le pays. Je pourrais citer, par exemple, les régiments indigènes qui formaient à cette époque la garnison de Bellary. Il y avait sur la totalité de ces trois corps quatre officiers qui pouvaient s'exprimer convenablement et deux seulement qui eussent subi l'examen.

Et pourtant ils n'ont pas d'excuse : la société leur offre peu de distraction, peu de jeunes gens ont l'occasion d'une visite à faire, et dans une multitude de stations intérieures ils sont absolument réduits à eux-mêmes. Leur vie se consume dans une assommante monotonie, qui les pousse, comme nous l'avons vu, pour dernier passe-temps, à la sensualité et au grog. D'un autre côté, il n'y a pas de service au monde qui doive exciter parmi ces officiers autant de zèle, puisque l'ancienneté seule avance au grade ; mais ce n'est jamais le grade, c'est l'emploi, résultat de la capacité, qui est extrêmement payé. Les places les plus honorables et les plus lucratives sont celles de résidents politiques près les cours voisines ou alliées de la Compagnie. On les voit

constamment conférées à des officiers du rang de capitaine et même de lieutenant, faute de trouver dans les rangs supérieurs les conditions d'aptitude nécessaires. La première de ces conditions est évidemment la connaissance du persan et de l'indoustani ; et c'est une chose vraiment étrange que le petit nombre d'Anglais qui la possèdent.

Les causes de cet engourdissement sont faciles à trouver : c'est premièrement l'absence de toute concurrence pour les places d'état-major ou toute autre carrière lucrative avec les officiers de l'armée royale, qui en sont exclus de fondation, et ensuite la multiplicité de ces emplois par rapport au petit nombre d'officiers de la Compagnie ; cette multiplicité est telle qu'il faut être dépourvu de toute espèce de protection, ou totalement incapable, pour ne pas trouver quelque charge ou quelque sinécure où ensevelir sa médiocrité. Chez l'officier de l'armée royale, au contraire, les capacités sont en pure perte : elles ne font que rendre sa vie malheureuse; son activité enchaînée le dévore, le maigre emploi d'interprète du régiment est la dernière limite que son ambition puisse atteindre. La raison de cette indigne jalousie est, s'il faut entendre les employés de la Compagnie, que les commandants en chef des armées de l'Inde étant toujours des officiers de l'armée royale, ils seraient naturellement disposés à favoriser celle-ci, et que si les carrières lucratives

lui étaient ouvertes elle les accaparerait complétement.

Quoi qu'il en soit, on a déjà vu que j'avais acquis chez mon beau-frère les premiers rudiments de la langue. Me trouvant froidement accueilli par mes camarades, prévoyant que je ne parviendrais à me caser dans cette société glaciale que lentement et péniblement, je résolus de combattre la tristesse de l'isolement par l'étude, et j'y parvins. Treize mois s'écoulèrent rapidement dans un travail sans relâche. En attendant l'amitié de mes frères d'armes, je voulais conquérir leur estime. Un examen brillant fut le fruit de mes efforts ; je fus nommé définitivement interprète. Les appointements de cet emploi ajoutant près de 3,000 fr. à mon revenu, je pus afficher un certain luxe absolument nécessaire pour obtenir le respect d'une société qui pèse le mérite et la bourse dans le même côté de la balance. Ma position s'améliora de jour en jour ; mais durant ce long intervalle d'autres circonstances avaient aussi puissamment contribué à la changer : de graves événements avaient pesé sur le régiment et me forceront à revenir en arrière.

The ceded districts (les provinces cédées) sont un trop beau fleuron dans la couronne de la Compagnie anglaise, et j'y ai fait un trop long séjour, pour ne pas leur consacrer quelques lignes dans ces mémoires : leur richesse, leur fertilité, leur impor-

tance politique les placent en première ligne parmi les possessions de Madras, et pourtant c'est à peine si leur nom et leurs limites géographiques sont connus non-seulement de mes lecteurs, mais même en Angleterre. Le territoire compris sous cette dénomination est borné au nord par la Toombuddra ou Toongahuddra ; à l'ouest par la Werda qui le sépare du district de Belgaum, appartenant à la province de Bombay ; au sud par le Maïssore ; à l'est par la chaîne orientale des Ghattes qui le sépare des collectorats de Guntour, Ongole et Nellore. Il comprend ce qu'on appellerait en France les départements de Bellary, Adony, Cuddapah et Hund-y-Anantapour. Il a pour chef-lieu Bellary et pour villes principales Cuddapah et Adony. Récemment on y a ajouté le petit royaume et la forteresse de Keurnoul, dont le Nuwab a été détrôné en 1839. Ce district est peut-être le mieux administré sous le régime de la Compagnie des Indes, et c'est aussi le plus fertile et le plus productif dans le Dekhan. Il se compose principalement de terres noires et friables, très-solubles à la pluie, demandant un premier travail de défrichement assez considérable pour les débarrasser d'une racine extrêmement tenace, le cotonnier sauvage, qui les envahit, mais récompensant ensuite ce travail par des moissons abondantes et ne demandant jamais ni engrais ni jachères. Les blés, le coton, le tabac, le salpêtre sont les princi-

paux produits du sol ; ceux de l'industrie sont des tapis, des camlies (étoffe de laine et de poil de chèvre dont les natifs font leurs manteaux), de l'arack, du jagherri (espèce de cassonnade tirée du palmier), du sucre candi, du fer. Tout le monde travaille : les droits fixés et perçus immédiatement par le collecteur européen sont modérés : il s'ensuit que le rayot entrevoit un avenir et laisse quelque patrimoine à ses enfants ; le bien-être s'accroît dans les villages, la population augmente, et les jungles qui menaçaient de tout envahir reculent devant la charrue.

Bellary, le chef-lieu de cette belle province, est une triple forteresse dont les trois enceintes superposées entourent et couronnent un rocher conique qui s'élève subitement au milieu d'une vaste plaine, premier mamelon d'une crête qui va rejoindre par Ghouty et Cuddapah la grande chaîne des Ghattes orientaux. Le fort inférieur est une enceinte bastionnée avec fossés et glacis, décrivant un demi-cercle assez étroit au pied de la pente accessible de la montagne ; l'autre versant est en précipice, et défendu latéralement par une épaisse muraille qui remonte ses anfractuosités jusqu'au fort supérieur, à trois cents pieds au-dessus de la plaine. Des degrés taillés dans le roc en rampes alternativement saillantes et rentrantes, mais commandés dans tout leur développement par de nombreuses embrasures, conduisent à ce plateau dont les remparts élevés sur

une fondation de roches primitives sont dressés sur le bord même de l'escarpement et si bien raccordés qu'on ne saurait dire où commence l'œuvre de l'homme. A l'extrémité nord-ouest de cette seconde forteresse s'élève encore une nouvelle masse de granit d'un seul bloc chauve et luisant, sans aucune trace de terre ou de végétation : c'est ici qu'on a taillé une citadelle qu'une poignée d'hommes pourrait défendre contre des légions, mais qu'il serait facile de réduire par la soif, car elle n'est abreuvée que par quelques citernes et quelques ravins creusés dans la lave de manière à conserver les eaux de pluie. Nonobstant son apparence formidable, un blocus de quelques jours amènerait donc nécessairement sa capitulation. Le fort inférieur est le seul qui ne soit point sujet à cet inconvénient : il renferme des puits nombreux et intarissables, mais sa construction est défectueuse et ne pourrait opposer qu'une faible résistance.

L'espace contenu entre la base de la montagne et les fortifications n'est point suffisant pour abriter la garnison ; les Européens seuls peuvent y trouver place. Deux mauvaises casernes reçoivent environ quatre cents hommes chacune, et sont réservées pour le régiment de l'armée royale; un troisième bâtiment est attribué à la compagnie d'artillerie européenne de cent cinquante hommes; l'arsenal, les magasins, la poudrière et le *messhouse* (le cercle),

ces deux derniers l'un à côté de l'autre, envahissent le reste de l'enceinte. Quelques mauvaises masures perchées parmi les rochers qui à différentes époques ont roulé du flanc de la montagne, servent de demeure aux deux tiers des officiers royaux ; le reste, ainsi que toutes les troupes indigènes, les hôpitaux et l'état-major, sont cantonnés dans la plaine environnante, entremêlés avec la population noire ; enfin les autorités civiles et militaires occupent à de grandes distances de la place de charmantes villas éparpillées dans la campagne avec une irrégularité et une insouciance que n'admettent guère nos idées de la discipline et de la vigilance d'une place forte. Si un mouvement insurrectionnel comme celui de Vellore venait à éclater subitement, la garnison perdrait d'un seul coup tous ses chefs.

La ville noire se réduit aux bazars qui sont larges, animés et plantés de beaux arbres ; il s'y fait un commerce très-actif ; leur fraîcheur, leur vie et leur gaieté, contrastent avec la blancheur sépulcrale, la morne tristesse et l'atmosphère embrasée du fort. On ne peut se faire une idée de la chaleur attirée et reflétée par l'énorme pile de granit unie et luisante à laquelle il est adossé. Toute une nuit de rosée ne suffit pas pour la refroidir ; le sommeil n'a plus de bienfait sous une telle influence ; ce vaste rideau intercepte la brise ; l'air raréfié se décompose, les émanations des broussailles et des ruines engendrent

la malaria ; ce fluide subtil rampe le long des murs, déborde et pénètre partout. C'est là le foyer et le berceau du choléra qui reviendra chaque année se nourrir et se perpétuer de victime en victime. C'est l'arbre de la fable qui répand une ombre empoisonnée : la vie humaine se flétrit et s'étiole sous son rayonnement fatal.

Ce qui a fait élire cette funeste localité pour le quartier général d'un corps d'armée assez imposant, c'est sa situation centrale au milieu du Balaghaut, c'est-à-dire le plateau supérieur qui s'étend entre les deux chaînes des Ghattes ; cette situation en fait une position militaire admirable pour tomber à volonté à la moindre alarme, soit sur les Mahrattes du côté de Sattarah, les Polygars dans le Canara, les musulmans du Maïssore, soit sur les sujets turbulents du Nizam. C'est aussi qu'elle se trouve placée au centre d'un pays riche en fourrages et en céréales, où l'entretien de la troupe est moins onéreux, et où la population, se trouvant heureuse et comparativement riche sous une administration paternelle et éclairée, improvisera à l'instant tous les moyens de transport et fournira les légions de *camp followers* (serviteurs d'armée), indispensables à toute expédition anglaise.

Le corps d'armée dont nous parlons est composé et distribué ainsi qu'il suit :

A BELLARY.

UN ÉTAT-MAJ. DIVISIONNAIRE composé de :	UN ÉTAT-MAJ. DE PLACE. composé de :	TROUPES.	NOMBRE.
1 général de divis.	1 colonel comm.	1 régmi. d'inf. roy.	1100
1 aide de camp.	1 adjud. de place.	1 compag. d'artill. européenne.	150
1 adjudant genér.	1 intend. militaire.		
1 quart.-mal. gén.	1 aumônier.	1/2 comp. du train.	50
1 chirurg. en chef.		1 rég. de cavalerie régulière indig.	650
1 Ingén. en chef.			
1 payeur.		2 rég. d'infanterie indigènes.	2300
	A Cuddapah . . .	1 régim. d'inf. ind.	1150
	A Ghouty.	2 comp. détachées du bataillon de Cuddapah.	
		TOTAL. . . .	5400

Si l'on excepte le bataillon indigène à Cuddapah avec ses deux compagnies à Ghouty, qui est absolument nécessaire pour contenir les pathâns de ces localités, et deux compagnies à Bellary pour protéger les cantonnements, il reste encore une colonne mobile d'environ quatre mille hommes, dont douze cents Européens, prêts à se porter en avant partout où besoin sera. C'est cette petite colonne qui a décidé toutes les querelles sur le territoire de Madras depuis 1825 ; c'est elle qui a dissous toutes les con-

spirations, réprimé tous les soulèvements dans un rayon considérable, sur les territoires du Canara et du Maïssore et jusque dans celui de Bombay, et tenu en échec les Mahrattes et le Nizam. Enfin c'est encore elle aujourd'hui qui se porte en avant dans la présidence de Bombay pour remplacer les troupes employées dans le Scinde. Le service civil se compose : 1° D'un collecteur aux appointements de 65,000 francs, chargé de la haute administration, des affaires politiques, des travaux publics, des finances, de la répartition des impôts et de la perception des revenus. Il passe sa vie sous la tente, changeant constamment de localité et visitant successivement toutes les parties de son département, jugeant, redressant, imposant, en un mot régnant dans toute son étendue.

2° De quatre adjoints au premier, aux appointements de 25 à 30,000 francs, chargés spécialement de la justice de paix dans les campagnes et de l'enquête en première instance de toutes les affaires et discussions qui concernent le revenu. Ils doivent renvoyer ces affaires ainsi préparées au collecteur, qui prononce en dernier ressort. A l'époque des récoltes, ils ont aussi chacun leur tournée à faire, mais, simples satellites de leur chef, ils se meuvent dans une orbite plus circonscrite.

3° D'un juge aux appointements de 40,000 fr., qui préside un tribunal de première instance civile

et criminelle dont les membres sont des indigènes.

4° D'un greffier aux appointements de 25,000 fr.

Enfin la justice de paix dans l'intérieur des cantonnements entre le militaire et les *camp followers* est attribuée, au-dessus de certaines sommes et de certaines pénalités, à l'officier chargé de l'intendance militaire.

Ma position d'interprète m'ayant souvent mis en contact avec les juges de ces différents ressorts, j'ai pu vérifier par moi-même la justice des nombreuses accusations d'indolence et de négligence dans leurs fonctions, portées contre ces messieurs. J'ai vu quelquefois jusqu'à six mille causes en arrière, et aucun des juges, à moins d'y avoir un intérêt personnel, n'aurait fait une course d'une demi-heure en palanquin pour s'assurer d'un fait discuté devant son tribunal, bien qu'il se fût passé à sa portée, et quelle qu'en pût être l'importance pour les plaideurs. Cette nonchalance est d'autant plus condamnable qu'il n'y a peut-être pas de pays au monde où la justice soit plus difficile à rendre, tout dépourvu qu'il est d'avocats pour embrouiller les causes. Il est impossible de croire à aucun témoignage, et le plaideur qui a le bon droit de son côté enrôlera presque autant de faux témoins que son adversaire. On serait tenté de condamner les deux parties aux dépens et de les punir l'une et l'autre. L'Indien semble prendre plaisir à défigurer la vérité la plus indifférente : l'ex-

poser tout simplement lui paraîtrait un défaut d'imagination, une espèce d'incapacité ; mais il ne ment ainsi que pour pouvoir se dédire si la première déposition est mal accueillie. « La vérité est une « dernière ressource qu'il se ménage et dont il use « le moins qu'il peut : il la réserve pour les cas « extrêmes (1). »

Trois mois après mon arrivée, dès que je fus jugé capable de prendre mon tour de garde, je fus détaché pour commander le poste de la citadelle confié alternativement aux officiers de Sa Majesté Britannique et à ceux de la Compagnie. Comme la montée est extrêmement fatigante, ce poste n'est relevé que tous les deux jours; mais c'est un service très-recherché à cause de la pureté et de la fraîcheur de l'air dont on jouit à cette élévation. En recevant les ordres écrits des mains de mon prédécesseur et prenant possession des localités, je fus extrêmement surpris d'y trouver un prisonnier d'État dont il était assez singulier que mes camarades ne m'eussent jamais entretenu : c'était le Nuwab, souverain légitime de Keurnoul (petite principauté située au nord-est des provinces cédées, et qui à cette époque jouissait encore d'une espèce d'indépendance). Ce malheureux était victime d'une de ces grandes iniquités qui signalent à chaque pas la politique anglaise. A la mort de son père, l'ami et le protégé

(1) Jacquemont.

des Anglais, il avait revendiqué ses droits à la principauté comme fils aîné et seul fils légitime. Ces droits avaient d'abord été reconnus; il avait même reçu l'investiture des mains du collecteur M. A. D. Campbell dans la société duquel il regagnait ses États et avait déjà atteint la rive droite de l'Hundry, petite rivière qui séparait son royaume du territoire de la Compagnie. Sur l'autre rive il voyait déjà s'élever sa capitale, le palais de son père; mais une sourde intrigue travaillait contre lui dans l'ombre : de fortes sommes étaient offertes à l'avidité des employés du gouvernement par son rival, son frère naturel par une concubine; il avait aussi, malheureusement pour lui, révélé une intelligence et des talents qui le faisaient craindre; enfin l'on cherchait un prétexte pour revenir sur l'engagement contracté. Le hasard voulut que cette nuit même le Nuwab surprît l'infidélité d'une de ses femmes; il était musulman, son sabre lui fit justice des coupables : ce fut un crime tout trouvé; ce n'est pas qu'on lui disputât le droit de tuer sa femme chez lui, le lendemain, de l'autre côté de la rivière; mais sur la rive droite il était encore l'hôte des Anglais et avait enfreint leurs lois. Le collecteur et le gouvernement se récrièrent sur l'atrocité de son crime; on le ramena prisonnier à la citadelle de Bellary, tandis que son frère montait sur le trône (1).

(1) Le gouvernement de la Compagnie faillit être cruellement

Lorsque je devins son geôlier, il y avait déjà six ans que ce malheureux dévorait là sa vie, *in carcere duro;* en vain il en avait appelé à la cour des directeurs, à la chambre des communes: ses pétitions, d'abord rejetées, ne furent plus transmises. Il demandait une cour martiale, un tribunal d'honneur : le supplice s'il était coupable, la liberté s'il était innocent. On n'avait garde d'accéder à sa prière. Par un raffinement de cruauté inutile, tout rapport direct lui fut interdit avec sa mère et ses femmes : c'était en vain qu'elles se présentaient, l'inflexible consigne les repoussait toujours. Privé de toutes ces jouissances si appréciées par un Asiatique, on lui laissait cependant quelque argent (500 francs par mois qu'il recevait de sa mère) et une couple de serviteurs. Doué d'une singulière intelligence, d'une instruction extraordinaire chez un natif, il éprouvait un besoin de société qui lui faisait rechercher même celle des officiers qui se relevaient pour le garder, malgré le froissement continuel de sa dignité, la dureté et souvent l'insolence qu'il rencontrait. Il ne pouvait se passer de communiquer, d'échanger ses idées : c'était une

puni de sa mauvaise foi en cette circonstance; ce même prince bâtard, que par un déni de justice on avait placé sur le trône, s'occupa immédiatement à organiser contre ses protecteurs une conspiration gigantesque que le seul hasard fit découvrir quelques mois avant l'explosion, en septembre 1839, et qu'il fallut étouffer dans des flots de sang.

envie, une démangeaison de malade, et les soldats lui étant trop inférieurs en raffinement et en manières pour ne pas exciter son profond dégoût, on peut dire qu'il mendiait le contact, la conversation de ceux chez qui il devait espérer plus d'éducation. Mais il mendiait en prince : tout le petit revenu que le gouvernement permettait à sa famille de lui allouer était dépensé en cadeaux délicats pour les officiers qui se succédaient à la porte de sa prison; il couvrait leur table de mets succulents, des meilleurs fruits de la saison, des sorbets les plus délicieux, tels qu'on n'en prépare que dans les palais de l'Orient, et le seul retour qu'il espérât en échange sans toujours l'obtenir, c'était un accueil gracieux, peut-être le titre de huzret (majesté) ou de khodawend (monseigneur), toujours si cher, même quand ce n'est plus qu'un mot vide de sens. Jouer sa partie d'échecs, c'était le rendre parfaitement heureux, lui faire un instant oublier la triste réalité de sa vie. Combien peu, surtout parmi les officiers de la Compagnie, lui octroyaient ces minces satisfactions tout en acceptant ses présents! Pour moi je sais qu'il me navrait l'âme ; son existence enchaînée sur ce roc désert me rappelait une autre, une plus grande infortune qui avait succombé sur l'odieux cratère de Sainte-Hélène et qui comme lui n'avait trouvé que d'impitoyables geôliers là où elle avait été chercher l'hospitalité. C'est sans doute à la

cour machiavélique de la Compagnie des Indes que l'Angleterre a emprunté la cruelle idée de condamner le Thémistocle français au sort de Prométhée : ce qu'il y a de certain, c'est que ces rois marchands disposent ainsi de presque tous leurs prisonniers d'État. Partout où le drapeau anglais flotte dans l'Inde sur le sombre sommet d'un pic couronné de fortifications, le voyageur peut préjuger sans crainte que quelque grandeur déchue gémit sous son ombre fatale et mesure de l'œil ces plaines tant aimées où il envie le sort du plus pauvre rayot, où l'antilope bondit en liberté.

Le pauvre prisonnier de Bellary s'attacha à moi avec l'instinct du malheur, avec la passion d'un amant pour sa maîtresse : c'était un délire de joie quand mon tour de garde revenait. Non-seulement il passait avec moi les journées entières en longues et touchantes conversations, arpentant ma chambre et gesticulant avec véhémence, mais il ne me quittait pas un instant durant les quarante-huit heures de mon service. Quand, après une soirée consacrée à son jeu favori, je me jetais enfin sur mon lit de camp pour prendre le repos nécessaire, il s'asseyait à mes pieds pour me regarder dormir et protéger mon sommeil contre les insectes. En étudiant le plan de la ville, il était parvenu à reconnaître l'emplacement de mon habitation dans laquelle il plongeait du haut de son rocher, et à l'aide d'une

lunette d'approche épiait tous mes mouvements. Il savait quand je montais à cheval, et me suivait encore dans mes courses du soir.

Ce fut durant le cours de cette amitié que je pus apprécier la misère et la servitude de l'état militaire. Une circonstance surtout me fit l'impression la plus pénible: jamais il n'avait un instant pensé à éprouver ma fidélité à mon drapeau ; mais espérant un jour avoir détourné mon attention, il avait fait dire à une de ses femmes, la plus dévouée, la plus chérie, dont il était séparé depuis sept ans, de se présenter à la porte de la citadelle sous le déguisement d'un marchand de fruits auquel la consigne permettait d'entrer. J'avais remarqué depuis le matin dans mon hôte et mon prisonnier une excitation fébrile extraordinaire; il ne tenait pas un instant en place, me répondait d'un air distrait et regardait à chaque instant par ma fenêtre ouverte jusqu'à l'arrivée du faux marchand. Dès qu'il l'aperçut, il me quitta sous quelque prétexte pour me cacher son émotion et attendre le résultat dans l'espèce de tanière où il était logé. J'avoue que j'avais deviné son secret, et tout en veillant à ce qu'il ne m'échappât pas, je faisais des vœux sincères pour le succès de son stratagème, me proposant de congédier la pauvre femme après quelques heures d'une réunion que je considérais comme autant de gagné sur son malheur. Mais le même trouble qui avait trahi son mari

la fit découvrir : interrogée par le sergent de garde, elle balbutia ; sa grâce involontaire, sa timidité et la délicatesse de ses traits firent deviner son sexe ; je fus bientôt appelé pour vérifier son laissez-passer et obligé de la repousser moi-même du seuil où elle était arrivée. Je ne revis plus ce jour-là mon pauvre Nuwah, il resta absorbé dans sa douleur. Le lendemain il reparut triste, mais calme, trop délicat pour se plaindre, et aussi aimant que jamais. Nos rapports continuèrent ainsi pendant cinq ans, jusqu'au départ du régiment pour Hyderabad en 1836. On m'a dit que souvent, depuis cette époque, il avait demandé de mes nouvelles à nos successeurs, les questionnant pour apprendre s'il ne me reverrait jamais plus! A cette heure où j'écris tranquille et libre au coin de mon foyer, près d'une femme que j'aime, il traîne encore sa triste vie seul sur son rocher.

Mes conversations avec ce prince, presque toujours en indoustani, quoiqu'il parlât fort bien l'anglais, m'avaient fait faire de grands progrès dans la langue ; je continuais aussi à étudier sous la tutelle de deux mounschies (professeurs indous). Entre les heures consacrées à ce travail, dès que le soleil couchant me permettait de humer l'air, mon plus grand plaisir était de faire seller mon cheval et galoper au loin pour chercher quelques couches d'un air plus pur que celui que nous respirions entre la montagne

et les remparts. Je revenais invariablement par les bazars me mêler à ce peuple si enfant, si doux, si insouciant. A mesure que j'acquérais la pratique de sa langue j'aimais ses mœurs; je trouvais un singulier charme à ses conversations, à ses histoires si vivement racontées, à sa crédulité, à son imagination romanesque et brillante. Je finissais presque par lui envier son genre de vie si rapproché de la nature, et à aimer jusqu'à sa musique aux sons aigus, mélancoliques ou bruyants. « Ce qu'on appelle ici « bazars sont des rues moins étroites et moins tor- « tueuses que les autres, habitées spécialement par « les diverses professions dont les produits sont « exposés sous la vérangue ouverte de leurs demeu- « res. C'est au milieu de son petit étalage que cha- « cun travaille, accroupi comme un singe mais « comme un singe aussi non moins adroit de ses « pieds que de ses mains (1). » Ce que j'admirais le plus, c'étaient les bijoutiers tourneurs en cuivre et en argent : les chefs-d'œuvre qui sortent de leurs mains, chaînes de petites roses d'or, boucles d'oreilles, croix et boîtes en filigrane, défieraient tout l'art de nos orfévres ; et pourtant leurs outils sont détestables et tels que le plus habile ouvrier d'Europe, s'il était réduit à s'en servir, n'en pourrait rien obtenir. C'est au coin de son hangar, en plein air, sur

(1) Jacquemont.

un mauvais réchaud, sans association d'industrie, que chacun fait sa manipulation, et pourtant telle est leur patience, la légèreté et la finesse de leur travail, ou pourrait dire de leur doigter, qu'on en est émerveillé. Cette patience est peu récompensée, car le travail ajoute très-peu au prix du métal, 18 p. % tout au plus, et à ce prix ne vendent-ils encore ces beaux ouvrages qu'aux Européens. Pour les natifs, ils font surtout des bracelets tout simples destinés aux femmes et aux enfants. Les boutiques les plus brillantes sont celles des marchands de vases de cuivre étamés pour boire. Ces vases tout ronds et tout unis sont le meuble favori, la première acquisition de chaque ménage indien : ils servent à tous les usages pour la cuisine et les ablutions. A côté de ces piles étincelantes, l'on voit des forgerons faisant des ouvrages grossiers, des clous, des cuillers, et, avec un métal à peine aciéré, des fers de lance et des lames de sabre. Un mauvais sabre neuf, avec sa massive poignée en fer et son étui de bois recouvert en peau, coûte une roupie (2 francs 50 centimes). Cette arme est dans toutes les mains pour ne jamais servir. Quand deux Indiens se querellent, ils s'envoient force injures, mais en viennent rarement aux coups et ne dégainent jamais.

Toutes les autres boutiques, c'est-à-dire neuf sur dix, sont occupées par des marchands de grains. Chez un peuple où la misère est si grande, la nour-

riture est la principale dépense et les subsistances le principal commerce ; très-peu de légumes, quelques patates douces, beaucoup d'épices, des ornements de verre, d'argent et de soie pour les femmes, voilà ce qui constitue le marché.

Au milieu et aux extrémités de cette longue rue de chaumières s'élèvent trois édifices d'architecture diverse, temples de trois religions différentes. La pagode est près du champ de Mars, à l'extrémité la plus rapprochée du fort ; au milieu du bazar est la chapelle des missionnaires protestants, et enfin à l'écart, au delà de la dernière habitation, se trouve la mosquée. La position de chacun de ces temples est en harmonie avec son culte. Celui des musulmans est solitaire et silencieux. Dans leurs accès de dévotion, ils cherchent quelque but éloigné de pèlerinage, la tombe d'un derviche ou d'un iman. Autour des temples indous, au contraire, la foule se presse tout le jour et au bruit de cette cohue vient s'ajouter l'infernal tintamarre de quelques diables toujours cachés dans quelques niches, qui accompagnent la prière des fidèles des sons discordants de leurs sifflets et de leurs cornemuses, et du tapage épouvantable de leurs tam-tams. Enfin la société des missionnaires, au moins aussi politique et industrielle qu'évangélique, s'établit au centre de l'activité et du commerce ; mais son culte froid et dépouillé de cérémonies parle peu à l'imagination de

l'Indou : le temple est désert, pas une voix ne répond à celle de l'officiant, et la croix d'or est impuissante aux mêmes lieux où la croix de bois avait fait des miracles, car Bellary a aussi sa congrégation catholique, pauvre, ignorante, mais pleine de ferveur, groupée autour d'un prêtre portugais aussi pauvre et aussi ignorant qu'elle ; vous la retrouverez dans la petite chapelle perchée sur un roc au milieu du fort.

CHAPITRE XVIII.

Le choléra. — Constitution de Bangalore en 1833. — Missionnaires protestants. — Les soldats et les cipayes.

Par une belle et molle soirée de février 1833, à l'époque de l'année où le soleil reprend toute sa puisance, mais où la naissance et le déclin du jour ont encore une fraîcheur et un parfum de volupté, je venais d'exécuter mon galop quotidien autour des remparts vers les premières pentes des *Copper mountains* (montagnes de cuivre), et je rentrais, comme à l'ordinaire, par la chaussée ombragée d'arbres de la ville noire. La lune dans son plein versait ces flots de lumière qu'elle ne prodigue qu'aux tropiques ; pas un souffle d'air n'agitait les plus petites branches des arbres dont les silhouettes se des-

sinaient en lignes noires et immobiles sur le ruban d'or de la chaussée. Pénétré du calme et de la beauté de ce moment, j'allais au pas dans une rêverie profonde, prêtant l'oreille à la marche cadencée de mon cheval et au bourdonnement des insectes, quand tout à coup mon attention fut éveillée par des cris perçants qui partaient de la vérangue ouverte d'une boutique. Je connaissais le propriétaire : c'était un riche sonar (bijoutier) qui avait souvent travaillé pour moi. Un intérêt instinctif me fit approcher et forcer le cercle épais qui s'était formé autour de la maison. A la lueur des torches, j'aperçus un tcharpaë, espèce de lit de sangle sur lequel un jeune homme de dix-sept ans, fils unique du bijoutier, se tordait, comme un serpent coupé, dans des crampes épouvantables. Les yeux étaient déjà fixes, ternes et vitreux ; quelquefois une convulsion galvanique soulevait le moribond ; il faisait des efforts pour vomir, puis retombait épuisé sur ses coussins. J'avais eu occasion de voir ce jeune homme la veille ; hier encore il avait un embonpoint remarquable, sa couleur était d'un noir d'ébène lustré et poli ; vingt-quatre heures n'étaient point écoulées, et cet embonpoint avait fait place à la plus affreuse maigreur ; ses joues étaient creuses, sa peau avait singulièrement blanchi et perdu tout son lustre, je pouvais à peine le reconnaître ; sa mère, qu'à son air de décrépitude on eût prise pour une très-vieille femme

quoiqu'elle eût à peine trente-cinq ans, poussait des cris déchirants au pied du lit, s'arrachait les cheveux, se déchirait les seins et cherchait à se briser la tête contre la muraille. Le père était plus calme : il ne laissait échapper aucun cri, mais l'expression de sa figure était effrayante. Il avait arraché son turban, sa tête était rasée, à l'exception de la petite touffe qui couronnait le sommet du crâne ; son corps était nu et de la tête aux pieds tout couvert de cendres. Il était assis les jambes croisées murmurant un récitatif de versets du Coran, interrompus par des gémissements et regardant la foule d'un air hagard, tandis que la partie supérieure de son corps se balançait en avant et en arrière avec l'oscillation du balancier d'une pendule. J'essayai de lui adresser la parole : « Mahomet Shah, Mahomet Shah, lui répétai-je plusieurs fois, ne puis-je rien faire pour votre fils ? lui enverrai-je des médecines ? » Il fut longtemps sans m'entendre. Me reconnaissant à la fin, il répondit d'une voix creuse : *Meur jata saheb, kae jullab ;* puis avec un effort, *Allah kerim !* (Il se meurt, monsieur, c'est le choléra... Dieu est grand !)

Je rentrai chez moi le cœur attristé et avec un pressentiment de malheur. L'étude pour ce soir-là eût été impossible ; j'y renonçai, et rejoignis un rassemblement de mes camarades qui s'étaient réunis pour passer le temps dans une maison déjà occu-

pée par trois de nos lieutenants. Un de ces commensaux était précisément ce jeune Campbell dont j'avais enlevé la place et qui continuait à faire les fonctions de sous-lieutenant à ses frais, dans le faible espoir d'être placé plus tard. Nous étions quinze ou vingt officiers tant mariés que célibataires, mais tous jeunes, pleins d'espoir, d'avenir et de gaieté. Rangés autour d'une longue table, en plein air, éclairés par la lune et savourant la brise du soir, nous faisions de profondes libations. Tandis que les serviteurs de nos hôtes nous versaient avec la profusion indienne le thé, le café, la bière, le punch et le grog, une épaisse fumée s'élevait de nos cigares et des cris joyeux succédaient sur toutes les lèvres aux chansons tour à tour bachiques et anacréontiques. Les toasts (cet usage essentiellement anglais) se suivaient à chaque instant, et excitaient tour à tour le rire ou l'approbation des convives. Un de ces légers propos me fit en ce moment une singulière impression : un jeune étourdi, se versant une rasade, nous fit remplir nos verres pour sanctionner cet étrange vœu d'une ambition téméraire : *A bloody war and a sickly season!* (Une guerre sanglante et une saison malsaine !) Ce vœu, ou plutôt ce blasphème, allait être bientôt puni.

Dans toute cette assemblée il n'y avait que deux figures soucieuses, la mienne et celle du jeune Campbell. Ce dernier avait passé toute sa journée à la

chasse; il était d'un tempérament robuste et n'avait jamais connu un instant de maladie : je remarquai cependant qu'il se levait souvent de table et que chaque fois qu'il venait s'y replacer le nuage s'épaississait sur son front ; je crus même reconnaître quelques légères convulsions analogues à celles que j'avais remarquées chez le jeune bijoutier. Le chirurgien-major du régiment, docteur Rutledge, se trouvait assis à côté de moi : ne pouvant plus vaincre mon inquiétude, je lui dis à l'oreille : « Le choléra est au camp et ce jeune homme ne me paraît pas bien. » Le cigare tomba de ses lèvres sur lesquelles le sourire disparut. Ne voulant pourtant pas glacer la réunion, il se leva d'un air indifférent et prit notre jeune camarade à l'écart. Tous deux s'éloignèrent, le docteur revint seul. Le mot qu'il prononça à son retour fut comme un tocsin d'alarme qui retentit dans tous les cœurs et dispersa l'assemblée. Le lendemain nous rendions à la terre la dépouille déjà fétide du jeune et brillant Écossais. Par une singulière coïncidence, la nouvelle officielle de sa nomination au régiment arriva juste à temps pour être proclamée sur sa tombe par la triple salve de mousqueterie.

Rien n'est grand, rien n'est touchant comme le service funèbre dans l'armée anglaise. Outre le détachement commandé pour exécuter les dernières salves et proportionné au rang du défunt, le régiment

tout entier, sans armes, et tous les officiers de la garnison, le sabre nu et renversé sous le bras gauche, suivent sa dépouille depuis la maison mortuaire jusqu'au champ du repos. La musique militaire entonne l'hymne du « Marinier sicilien, » suivi du sublime cantique de Saül. Ces deux airs se succèdent sans cesse, tandis que la mesure est marquée par les notes tonnantes de la grosse caisse qui fait vibrer l'air comme un canon. Arrivé au cimetière, on forme le bataillon carré autour de la tombe ; le ministre protestant, ses aides et le groupe d'officiers occupent le centre. Le pasteur lit cette admirable prière du rituel anglican : « *In the midst of life we are in death* » (sur le sentier de la vie nous rencontrons la mort) ; puis viennent ces tristes paroles : « Rendons la terre à la terre, la poussière à la poussière. » On jette quelques pelletées sur la bière, puis... tonnez mousquets.

Sur l'aile de la foudre l'âme est partie!

Un flageolet aigu donne le signal du départ ; la troupe se forme en colonne, puis s'ébranle au son d'une valse vive et légère, exécutée par la musique du régiment. Quel bizarre contraste ! C'est, dit-on, pour ranimer le courage ; mais ces airs joyeux me semblaient narguer la mort et redoublaient ma tristesse.

Ce fut là la première victime ; mais le terrible fléau avait arboré son drapeau sanglant sur nos remparts. Pendant trois longs mois nous vîmes jour par jour tomber nos compagnons de la veille, officiers et soldats, la vieillesse et la vigoureuse adolescence, les femmes et les enfants. Chaque jour nous nous joignions au funèbre cortége ; chaque jour nous répétions ces deux hymnes de la mort jusque-là qu'elles devinrent le refrain distrait de nos moments de rêverie. Chaque jour les gracieuses valses prenaient une cadence plus moqueuse, bien que les chœurs allassent s'affaiblissant, car les musiciens eux-mêmes payaient au fléau leur tribut quotidien. La vie ainsi tourmentée perdait tous ses charmes. Du moment qu'on était frappé, on reprenait tout son calme et l'on mourait avec indifférence. Si la terreur existait toujours, c'était chez les forts qui la noyaient dans les orgies, au milieu des chants féroces et mystiques. On peut en juger par les vers suivants, sublimes de génie, de tristesse et de sauvagerie, composés par une des dernières victimes. J'essayerai d'en donner une idée par une traduction en prose dont les deux premières strophes sont rimées suivant la cadence anglaise :

I

We meet 'neath the sounding rafter
 And the walls around are bare;
As they shout back our peals of laughter

It seems as the dead were there.
Then, stand to your glasses — steady!
We drink in our comrades' eyes:
One cup to the dead already,
Hurrah fort next that dies!

II

Not here are the goblets glowing;
Not here is the vintage sweet.
'Tis cold as our hearts are growing,
And dark as the doom we meet.
But stand to your glasses — steady!
And soon shall our pulses rise.
One cup to the dead already,
Hurrah fort the next that dies!

III

There's many a hand that's shaking
And many a cheek that's sunk;
But soon tho' our hearts are breaking,
They 'll burn with the wine we 've drunk.
Then, stand to your glasses — steady!
'Tis here the revival lies.
Quaff a cup to the dead already,
Hurrah for the next that dies!

IV

Time was when we laughed at others,
We thought we were wiser then.
Ha! ha! let them think of their mothers
Who hope to see them again.
No, stand to your glasses — steady!
The thoughtless is here the wise!
One cup to the dead already,
Hurrah for the next that dies!

V

Not a sigh for the lot that darkles,
Not a tear for the friends that sink!

We 'll fall midst the wine cup's sparkles,
As mute as the wine we drink.
Come, stand to your glasses—steady !
'Tis this that the respite buys.
One cup to the dead already,
Hurrah for the next that dies !

VI

Who dreads to the dust returning ?
Who shrinks from the sable shore ?
Where the high and haughty yearning
Oh the soul can sting no more.
No. Stand to your glasses—steady !
The world is a word of lies.
One cup to the dead already,
Hurrah for the next that dies!

VII

Cut off from the land that bore us,
Betrayed by the land we find !
When the brightest are gone before us
And the dullest are most behind.
Stand, stand to your glasses—steady !
'Tis all we have left to prise.
One cup to the dead already,
Hurrah for the next that dies !

TRADUCTION.

I

Assemblons-nous, amis, sous la voûte sonore,
Autour de nous nul lambris ne colore
La blanche et livide muraille.
Écoutez rebondir nos rires, nos éclats...
On dirait que les morts sont là,
De retour de leurs funérailles.
Qu'importe ! remplissons nos verres,
Buvons sous les yeux de nos frères

Une coupe en leur honneur.
Buvons à ceux que recouvre la tombe,
Buvons au premier qui succombe,
Hourra pour le premier qui meurt !

II

Ah ! ce n'est point ici que le cristal scintille
Et que le jus que la grappe distille
Brille d'ambre ou de rubis.
Le vin ne répand point une douce chaleur (1) :
Il est glacé comme le cœur,
Noir comme l'éternelle nuit !
Mais ferme ! remplissons nos verres :
Nos cœurs battront mieux tout à l'heure :
Buvons à la mort de nos frères,
Hourra pour le premier qui meurt !

III

Je vois plus d'une main qui tremble, plus d'une joue déjà creusée. Mais bientôt quoique nos cœurs se brisent, ils brûleront de ce vin généreux. Eh bien donc, ferme ! soyons fidèles à nos verres ; c'est ici que nous retrouvons notre ardeur :

Buvons à ceux que recouvre la tombe,
Buvons au premier qui succombe,
Hourra pour le premier qui meurt !

IV

Il fut un temps où nous dédaignions l'orgie ; nous nous vantions d'être plus sages alors ! Ah ! ah ! que ceux-là pensent à leurs mères, qui ont l'espoir de les revoir jamais. Mais nous, amis, vidons nos verres, la folie est ici la sagesse.

Buvons à ceux que recouvre la tombe,
Buvons au premier qui succombe,
Hourra pour le premier qui meurt !

(1) Le vin n'est agréable à boire dans l'Inde que froid à la glace. Pour obtenir cette température on le plonge dans du salpêtre.

V

Ne jetons pas un soupir à la destinée qui s'avance, pas une larme à l'ami qui s'en va! Nous nous envolerons avec les bulles d'air qui couronnent le champagne, nous tomberons muets et froids comme le vin que nous sablons. Allons ferme! remplissons nos verres, c'est le répit pour les maux de l'âme.

Buvons à ceux que recouvre la tombe,
Buvons au premier qui succombe,
Hourra pour le premier qui meurt!

VI

Qui craint de rentrer dans la poussière? Qui voudrait fuir le noir rivage où les brûlantes aspirations du génie et du cœur ne pourront plus nous torturer? Non, non, soyons fidèles à nos verres. Le monde n'est qu'un grand mensonge!

Buvons à ceux que recouvre la tombe,
Buvons au premier qui succombe,
Hourra pour le premier qui meurt!

VII

Retranchés du sol qui nous a enfantés, trahis par la terre d'exil, quand les plus brillants et les plus aimés sont tombés devant nous, quand ce sont les plus tristes qui restent, qui voudrait survivre? En avant nos verres!

Buvons à ceux que recouvre la tombe,
Buvons au premier qui succombe,
Hourra pour le premier qui meurt!

Vers le commencement de mai le fléau parut se lasser, ses coups étaient moins certains; le choléra avait dégénéré en cholérine et beaucoup de malades lui échappaient. L'administration avait fini aussi par se décider à retirer le régiment de ce malheureux fort et à nous camper dans une plaine où l'atmo-

sphère était plus salubre. A partir de ce changement le mal diminua d'intensité; je fus du nombre des derniers atteints, et après avoir passé par tous les paroxysmes de la maladie, je me réveillai de mon délire dans une superbe villa occupée par le docteur Mac-Leod, chirurgien en chef de la province. Cet excellent homme était marié à une Française de Pondichéry, Mlle Hall, qui avait été l'amie de ma mère. Dès qu'elle avait appris mon danger, son cœur de créole s'était vivement ému, et elle avait supplié son mari de me faire transporter dans son propre palanquin, de la tente où je gisais au milieu d'un camp infecté, dans sa propre habitation où tous deux me prodiguèrent les soins les plus tendres. Je passai tout un mois dans leur belle demeure, et là prit naissance une amitié qui dura jusqu'à la mort de cette excellente femme que ma prière cherche encore au ciel parmi les saintes où elle a dû trouver place. Quant au digne Écossais, il poursuit encore dans l'Inde une carrière de bienfaits. Si jamais il parcourt ces lignes, puisse-t-il y trouver l'hommage d'un cœur reconnaissant!

Ce fut le 1er juin que je rejoignis les drapeaux; le régiment était rentré dans ses casernes depuis quelques jours. En voyant défiler nos compagnies pour la parade du soir, je fus douloureusement affecté de la diminution des cadres : un quart des officiers présents au commencement de février, cent

trente sous-officiers et soldats sur un faible bataillon de sept cents hommes, vingt femmes et une cinquantaine d'enfants avaient péri. Mais telle est l'élasticité de l'esprit humain, surtout dans le militaire, que l'impression morale fut bientôt effacée : le régiment reprit son allure ordinaire, comme une belle frégate après un combat ou une tempête répare ses agrès, nettoie ses ponts, consigne ses morts à l'oubli des flots et poursuit sa route, belle, joyeuse et parée, sur les cimes agitées de l'Océan.

Cependant la mort du jeune Campbell, les émotions que nous avions tous partagées, notre petit nombre sous les drapeaux, car nous étions réduits par le choléra, les congés et le départ des invalides, à une vingtaine d'officiers, et aussi la communauté fondamentale et obligée de notre existence, avaient amené un changement notable dans ma position. Au bout de dix-huit mois je pouvais compter parmi mes camarades quelques amis sincères et pas un ennemi. Il ne me manquait plus que le baptême du feu pour effacer la tache originelle de l'étranger ; je ne devais pas tarder à l'obtenir, ainsi que le lecteur le verra à la suite de mon voyage à Pondichéry ; nous eûmes même à cette époque une première alerte qui fit palpiter tous nos cœurs de joie et d'impatience. L'affaire n'eut cependant aucune suite, l'éclair passa sans amener l'orage ; mais comme c'est une de ces crises périodiques qui se renouvellent à des interval-

les plus ou moins longs, tantôt sur un point, tantôt sur un autre, dans le vaste empire de la compagnie anglaise, et qui révèle le travail intérieur caché sous la surface, j'en dirai quelques mots en passant.

Au sud des provinces cédées s'étend le royaume actuel du Maïssore, réduit à de bien plus étroites limites qu'au temps de Hyder-Aly et de Tippoo, et replié en quelque sorte autour du siége de leur ancienne puissance. Mais le souvenir de la grandeur et de la gloire des deux héros est encore vivace dans ces contrées ; il y règne toujours, et surtout il régnait dans les années 1833 et 1834 une fermentation sourde, un levain de haine toujours prêt à éclater contre les tyrans, ou, si l'on aime mieux, contre les protecteurs de l'esclave méprisé qui végète aujourd'hui sur le trône des sultans. Pour opposer une digue à cette désaffection normale et maintenir ce peuple turbulent, la Compagnie a choisi la seconde ville du royaume, Bangalore, admirablement assise dans un excellent climat sur le plateau qui domine et prend à revers tous les défilés du pays, pour y concentrer ses moyens d'action. C'est l'aire d'où elle plane sur les fertiles plaines, les nombreux villages et les villes populeuses de cet empire ; aussi est-ce le quartier général d'une de ses plus effectives divisions militaires, corps d'armée complet dans toutes ses parties, avec un noyau de plus de deux mille Européens, dont une troupe d'artil-

lerie à cheval, un régiment de dragons royaux (le seul dans la présidence de Madras), une compagnie d'artillerie à pied et un régiment d'infanterie européenne. Autour de ce noyau se rangent une compagnie d'artillerie à cheval native, un régiment de cavalerie régulière noire et quatre régiments de cipayes.

Partout où il y a fermentation continue, la moindre cause détermine une éruption. En 1833, le mécontentement normal de la population rencontra des semences de désaffection dans les régiments de cipayes que le hasard avait réunis dans le corps d'armée de Bangalore. Ces deux principes hostiles s'attirèrent réciproquement par leur affinité, et de leur contact naquit un complot qui dans tout pays homogène aurait certainement été fatal à la petite poignée de conquérants disséminés dans ce vaste empire. Mais ce qui fut possible à Caboul en 1841 ne l'a jamais été et ne le sera jamais dans l'Inde, où la population est une immense mosaïque. A Caboul tous les habitants du sol, le cultivateur comme le citadin, l'homme de guerre comme le prêtre, le prince comme le mendiant, appartenaient à une seule race, bien que divisée en clans et fractionnée sous différents chefs, mais avec une origine, des idées, une religion et une impulsion communes. Tous obéissaient à un sentiment unique : la haine de l'envahisseur étranger et de l'infidèle. Il n'en

sera jamais de même dans l'Inde où Musulmans et Indous, Sounnies et Schiahs, Arabes et Rohellas, et toutes les variétés infinies de castes, échangent certainement entre elles une haine tout aussi invétérée que celle qu'elles portent individuellement aux Européens. C'est cette absence d'homogénéité qui fait la sécurité de l'empire anglo-indou ; ce fut elle qui fit avorter en 1833, presque au moment de l'exécution, la tentative de Bangalore.

Deux soubadars (officiers de cipayes du rang de capitaines) des 9e et 27e régiments, qui par une singulière coïncidence portaient, si ma mémoire est exacte, les noms de Hyder-Aly et de Scheik Tippoo, s'étaient mis à la tête du mouvement et avaient conçu le plan d'une insurrection qui devait commencer par une attaque de nuit sur les lignes de la cavalerie européenne. Il est nécessaire d'expliquer que les chevaux de la troupe dans l'armée indienne n'entrent jamais dans une écurie : ils passent l'année entière en plein air, plus ou moins chaudement vêtus suivant la saison, qui n'est jamais assez rigoureuse pour causer parmi eux une grande mortalité, mais invariablement attachés par le cou soit à un arbre, soit à un poteau, et les deux pieds de derrière retenus par des cordes attachées à des piquets fichés en terre suivant une ligne droite. C'est cette dernière circonstance qui a fait appeler ces campements : *lignes de la cavalerie*. Quelques pa-

lefreniers indigènes du régiment des dragons royaux devaient guider une bande de conjurés, qui, au milieu de la nuit, auraient coupé simultanément toutes les cordes qui retenaient les chevaux, et les auraient lancés dans toutes les directions en les faisant partir à grands coups de lanière. Ceux-ci, qui sont invariablement des *entiers,* se seraient précipités dans la campagne avec toute la fougue de l'état sauvage. A mesure que les cavaliers européens seraient accourus de leurs casernes pour s'enquérir de leurs chevaux, ils auraient été successivement massacrés. Le même sort attendait la portion européenne de l'artillerie à cheval. Ceux-ci détruits, les conjurés s'attendaient à avoir bon marché du régiment d'infanterie royale contre laquelle ils eussent réuni les quatre régiments de cipayes, la cavalerie et l'artillerie noires : mais le côté faible de ce complot, c'est qu'il s'en fallait de beaucoup que les corps indigènes, où se retrouvaient toutes les subdivisions de castes de la population, fussent ou pussent être unanimes dans ce mouvement ; il avait même fallu en faire un secret aux quatre cinquièmes dont la moitié à tout événement serait restée fidèle aux Anglais. Ainsi en supposant que la conjuration n'eût pas été éventée, le succès en était encore fort douteux et ne pouvait être que momentané ; mais ceux mêmes qui l'avaient ourdie ne purent se garder la foi jurée. Les haines qui les séparaient se réveillè-

rent avant même d'avoir laissé poindre le jour de la liberté dont le faible cri fut étouffé au milieu de ces passions antinationales : ce fut à qui trahirait le premier ses complices. Le gouvernement averti mit aussitôt la main sur les principaux chefs ; on les fit attacher chacun à la bouche d'un canon ; leurs membres disparurent dans un tourbillon de fumée, et les nuages qui s'amoncelaient sur l'horizon politique se dissipèrent au bruit de l'explosion.

Le tableau que j'ai essayé de donner de Bellary, comme un chef-lieu politique important, civil et militaire, de la présidence de Madras, ne serait pas complet si j'oubliais de parler de la société des *Missionnaires protestants pour la propagation de la foi,* qui a ici un établissement et une chapelle. Ce corps ne relève point de l'Église anglicane et professe des nuances d'opinions religieuses tout à fait distinctes. C'est un saint-simonisme religieux mitigé, une communauté prédicante et commerçante, gouvernée par certains chefs élus dans la société mère qui siége à Londres. Chaque individu qui y est admis renonce, en prenant les ordres, à sa liberté et à toute propriété individuelle ; sa personne comme sa fortune appartiennent à la communauté : c'est la société qui lui donne une compagne choisie dans la famille d'un de ses membres, qui le remarie s'il devient veuf, qui trouve des maris pour ses filles quand il est père ou pour sa veuve s'il vient à

mourir. Il ne peut rien posséder en propre et il doit compte à la société de tout ce qu'il gagne comme prêtre, comme banquier, comme industriel ; mais en retour elle assure son existence ; on ne lui laissera jamais manquer du nécessaire, rarement même d'un élégant confortable. Enfin, pour exciter et développer ses moyens, on lui fait une existence proportionnée à son utilité. Mais que suit-il de tout cela? Ce n'est plus un prêtre. Son amour conjugal et paternel le porte naturellement à désirer d'améliorer la position matérielle qu'il doit partager avec sa famille, et, pour y parvenir, à s'efforcer avant tout de bien mériter de la société et de ses chefs en avançant leurs intérêts. Il est peut-être venu dans l'Inde avec l'honnête intention de prêcher l'Évangile ; mais séduit par ses affections, occupé d'études spéciales que ses chefs lui ont imposées, absorbé par ses transactions de banque ou ses spéculations commerciales, il tient des registres, dirige une correspondance, professe la chimie, fait du papier, imprime, relie, bâtit des maisons et oublie son métier de missionnaire. C'est une fourmi ouvrière, patiente et laborieuse, qui augmentera le capital, étendra l'influence et les relations commerciales de la république industrielle à laquelle elle appartient, mais qui, s'il en faut juger par le passé, ajoutera peu au domaine du christianisme sur les bords du Crishnah et du Gange.

On a la bonhomie de croire chez nous et on s'imagine faire acte d'impartialité en répétant que la religion protestante est plus tolérante que la nôtre. Il n'en est rien : je n'ai rencontré chez les protestants anglais que la plus excessive intolérance pour toute forme de religion étrangère à la leur, surtout pour les autres sectes chrétiennes ; intolérance qui de nos jours ne va pas jusqu'à la persécution, parce que la politique et les intérêts matériels font contrepoids à la malveillance religieuse, mais qui va au moins jusqu'au mépris dans ce monde et à la condamnation éternelle dans l'autre. C'est un fanatisme sec, sans enthousiasme et sans tendresse d'âme dans la manifestation de sa dévotion ; une stricte observance des convenances, voilà tout ce que j'y ai trouvé.

Avant de terminer ce chapitre, il me reste encore à noter une autre remarque que j'eus l'occasion de faire, tant à Bellary que durant toute la période de mon service dans l'Inde : c'est le peu de fusion que le service militaire, sous un même gouvernement et sous des officiers homogènes, a amené entre les soldats européens et les cipayes. Ils vivent, s'exercent, se promènent ou s'amusent aussi séparés, aussi distincts, en échangeant aussi peu de sympathie qu'aux premiers jours de la conquête. Ce n'est point faute d'entendre le même langage ; car le soldat en quête du plaisir acquiert bien vite une langue que

dédaigne son officier qui se contente d'acheter les voluptés que dérobe son subalterne. Un grand nombre de nos sous-officiers et de nos soldats se faisaient très-bien comprendre en indou, télougou, canari, quel que fût le dialecte de la province où nous étions cantonnés. Et cependant, de même que les eaux du Rhône traversent le lac de Genève sans se confondre, le régiment européen poursuit aussi une existence isolée dans tout un corps d'armée de cipayes ; les autorités ne cherchent même pas à produire cette fusion par le rapprochement, car le contact développerait et multiplierait les antipathies. Au contraire, dans toutes les stations militaires, les soldats natifs et européens ne peuvent sortir des limites de leurs lignes respectives sans une permission spéciale. Cette restriction est commandée par l'humeur bruyante et trop joyeuse des soldats anglais, quand ils ont bu pour une paice (4 centimes) d'arack. Cette joie, parfaitement caractérisée par l'expression anglaise, « *animal spirits,* » si nous la traduisons par la gaieté d'un animal, dégénère malheureusement toujours en grossièreté et en brutalité. Le plaisir de la basse classe en Europe, mais principalement en Angleterre, est par-dessus tout le sentiment et l'exercice de la force physique ; il s'ensuit que les épanchements de la cordialité soldatesque des Européens ne sont pas moins redoutés des Indiens que leur humeur querelleuse, parce que

cette familiarité est toujours brutale. Un soldat rencontrera près d'un puits un cipaye tirant de l'eau, « il lui donnera, comme à un camarade, une bonne « claque sur l'épaule le plus amicalement du monde, « par forme de salut et de plaisanterie. Cela désespère un pauvre diable d'Indou, parce que, tra« duite en indoustani, cette plaisanterie est un « affront et une souillure. Il grogne un peu, mais « ne se fâche pas sérieusement, parce qu'il connaît « l'intention cordiale de la chose (1), » peut-être et plus souvent aussi parce qu'il sait que le gigantesque Européen le briserait comme un verre.

Si quelquefois de jeunes cipayes sans expérience et tout fraîchement recrutés de la campagne, se laissent entraîner par des Européens en goguettes à se joindre à quelque partie de plaisir, leur histoire est invariablement celle du pot de terre et du pot de fer. Ils sont sûrs de s'en revenir froissés, meurtris, humiliés et emportant au fond du cœur les premiers germes de cette haine que la force inspire toujours à la faiblesse. Il est d'autres causes morales d'éloignement entre les deux races, plus graves et plus profondes ; ce sont l'ivrognerie, les passions terribles et la bestiale incontinence du soldat anglais. Ses excès en ce dernier genre se sont si souvent renouvelés, qu'aujourd'hui une pauvre

(1) Jacquemont.

femme vieille et laide, qui ne songe pas à se couvrir quand des natifs passent devant elle, s'arrête et tourne le dos du plus loin qu'elle aperçoit un Européen. Un jeune conscrit que les veillées du corps de garde n'ont pas encore corrompu, s'il traverse en école buissonnière le cantonnement des cipayes, rencontrera une jeune femme : il lui sourira, ou lui dira bonjour galamment, comme il le ferait pour une jeune fille de sa classe en Angleterre, et passera outre sans plus y songer. Mais il a froissé les sentiments les plus irritables, la corde la plus sensible du peuple auquel il s'est mêlé. Soit au moral, soit au physique, le contact, la caresse même de l'Européen laisse toujours à l'indigène une flétrissure. Le cipaye admet pourtant une immense distinction entre le soldat et les officiers. Il méprise le premier comme de basse classe et d'une caste impure ; il distingue les autres par le nom collectif de sahiblog, la caste des gentilshommes.

CHAPITRE XIX.

Le nouvel an. — Maîtres et serviteurs. — La passion du mariage chez les indigènes. — Voyage de Bellary à Pondichéry.

Nous sommes arrivés au 1er janvier 1834. Bien que ce ne soit pas le premier jour de l'année pour les natifs, soit musulmans soit Indous, ils se trou-

vent trop heureux de saisir l'occasion d'un jour de fête. En me réveillant le matin, je trouve deux énormes bananiers plantés sur le seuil de mon domicile; des guirlandes de fleurs sont suspendues en festons à toutes les portes et fenêtres, autour des cadres sur la muraille, à la poignée de mon sabre, au plumet de mon shako, partout où il y a une frise ou un clou pour servir de point d'appui. Le plancher de toutes les chambres est semé de pétales de fleurs roses et blanches comme nos rues autrefois en un jour de procession; des bouquets de jasmin et de mougri disposés sur tous les meubles embaument et empoisonnent l'atmosphère. Dès que je mets le nez à la porte de ma chambre à coucher, tous les domestiques rangés en ligne et guettant ce moment me jettent chacun au cou un collier de fleurs blanches que je suis condamné à porter jusqu'à l'heure du déjeuner pour ne pas blesser ces pauvres gens. Sur ma table je trouve une espèce de gâteau appelé baba, cadeau de mon maître d'hôtel qui me l'offre en portant jusqu'à son front un pan de ma robe de chambre; des mithaies (sucreries de différentes espèces) sont présentées par les autres serviteurs. Il n'y a pas jusqu'à mon petit groom âgé de douze ans qui ne m'offre un citron de la valeur de quatre centimes, en priant le ciel que mon ombre lui soit toujours favorable et que je lui tienne lieu de père et de mère.

Me voilà donc assis, paré comme le bœuf gras, assez embarrassé de ma tournure et humant patiemment ma tasse de thé, quand tout d'un coup la vérangue ouverte où je déjeune est envahie par une foule de gens, marchands et industriels de toutes les professions du bazar, venant offrir à monseigneur l'interprète les cadeaux et les souhaits du nouvel an. Chacun est accompagné d'un valet portant sur sa tête un petit plateau couvert de cornets en nattes ou en feuilles de bananier, contenant des raisins de caisse, des amandes ou des bonbons. Un gros épicier me présente une corbeille massive en sucre candi que l'on prendrait pour du cristal; chacun donne en proportion de sa fortune ou des services qu'il peut attendre de moi. La majorité se contente d'offrir un citron ou limon qu'il accompagne de ses profonds salams. Cet usage n'est plus qu'un reflet, une parodie innocente et quelquefois burlesque de la corruption qui régnait sous les gouvernements indigènes et dans les derniers temps du régime de la Compagnie. Il est aujourd'hui défendu à tout employé civil ou militaire du gouvernement britannique de recevoir aucun cadeau en numéraire ou en marchandises; mais il n'y a pas bien longtemps encore, pas plus loin qu'en 1820, qu'un natif ne recevait ou ne rendait jamais la visite d'un Européen, sans reconnaître cet honneur par des présents ruineux. Les officiers qui escortaient un

résident chez un prince, chez le Nizam d'Hyderabad par exemple, recevaient chacun pour 4 ou 5,000 francs de châles de Cachemire. Cet heureux temps n'est plus : aujourd'hui si un natif vous fait une visite de cérémonie, il se contente de vous offrir en s'inclinant profondément un des petits citrons du pays, comme une espèce de carte de visite; et, si vous êtes chez lui, un domestique vous remettra au moment du départ deux petits flacons d'essence de rose ou d'huile de sandal. Mais les salams, les hommages et les compliments les plus hyperboliques sont toujours de mode. Si un boulanger, par exemple, voulait obtenir une recommandation pour la pratique du régiment, il adressait ainsi sa pétition : « Au dispensateur des faveurs, au juste par excellence, au protecteur du pauvre, au clairvoyant, au sage, au généreux lieutenant de Warren ! puisse son ombre ne jamais diminuer, et l'arbre de sa fortune toujours grandir ! » ou c'était quelque autre préambule du même genre.

J'avais congédié toute cette cohue, quand un bruit de tam-tams et de guitares se fit entendre dans l'avenue de mon jardin, mêlé à des voix de femmes, et immédiatement des bayadères commencèrent à exécuter leurs danses sur ma pelouse. C'étaient des demoiselles qui désiraient obtenir ma protection pour exercer leur industrie dans le cantonnement européen. Nouveau Joseph, je m'enfuis dans les

appartements intérieurs, en ordonnant à mes gens de renvoyer au plus tôt ces sirènes.

« Les Européens, dans les villes de l'Inde, dit « Jacquemont, n'aperçoivent presque rien de la « vie des natifs qui les servent. Il n'y a peut-être « pas un employé civil ou militaire qui sache où « demeurent ses domestiques, s'ils sont mariés, « s'ils ont des enfants, ce qu'ils font de leurs « épargnes. » Cela tient bien un peu aux habitudes singulières des natifs, mais plus encore au défaut de bonhomie et de sympathie chez les Anglais. C'est certainement une chose étrange et particulière à la nation anglaise, que cette distance à laquelle elle est si jalouse de tenir les étrangers avec lesquels elle est mêlée! Le service domestique dans l'Inde est comme ailleurs le service militaire; il dure pour chaque homme quelques heures par jour; hors de là il se trouve libre, et vous ne savez absolument rien de la forme d'existence de l'individu qui vous sert depuis des années, qui assiste à vos repas et à votre toilette, qui circule comme le chat de la maison dans tous vos appartements, et qui comme cet animal, après avoir rempli durant le jour une fonction spéciale quelconque, disparaît la nuit. De toute votre suite nombreuse, il n'y a que le petit groom, enfant de douze à treize ans, qui dort dans la vérangue ouverte pour répondre à votre appel durant les heures de repos; mais bien heu-

reux s'il vous entend, car sa paupière est oppressée sous les doubles pavots de son âge et de son climat. Vous pouvez cependant obtenir de quelqu'un de vos gens, de votre maître d'hôtel, par exemple, de s'établir non sous votre toit, mais dans votre enclos; c'est à une condition : il faut que vous lui laissiez toute liberté d'élever sa hutte avec sa double enceinte de nattes et d'argile dans la partie la plus reculée et la plus ombragée du jardin. Quand la ruche sera prête, par une nuit obscure, il y amènera, dans une voiture fermée, tout son essaim, ses femmes et ses enfants; mais alors il faut scrupuleusement éviter toute occasion d'éveiller sa jalousie toujours inquiète. Le maître qui essayerait de soulever le perdah, le rideau du gynécée, se verrait justement puni par un coup de poignard ou une dose de poison. La plupart des domestiques d'un régiment, quand ils se résignent à suivre la carrière nomade de leurs maîtres et n'ont pas le moyen de transporter leurs femmes avec les précautions et la vigilance nécessaires pour les dérober à tous les yeux, les laissent dans leur province, sous la sauvegarde de leur famille. Chacun fait alors à la sienne une pension mensuelle réglée sur la quotité de ses gages : la moindre est d'une roupie (2 fr. 50 cent.); c'est ce que donne le plus pauvre, celui qui n'a que quatre roupies (10 francs) par mois pour se nourrir et se vêtir. Mais quelle que soit sa pauvreté, chacun

veut se marier, avoir une femme à lui, qui soit sa chose, sa propriété. Il n'a pas de vêtements pour couvrir sa peau nue durant l'hiver, il n'est pas sûr du pain du lendemain ; pour supporter cette pauvre créature qu'il associe à sa misère, il devra souvent se refuser à soi-même les premiers aliments... mais il serrera son cummerbund (sa ceinture) sur ses flancs amaigris, et se rappellera en souriant qu'il a sa petite femme dans son village près de laquelle l'attendent des jours meilleurs, sa janie, son nour-mâhl, sa vie, la lumière de son foyer.

Et ce n'est pourtant pas par amour qu'il l'a épousée, puisqu'elle a peut-être huit ans ; car c'est à cet âge chez les Indous que les parents concluent entre eux, dans chaque caste, les mariages de leurs enfants. D'ailleurs il ne l'avait jamais vue avant les fiançailles ; elle a été choisie par la famille. Chez les musulmans, les arrangements sont encore à peu près les mêmes, seulement ils ne se marient qu'à l'âge de consommer le mariage ; mais le jeune époux ne connaît l'épousée qu'en enlevant son voile le soir du jour des noces. Une dernière observation, et qui est vraie pour les natifs de tout âge, de toute croyance et de toute condition, c'est qu'ils parlent avec la même indifférence, presque avec dégoût, de femmes qui ont à peine cessé d'être enfants. La nature dans ces climats est aussi plus précoce et plus destructive : la femme sera mère à douze ans et décrépite à trente.

Le nombre de mois était enfin révolu qui m'autorisait à prendre un trimestre de congé. Il me tardait de revoir Pondichéry, sa plage dorée, sa mer harmonieuse, et la sœur tant aimée qui m'attendait sur ses bords. J'étais las aussi de cette insipide garnison, de ce triste rocher qui avait déjà accumulé sur ma tête tant de souvenirs de deuil. Et il faut enfin l'avouer, je sentais comme un malaise l'appétit de cette vie nomade dont les charmes nous recherchent toujours une fois qu'on les a goûtés. Quel est donc l'attrait de cette existence vagabonde? N'est-ce pas qu'elle est semée d'une foule de petits incidents imprévus, offrant à la volonté une multitude d'objets qui sollicitent son exercice. Il faut à chaque instant délibérer, vouloir et agir, sur une échelle minime à la vérité, mais enfin on a voulu et agi. « On a goûté par là un « plaisir naturel, d'autant plus vif qu'il est plus « rare dans le système habituel de notre existence. » Quoi qu'il en soit, je me rappellerai toujours le frémissement de plaisir avec lequel je sautai en selle, le 12 janvier 1834, vers six heures du soir, immédiatement après un joyeux dîner avec mes camarades à la table d'hôte ; j'échangeai encore de nombreuses poignées de main, puis, cédant à la fougue de mon bel arabe, je lui donnai carrière.

Ai-je encore des contemporains à Bellary ou à Hyderabad? Dans ces sociétés éphémères qui bril-

lent un instant au soleil de l'Inde pour disparaître aussitôt, est-il quelqu'un qui se rappelle *le Duc*, le prince des coursiers arabes, qui ait pu le connaître et l'oublier? C'était l'admiration du régiment; le plus petit enfant de troupe l'aurait reconnu dans un escadron. Je crois voir encore sa tête mignonne, son profil d'antilope, ses jambes fines et grêles, son poitrail vigoureux, ses hanches fermes et arrondies comme celles d'une jolie femme. Qu'es-tu devenu, mon pauvre Duc? Tes membres gracieux sont-ils devenus la proie du chacal et du vautour, ou traînes-tu encore une triste vieillesse, en pensant aux espaces que nous avons dévorés ensemble?

Mes gens m'avaient devancé de deux petites marches; je les rejoignis à Cuddigol, le second village à sept lieues sud-est de Bellary. Pour voyager plus lestement, je ne me suis embarrassé ni de tentes ni de voitures à bœufs; ma suite se compose seulement de mon valet de chambre qui fait aussi les fonctions de cuisinier; il est monté sur un tattoo; viennent ensuite deux palefreniers et deux herbaires pour mes deux chevaux; enfin deux cowry-coulys portant quatre paniers en rotins contenant toute ma garde-robe, mes provisions et mes ustensiles de voyage. Ma petite caravane, ainsi réduite à la plus simple expression, se compose encore de huit personnes et trois bêtes (j'entends par ce mot les quadrupèdes).

Le 13, une course de cinq lieues jusqu'au village de Gountacol, sur une plaine onduleuse et médiocrement cultivée, alternativement prairies et terres noires.

Le 14, à Berracherrou (cinq lieues). Le pays devient plus accidenté : on aperçoit quelques monticules, puis une rangée de collines qui se dirigent vers l'est : ce sont les premiers contre-forts des Ghattes. En revanche, la route ou plutôt le sentier devient détestable, se perd à chaque instant et demande absolument un guide. Où sont donc ces belles routes dont Montgommery-Martin parle avec tant d'emphase et qui font tant d'honneur à la Compagnie? Je n'en ai vu nulle part. Nous voici sur une des grandes lignes militaires et commerciales, sur une des principales voies de communication de la présidence de Madras, et la direction à suivre n'est pas même indiquée. Partout où vous trouvez une route, c'est un prince du pays qui en a fait les frais; si la campagne est semée d'arbres, vous êtes sûr que ce sont des indigènes qui les ont plantés.

La route jusqu'à Ghouty n'offre d'autre particularité que quelques filets de sable mouvant assez dangereux, qui traversent les terres noires en se dirigeant vers la mer.

15 janvier. Ghouty, surnommé le Gibraltar du Carnatique, se compose comme Bellary de deux forts et d'une citadelle superposés l'un à l'autre sur

le penchant et au sommet d'une montagne conique. C'était autrefois le quartier général du corps d'armée cantonné dans les provinces cédées : comme forteresse elle est infiniment supérieure à celle de Bellary, et comme position militaire elle est au moins aussi bonne, mais la malaria s'y est attachée avec une telle intensité qu'il a fallu l'abandonner. C'est une chose remarquable que les variations auxquelles sont sujettes diverses localités de l'Inde. Des lieux célèbres autrefois pour la pureté de l'air et la salubrité du climat exhalent aujourd'hui des miasmes pestilentiels et sont littéralement inhabitables ; on dirait que, comme au temps de Sodome et de Gomorrhe, la terre s'ouvre pour laisser échapper des gaz qui dévorent la population. Tel a été le sort de Ghouty, tel sera celui de Bellary. Ce qui est encore plus extraordinaire c'est que ce changement a eu lieu généralement en raison inverse des causes qui auraient dû purifier ces localités : il a suivi la substitution de la propreté et de la ventilation d'un cantonnement européen à l'entassement et à la saleté de la population native. Ainsi tant que les forts de Ghouty, Nundidroug, Gingi, Seringapatam, présentaient chacun une fourmilière humaine entassée dans des huttes fétides, le choléra et les fièvres typhoïdes étaient des maladies inconnues. On ne trouve aujourd'hui dans ces mêmes lieux que des casernes abandonnées et des ruines ; tout y est d'une pro-

preté exquise, et cependant une seule nuit passée dans une de ces casernes est généralement suffisante pour développer le germe d'une maladie sinon mortelle, au moins destructive du tempérament. Observons encore que trois d'entre elles sont sur des montagnes à une grande élévation au-dessus des plaines environnantes, éloignées de tout marécage et presque absolument privées d'eau.

Le fort supérieur de la place de Ghouty, comme la citadelle de Bellary, est une geôle pour les prisonniers d'État. A l'époque de ma visite, ces malheureux étaient au nombre de quatre : le plus remarquable était un ancien ministre d'un rajah de Vizianagor, qui avait perdu une jambe en combattant pour son maître. Le prince et le serviteur étaient enfermés depuis nombre d'années, mais le rajah venait de mourir. Deux autres étaient des polygars ou chefs militaires de certains fiefs dans le Kimedy (circars du nord), et le quatrième était le rajah de Tinevilly, tout récemment arrivé.

17 janvier. Tadpotrie (cinq lieues et demie). Parti deux heures avant le jour, je me trouve au lever du soleil dans un pays qui a complétement changé de face. La route n'est pas faite, mais elle est au moins tracée par une avenue de beaux arbres sur un sable fin et délié, dans lequel bêtes et gens enfoncent à chaque pas. Si ce n'était quelques formes de la végétation, de distance en distance un arbre

des tropiques, on pourrait se croire en Europe : vus d'un peu loin, les fermes et les villages, qui ont ici un certain air de propreté et de régularité, ne détruiraient pas l'illusion ; mais cette illusion cesse du moment qu'on y entre, et l'on se demande si ces habitations doivent servir à une race lilliputienne. Dans la plupart de ces huttes le toit est si bas que les habitants ne sauraient se tenir debout. Ce qui serait pour nous un supplice n'est pas même une privation pour eux, par l'habitude qu'ils ont de s'accroupir sur leurs talons dès qu'ils le peuvent : c'est leur manière de s'asseoir, c'est ainsi qu'ils se reposent le mieux ; et les natifs n'entrent chez eux que pour se reposer ou s'asseoir ; tous leurs exercices et les travaux de leur industrie se font au dehors.

18 janvier. A Shetti-Warripilly, belle bourgade d'environ deux cents maisons en bois et terre glaise. C'est une course d'environ huit lieues. A mesure que j'avance vers la station, la rangée de montagnes qui s'était éloignée depuis Ghouty se rapproche insensiblement et jette ici un mamelon à travers la route. Je me suis amusé depuis quelques jours à étudier les différents groupes sur le chemin, et je reste convaincu que le christianisme est le seul code de législation morale favorable aux femmes. Nulle part leur condition ne m'a paru si misérable que dans les basses classes chez les Indous qui semblent reproduire leur espèce à peu près comme les

animaux, sans une idée même confuse d'amour. Les hommes semblent les considérer comme des créatures tellement impures, qu'on est étonné que le dégoût ne réprime pas le penchant naturel. Je rencontre grand nombre de pauvres familles en voyage. Si affamées qu'elles paraissent, si nues qu'elles soient, dans les derniers degrés de la misère et du dénûment, le mari marche invariablement silencieux devant, la femme le suit à quelques pas en arrière, portant un enfant en bas âge à cheval sur la hanche du côté gauche. S'ils possèdent quelques meubles, c'est encore elle qui en est chargée. Je l'ai vue quelquefois pliant sous un poids énorme, sans que son époux, qui ne porte que son bâton de voyage, songe à la soulager même de son enfant. La femme est ici une vraie bête de somme qui suit son maître sans murmurer, sans chercher à attirer son attention. Quelquefois il y a deux femmes pour partager la servitude et les dédains d'un même homme : elles marchent l'une derrière l'autre, la favorite la première, chacune portant ses propres enfants et partageant entre elles le bagage. J'ai suivi quelquefois de ces tristes caravanes l'espace de plusieurs lieues, sans les voir se joindre ou se dire un mot. Quand plusieurs familles voyagent en commun, tous les hommes marchent ensemble, les femmes réunies viennent après eux à une distance respectueuse. Si une cavalcade étrangère, surtout si un Européen

vient à croiser ce dernier groupe, la plupart des femmes s'arrêtent et tournent le dos, ou bien se couvrent le visage pour passer. Elles s'éloignent mornes et muettes, comme si elles suivaient un enterrement. Il est impossible de croire à quelque sentiment de bonheur dans leur existence.

Au village, elles ne vont nulle part qu'au marché et à la rivière, pour faire leurs emplettes ou leurs ablutions; mais pour leurs plaisirs, pour leur amusement, jamais elles ne sortent. Elles ne participent à aucune récréation des hommes, et leur commerce avec leurs époux n'admet aucune familiarité; même à la maison, ceux-ci causent rarement et ne mangent jamais avec elles; elles prennent leur nourriture quand le maître a fini.

19 janvier. A Tchelamacour, village du même genre que le précédent (quatre lieues). Voyant une charrue arrêtée près du chemin, je m'en approchai pour l'examiner: c'est tout simplement un bâton crochu qui ne fait que gratter la terre. Deux bœufs sont attelés à ce misérable instrument de labour, et des femmes qui suivent le laboureur brisent à la main les mottes qu'il soulève sans les diviser. Ces bœufs sont assez petits, généralement d'un brun noir; ils ont tous une loupe de graisse sous le garrot. On n'emploie point leur fumier pour engraisser les terres; le champ le plus voisin reçoit la litière, tandis que la fiente elle-même remplace le combustible

qui est très-rare dans cette partie de l'Inde. « Quel-
« ques familles, dit Jacquemont, se chargent de la
« manufacturer. On la pétrit avec de la paille ha-
« chée, puis on la divise en larges gâteaux qu'on
« fait sécher au soleil ; il n'y a que les femmes qui
« se livrent à ce dégoûtant travail. Ces malheureu-
« ses se tiennent le matin auprès des bœufs, et j'en
« ai vu se quereller et se battre pour enlever leur
« fiente. » Dans tous les villages que je traverse sur cette route, les murs de chaque maison sont couverts de ces gâteaux : c'est la provision de combustible de chaque famille ; on n'y attache aucune idée de malpropreté, tout au contraire.

La fin de janvier n'est pas en général l'époque de la culture ni encore celle des récoltes : la terre dans ce climat favorisé en rapporte deux chaque année : une de riz, qui occupe le sol depuis le mois de juin jusqu'à celui de novembre ; l'autre de blé, de plantes légumineuses ou oléifères qui ne demandent pas à être inondées et mûrissent leurs graines pendant les chaleurs. Dans ce moment, les terrains cultivés autour de moi présentent surtout du blé, du colza, du lin, et plus souvent encore le cotonnier à demi sauvage, à laine courte et grossière.

Le 20, à Appiapelly (cinq lieues). Ce village n'a de remarquable qu'une pagode richement sculptée, mais avec des bas-reliefs abominables : ce sont

des allégories obscènes sur la création, où le Lingam joue le principal rôle.

Le 21, à Cuddapah (cinq lieues). — La route, toujours plus sablonneuse, traversée par plusieurs torrents à sec à cette époque de l'année, s'avance vers une rangée de montagnes qui la coupent à angles droits. Ces montagnes paraissent d'abord toutes bleues, puis prennent une couleur cuivrée aux premiers rayons du soleil : c'est la chaîne orientale des Ghattes qui court du nord au midi, parallèlement à la côte. La partie que l'on aperçoit d'ici est chauve et désolée. Presque à ses pieds, mais encore dans la plaine, se trouve la petite ville de Cuddapah, station civile et militaire, à laquelle sa position au débouché de plusieurs défilés des montagnes donne une certaine importance politique. Une lettre d'introduction dont j'étais porteur pour un officier de la garnison m'y assurait la plus gracieuse hospitalité.

La ville de Cuddapah, autant que j'en pus juger par sa surface et son mouvement, me parut contenir de huit à dix mille âmes ; ce sont principalement des Pathâns ou descendants d'Arabes par des femmes indiennes : ils ont tout le fanatisme et toute la turbulence de leurs pères. Quelques mois avant mon passage, cette ville avait été le théâtre d'un mouvement insurrectionnel contre le gouvernement de la Compagnie, mouvement qui était une ramification

de la conspiration de Bangalore et devait avoir lieu simultanément; mais les chefs, craignant d'être trahis, avaient précipité l'explosion, en faisant jeter la nuit un cochon mort dans la grande mosquée, persuadant en même temps au peuple que cette profanation était l'ouvrage des Européens. Ce fut en vain que le collecteur, M. Macdonald, jeune homme du plus grand mérite, essaya de désabuser la multitude irritée, il fut impitoyablement massacré avec son escorte. Mais ce moment d'effervescence n'enfanta aucune organisation révolutionnaire : un instant d'énergie mal dirigée fut immédiatement suivi d'une prostration complète. Les troupes envoyées pour étouffer l'insurrection ne rencontrèrent aucune résistance; on leur livra même les coupables, et la mort du collecteur fut suivie d'une punition exemplaire qui servit encore à consolider l'influence britannique.

L'établissement civil dans cette localité se compose d'un collecteur, un sous-collecteur et un premier assistant chargés, comme nous l'avons déjà dit, de la haute administration des impôts et de la justice de paix; d'un juge ou président d'un tribunal civil et criminel de première instance, assisté d'un greffier. Dans le cantonnement militaire, je ne trouvai que l'état-major et cinq compagnies d'un bataillon d'infanterie indigène; deux autres compagnies étaient détachées à Ghouty, dont elles for-

maient toute la garnison, et où je les avais aperçues montant la garde auprès des prisonniers d'État; enfin les deux dernières étaient en marche pour escorter un convoi du trésor que l'on envoyait de la présidence à Bellary. Ces détails peuvent donner une idée de la manière dont les régiments indigènes de la Compagnie sont dispersés dans l'Inde, et suffit pour démontrer qu'il n'y a pas de luxe dans le chiffre de l'armée active, puisque ici, dans une province notoirement mal disposée et tout récemment en insurrection, le gouvernement local ne laisse habituellement qu'une garnison de sept cents hommes et quelquefois moins. Effectivement, à l'exception de quelques positions centrales, à de grandes distances les unes des autres, où l'on peut trouver un noyau de corps d'armée placé en observation, les régiments sont éparpillés par compagnies, on pourrait dire en éclaireurs, et la force militaire est rarement suffisante sur aucun point pour faire respecter l'autorité dans les premiers moments d'une insurrection. Cette autorité ne peut alors que rester sur la défensive jusqu'à ce que ses dépêches, concernant le mouvement, parviennent au plus prochain quartier général, qui lui expédie des renforts. C'est sur les troupes natives que tombent toutes les corvées, les ennuis et les fatigues routinières du service : ce sont les manœuvres de l'armée, tandis que les troupes européennes sont réservées exclusivement pour la

guerre. Selon l'expression de Jacquemont, ces derniers sont comme des coqs de combat que l'on nourrit oisifs toute une année pour un jour de bataille. En marche, on est obligé d'adjoindre un détachement de troupes indigènes aux régiments européens pour les garder, pour avoir soin d'eux, c'est à la lettre ; cantonnés, c'est la même chose. Comme il est admis que le froid de l'hiver, la chaleur du printemps et les pluies de l'automne sont également funestes aux Européens, les soldats anglais ne montent guère de garde qu'au dedans de leurs casernes : ce sont les cipayes qui veillent autour d'eux.

23 janvier. — Parti de Cuddapah à cinq heures du matin, j'allai déjeuner à Bonkrapett, couvent indou situé à trois lieues sur les premières pentes des Ghattes et précisément à l'entrée du formidable défilé qui les traverse. La route ombragée d'arbres que j'avais suivie depuis Ghouty se termine soudainement à Cuddapah, et à une lieue au delà de cette ville ce n'est plus qu'un détestable sentier qui serpente péniblement entre un chaos de rochers. La seule construction remarquable du village est la pagode qui, quoique assez pauvre d'architecture, possède un assez nombreux troupeau de bayadères. Je suppose que c'est le voisinage de Cuddapah, dont la population pathâne et musulmane est éminemment corrompue, qui soutient cet établissement. Elles fournissent, dit-on, un revenu considérable

aux brahmanes qui les exploitent, les élevant dès leur enfance à la prostitution et en recueillant eux-mêmes presque tous les profits. Ce que je n'ai pu encore comprendre, c'est qu'avec les idées d'impureté que leurs dogmes attachent à tout ce qui n'est pas brahmane, au point que le simple contact d'un Européen, d'un musulman ou d'un Indou de caste inférieure est une souillure, les chefs de ces établissements ne se font pas le moindre scrupule et s'empressent même d'offrir au voyageur, quel qu'il soit, pour de l'argent, le choix du troupeau, leur maîtresse de la veille, peut-être celle du lendemain. Ces pauvres créatures n'ont pas la moindre idée de commettre un péché dans l'exercice de leur profession : elles croient accomplir un rit ou un sacrifice agréable à l'idole dont elles desservent l'autel et devant laquelle elles viennent danser tour à tour; aussi ne se trouvent-elles point malheureuses et ne sont-elles point méprisées. Les Indous, même des meilleures castes, voueront quelquefois dans des moments d'épreuve une fille à l'idole et livreront la petite oblate aux brahmanes, à l'âge de trois ou quatre ans ; plus généralement elles sont choisies dans une certaine caste spécialement vouée à Kali, la Vénus indienne.

Vers cinq heures après midi, le même jour, je commençais à gravir à pied le premier contre-fort de la chaîne des Ghattes, par un sentier si rocail-

leux et si glissant qu'il serait dangereux de s'y aventurer à cheval. Il s'engage presque à l'origine dans une gorge triste et aride où la végétation a complétement disparu. On atteint une première crête, pour redescendre dans une nouvelle vallée de rochers et arriver encore à une crête plus élevée. On dirait une mer qui s'est pétrifiée au plus fort d'une tempête. Mais ce sont des rochers, toujours des rochers et rien que des rochers. C'est le plus fatigant de tous les tableaux, celui du désert : aucune individualité ; dans les détails et dans l'ensemble, ni grâce, ni grandeur, ni originalité : c'est la première fois que je me sens désillusionné des voyages; et en me jetant le soir sur mon lit de camp au petit hameau de Contadarpett, à l'extrémité orientale du défilé, je pense à la fable des deux pigeons et aux douceurs de la vie tranquille.

24 janvier, à Royachetty (cinq lieues), village d'une centaine de huttes.

Même paysage que la veille. Il y a ici un bungalo de la Compagnie, mais tellement délabré et menacé d'une ruine si prochaine, que je préfère chercher un abri dans le caravansérai. On appelle ainsi un petit quartier fermé au milieu d'une ville ouverte ou un enclos près d'un village, où s'arrêtent tous les voyageurs natifs. Chacun paye pour son abri et la sûreté de son bétail ou de son bidet, 4 centimes par personne et par bête. On demande 4 anas, 64 c., à ceux

qui voyagent avec deux ou trois domestiques. Un gardien y veille au bon ordre, et plusieurs domestiques à la propreté.

C'est un tableau d'une tristesse accablante, que l'aspect de la population qui fréquente ces caravansérais : elle se compose surtout de pèlerins, de petits marchands porteballes dont une petite rosse affamée porte toute la fortune, ou de plus misérables encore, des oumeidwars (hommes d'espérance), pauvres diables qui voyagent en quête de quelques moyens d'existence. Beaucoup de femmes, d'enfants en bas âge, de vieillards décrépits qui n'ont pas la force de poursuivre leur route s'arrêtent là pour se reposer quelques jours et sécher les plaies de leurs pieds écorchés. Les ruines de ce village semblent arrangées de manière à présenter une série de désolation en harmonie dans toutes ses parties, bien que la destruction soit inégale : les maisons sont à moitié désertes ; livrées aux influences destructives des saisons, elles tombent successivement, mais plus lentement qu'on ne le croirait en considérant les matériaux. Le toit s'affaisse d'abord, les murs restent debout ; ce sont les plantes parasites qui les achèvent en y enfonçant leurs racines. Ce qui reste de population enfouit le peu de provisions qu'elle peut avoir et sur lesquelles elle doit subsister jusqu'à la récolte. L'argent même n'en peut rien obtenir, de sorte que mes gens sont affamés. Perdant enfin patience, je

me remets en route vers quatre heures de l'après-midi avec l'intention de gagner Mahal où j'espère renouveler mes munitions de voyage. Les paysans que je questionne sur la distance à parcourir m'assurent qu'il n'y a que cinq coss. Malheureusement cette mesure est très-capricieuse suivant les localités : dans le territoire de la Compagnie elle vaut généralement deux milles anglais, trois quarts de lieue : c'est le reschmicoss. Mais il y a le sultanicoss qui vaut une lieue et demie et quelquefois deux lieues. Et puis chacun ici mesure le coss à l'efficacité de ses jambes : si vous demandez à un vieillard la distance d'un point à un autre, il vous dira qu'il y a tant de coss ; interrogez son fils, il n'en voudra reconnaître que la moitié. Prévoyant donc une course d'à peu près quatre lieues, qui était plus que suffisante avec celle du matin, je me mis obstinément en route, quoique déjà passablement fatigué. Je remarquerai en passant qu'il n'y a rien qui tue comme cette allure longtemps prolongée du cheval qui marche au pas : on gagne si peu de terrain, un objet aperçu de loin semble s'avancer si lentement ! Et puis le pays est si monotone, si vide d'intérêt ; on s'endormirait sur sa selle si l'on n'était moulu. Il est aisé de voir que nous sommes sortis d'un collectorat (province administrée par un collecteur européen) pour entrer dans un jaghœr, fief d'un zemindar ou fermier héréditaire de la Compagnie. Nous sommes dans le

district du nuwab de Mahal ; au lieu des champs alignés, des nombreux quinconces d'arbres fruitiers, des milliers de rigoles, des riches cultures, des riants villages et de la population presque civilisée que vous rencontriez entre Adony et Cuddapah, vous ne trouvez plus que des marais ou des landes ; de vastes espaces couverts de joncs, ou des terres sèches, altérées, pierreuses qui supportent quelques bruyères affamées ; de loin en loin, des ruches de terre sèche où des êtres malingres et presque nus disputent leur existence à la vermine ; des natifs presque sauvages qui s'enfuient à votre vue, trop stupides ou trop maussades pour répondre à vos questions et vous indiquer la route : c'est le comble de la misère. En voyant le désert autour de soi on se demande comment se nourrissent ces pauvres gens, à moins que ce ne soit du lait des bestiaux, puisqu'ils n'en mangent point la chair. Quant au bétail, qui ne se compose sur toute cette route que de bœufs et de buffles, il est pourtant assez nombreux et son existence est un nouveau problème. Il passe le jour dans des terres en friche où pas une herbe ne verdit, et s'y tient patiemment ruminant, je ne devine pas quoi, résigné comme ses gardiens.

Après quatre heures de marche, je rejoins enfin un cipaye qui voyage dans la même direction que moi, et j'apprends de lui qu'il me reste encore six coss à faire pour atteindre Mahal, c'est-à-dire plus

qu'au départ; apparemment sa mesure n'était pas celle de la province. Après avoir cheminé encore environ deux heures, j'arrivai épuisé de fatigue à une petite ferme appelée Kurkurra. Ce n'était point le but que je m'étais proposé; mais il était nuit noire; tous mes gens, même les palefreniers, étaient loin derrière moi: la course depuis le lever du soleil était au moins de onze lieues; il devenait urgent de m'arrêter. Je descendis donc de cheval, et le prenant par la bride j'allai de porte en porte mendier pour moi et ma monture une hospitalité que j'aurais été trop heureux de payer. Pour la seule fois dans toutes mes excursions je ne trouvai pas une créature qui comprît l'ourdou, qui sert de *lingua franca* dans toute la péninsule. J'étais déjà dans le cercle du Tamul (Malabar), de sorte que la seule chose que je pus obtenir par gestes fut une botte de foin pour mon cheval et pour moi une mauvaise galette, qu'on appellerait en Lorraine un gâteau de plomb. C'est une pâte à peine cuite, de farine d'orge ou de blé mêlée à quelques graines légumineuses; le son n'en est pas séparé; c'est ce que le peuple appelle ici son rôti, c'est sa seule nourriture, et elle n'est pas de nature à le fortifier.

Ne voyant aucun abri dont je pusse disposer, j'attachai mon patient arabe à un palmier au pied duquel j'étendis le petit tapis que je portais toujours sous ma selle, et quand il eut fini son maigre repas,

je roulai les rênes autour de mon bras et cherchai à m'endormir à côté de lui. Jamais je n'avais éprouvé si vivement le sentiment de l'isolement : c'était la première fois que je bivaquais ainsi tout seul sans un être avec lequel je pusse échanger, sinon une pensée, du moins un ordre et une obéissance. Je voyais à quelques pas circuler dans l'ombre des figures noires, hideuses et muettes, tandis que d'autres gisaient devant leurs portes enveloppées dans leurs écharpes de mousseline blanche comme dans des linceuls. Une hyène glapissait dans le lointain, tandis que le chacal rôdait et piétinait auprès de moi ; je pouvais entendre dans les buissons le bruissement de la couleuvre, la terrible covra-capelle qui cherchait quelque oiseau endormi pour en faire sa proie. Ces sombres réalités conjuraient de plus sombres images dans mon cerveau et bannissaient le sommeil. Pour dernière ressource, je me roulai sur le dos et me mis à penser aux étoiles. Orion était à mon zénith avec son baudrier étincelant ; je l'avais vu à la même place du mât de mon navire quand j'étais un pauvre mousse à bord de *l'Aurora*. Je réfléchis avec reconnaissance combien ma position s'était améliorée depuis cette époque ; et tandis que je remerciais un Dieu de bonté, la fraîcheur de la nuit engourdissait mes facultés, et je tombai dans un demi-sommeil. Je n'en fus tiré que par l'arrivée de mes palefreniers dont la vue fit lever mon cheval

en sursaut et par contre-coup me communiqua un choc qui m'éveilla ; j'étais transi ; la rosée, très-épaisse le long de la côte, avait traversé mes vêtements, et je grelottais. Une tasse de thé me remit bientôt et je poussai après déjeuner jusqu'à Mahal (cinq quarts de lieue), avec l'intention de m'y reposer.

CHAPITRE XX.

Continuation de l'itinéraire. — Zemindari de Mahal. — Franc-maçonnerie des thugs.

25 janvier. — Comme je faisais mon entrée dans ce petit chef-lieu, je rencontrai une nombreuse cavalcade précédée du naobut : on appelle ainsi une espèce de tam-tam qu'un cymbalier bat en mesure devant le suwarri (ou cortége) d'une altesse bahader. Il faut être de sang royal, prince, ministre ou grand dignitaire pour jouir de ce privilége. C'était le nuwab en personne qui s'avançait escorté de quelques cavaliers richement vêtus et passablement montés, et précédé de ses gardes du corps qui couraient en avant, pieds nus, jambes nues, mais armés jusqu'aux dents d'une variété infinie de pièces : c'étaient des hallebardes, des fusils à mèche, des piques, des lances, des pistolets, des fusils de chasse

anglais à deux coups; tous avaient, en outre, sabre, bouclier et poignard; chaque homme était un arsenal ambulant; ses bras, ses mains, sa ceinture étaient tellement encombrés qu'il eût été à la merci d'un adversaire un peu agile, muni d'un bâton pour toute arme offensive. S'ils se chargent ainsi d'armes qu'ils ne sauraient manier à la fois, c'est pour se donner à eux-mêmes du courage et pour écarter une opposition qu'ils seraient incapables d'aborder franchement. Ce sont de vrais comparses de théâtre, de misérables créatures également faibles de corps et d'âme.

Le nuwab était cependant une belle figure dans le groupe qui s'approchait; il gouvernait avec aisance un superbe cheval arabe. Il était vêtu d'une très-longue redingote d'étoffe d'or et de soie serrée sur la poitrine par de riches brandebourgs, portait un turban rose clair et une ceinture verte; au bas de sa selle, de couleur éclatante, pendaient les larges étriers turcs en argent massif. Deux palefreniers, dont l'un tenait la queue du cheval et l'autre marchait à côté, chassaient les mouches sous le ventre de l'animal avec de longs époussetoirs de crin. Le cheval blanc, presque fleur de pêcher, couleur favorite chez les Indiens, avait l'extrémité de sa longue queue peinte en rouge clair et une annelure plus claire encore un peu au-dessus. Une chaîne d'argent lui servait de martingale et semblait

seule le contenir. Le tout ensemble produisait un effet très-noble, très-distingué, à côté duquel mon maigre costume européen, mon chapeau de paille, ma veste blanche et mon pantalon jadis blanc, devaient singulièrement disparaître.

En passant devant le cortége je m'inclinai et fis au nuwab avec la main le salam asiatique qu'il me rendit fort gracieusement, et aussitôt après m'envoya un de ses cavaliers pour me prier de descendre dans son palais. Je m'y refusai autant que possible, craignant d'être retenu plus longtemps que je ne voudrais et parce qu'il me répugnait de recevoir des politesses que je n'avais aucun moyen de rendre. Mais un message suivit un autre, et les instances devinrent si pressantes que je dus céder, et rebroussant chemin j'accompagnai le nuwab jusque chez lui. La demeure du chef offrait le type ordinaire d'une maison indienne : des passages étroits et tortueux conduisant à une espèce de cloître autour d'une petite cour carrée remplie de fleurs, sur laquelle s'ouvrent les appartements de quatre corps de logis opposés; au dedans, comme toujours, luxe et misère. Cependant mon hôte voulut absolument régaler toute ma suite, bêtes et gens. Mes chevaux furent bourrés d'orge, et mes domestiques de riz et de beurre fondu (ghee). Quant à moi, le nuwab me fit servir un immense pillaô, c'est-à-dire une poule bouillie et ensevelie dans une pyramide de riz cuit

à l'eau, assaisonnée de toutes espèces d'ingrédients et d'épices. A côté de ce plat de Gargantua figuraient des careys et des kobabs plus brûlants et plus pimentés les uns que les autres. Il me fit même l'honneur de manger dans mon assiette, où nos doigts qui nous servaient de cuillers et de fourchettes se rencontraient dans la sauce. Après une longue variété de plats de la même famille, qui semblaient faits pour l'estomac d'une salamandre, la table fut couverte des plus beaux fruits : oranges, pamplemousses, ananas, bananes, et même des pommes grosses comme des noix et de peu de saveur, mais appréciées pour leur rareté. Le repas fini et les ablutions terminées (cérémonie indispensable après la manière primitive dont nous venions de manger, et qui est pourtant encore un usage ordinaire même chez les plus grands seigneurs), on nous apporta les houkahs, et la plus grande partie de la journée se passa en causeries et à fumer. Le nuwab se livrait à ce dernier plaisir en épicurien ; c'est-à-dire qu'on changeait à chaque instant le chillum ou la charge du houkah. Il en aspirait cinq ou six bouffées tout au plus, tant que la fumée conservait son arome frais et sans mélange d'huile ou d'amertume. Au moindre changement dans le bouquet, il remettait aussitôt le tube au domestique qui se tenait derrière lui un éventail à la main. Je m'aperçus bientôt qu'il entrait de l'opium dans le godauk, c'est-à-dire le tabac

qu'on nous avait préparé. Je demandai au nuwab s'il faisait venir ce narcotique de Malwa ou de Bénarès. Il me répondit, en me montrant les parterres de son jardin tout rempli de pavots de diverses couleurs, qu'il le faisait lui-même, et m'expliqua la manière ordinaire de le récolter.

En causant avec le nuwab, nous nous adressions la parole l'un à l'autre par la même formule de civilité générale, à la troisième personne : c'est exactement la manière italienne ; j'y substituais de temps en temps son titre, nuwab alijah (illustre), politesse qu'il reconnaissait toujours en me donnant en échange le titre de majesté. J'appris de lui qu'il était premier cousin de Tippoo, le dernier sultan du Maïssore, et par conséquent de sang royal ; que son père s'étant rallié aux Anglais à la chute du trône de Seringapatam, on lui avait conservé son jaghœr, et il se loua beaucoup de la bonne foi du gouvernement à son égard.

Effectivement toutes ces petites principautés indépendantes quant à l'administration civile, ces jaghœrs et ces zemindaris qui existent encore au milieu des États de la Compagnie, sont une preuve de la stricte équité qui présidait jusqu'en ces derniers temps à la politique de son gouvernement. Cette loyauté avait eu sa récompense : elle avait été le principe de la grandeur anglaise. Les peuples de ces contrées admiraient une fidélité aux engagements

dont leurs princes musulmans et indous ne leur avaient donné aucun exemple. La confiance qu'elle leur inspirait leur faisait accepter sans arrière-pensée des traités peu avantageux, mais sur lesquels ils savaient pouvoir compter. En serait-il de même aujourd'hui? Depuis l'époque dont je parle, sous les deux derniers administrateurs, le gouvernement anglo-indien s'est écarté de ces voies honorables : qu'il y prenne garde, cette politique lui a déjà mal réussi en Afghanistan; elle pourrait tourner plus mal encore.

26 janvier. — Je me sépare de mon hôte, comblé de ses bontés, et, traversant ses domaines dans la moitié de leur largeur, j'arrive à Colloor (neuf lieues), hameau d'une douzaine de feux, le premier sur le territoire de la Compagnie, dans le collectorat de Chittoor.

27 janvier. — Pour arriver à Damulchenor, la station suivante (quatre lieues), il faut pénétrer dans une gorge des plus formidables. J'étais arrivé à moitié chemin, quand des oiseaux de proie qui planaient au-dessus de ma tête en poussant des cris aigus, tournoyant, puis s'abattant avec rapidité sur quelque chose de noir à côté de la route, me firent découvrir un cadavre. Il était tout couvert de sang et la tête presque séparée du corps. Les chairs étaient à peine refroidies et l'assassinat avait dû précéder mon arrivée de quelques heures seulement :

les meurtriers étaient sans doute encore dans le voisinage. Mon palefrenier, qui me suivait en conduisant mon cheval par la bride, tomba sur ses genoux en sanglotant de frayeur. Il reconnut dans la victime le cipaye que j'avais questionné sur la route quelques jours auparavant. La même catastrophe se reproduit chaque année pour un grand nombre de soldats indigènes se rendant chez eux en congé. On sait qu'ils ne s'éloignent jamais de leurs corps pour aller dans leurs familles sans emporter quelque argent, leurs économies ou au moins leurs frais de route; et s'ils ne sont pas surchargés de monnaie, il y a toujours le *lota*, vase à boire en cuivre, meuble indispensable de tout natif en voyage, valant à peu près trois francs, qui vaut la peine d'être volé. Les voleurs se donnent près d'eux sur la route pour d'anciens cipayes : une amitié s'établit; on marche en commun, et quand le lieu, l'heure et toutes les circonstances lui sont favorables, le compagnon saisit le vêtement du soldat dans un coin duquel est noué le pécule, son vase à boire, et s'enfuit le sabre à la main. Si le cipaye essaye de ressaisir son bien, c'est un homme mort, car les voleurs sont d'une adresse extrême.

Les environs de Vellore, d'Arcot et de Chittoor où je me trouvais en ce moment, sont la portion du territoire de Madras la plus infestée de ces bandits et où les cipayes deviennent le plus souvent victimes.

C'est que les premiers y trouvent toujours quelques voyageurs à piller, et que c'est le territoire qui fournit le plus au recrutement. C'est donc en quelque sorte au gîte, à l'entrée même du terrier, que les voleurs attendent leur proie. Les moyens de répression sont tout à fait insuffisants. Le gouvernement anglais semble peu s'en inquiéter tant que ces maraudeurs ont la prudence de ne point dévaliser ses sujets européens : dans ce cas seulement l'enquête est vigoureuse et une punition certaine atteint les coupables : aussi les Européens sont-ils fort rarement attaqués.

Outre les voleurs qui tuent pour le butin qu'ils espèrent réaliser sur les voyageurs, il y a une classe d'assassins organisés en société, avec des chefs, une science, une franc-maçonnerie et même une religion qui a son fanatisme et son dévouement, ses agents, ses émissaires, ses collaborateurs, ses troupes militantes et ses affiliés passifs, qui contribuent de leurs deniers *à la* C'est *bonne œuvre.* la communauté des thugs ou phansigars (trompeurs ou étrangleurs, de *thugna*, tromper, et *phansna*, étrangler), communauté religieuse et industrielle qui exploite la race humaine en l'exterminant, et dont l'origine se perd dans la nuit des âges. Jusqu'en 1810, leur existence était inconnue non-seulement des conquérants européens, mais même des gouvernements indigènes. Entre les années 1816 et 1830, plusieurs

de leurs bandes avaient été prises sur le fait et punies ; mais jusqu'à cette dernière époque, toutes les révélations faites à leur sujet par des officiers d'une haute expérience avaient semblé trop monstrueuses pour obtenir l'attention et la croyance du public ; on les avait rejetées et dédaignées comme les rêves d'une imagination en délire. Et pourtant depuis de nombreuses années, au moins depuis un demi-siècle, cette plaie sociale dévorait les populations avec un développement effrayant ; du pied de l'Himalaya jusqu'au cap Comorin, du Cutch jusqu'à l'Assam.

Ce fut en l'année 1830 que les révélations d'un chef célèbre, appelé Feringhea, auquel on accorda la vie sous la condition de dénoncer ses complices, dévoilèrent le système tout entier : la base de la société thugie est une croyance religieuse, le culte de Bhowanie, sombre divinité qui ne se plaît que dans le carnage et déteste surtout la race humaine ; ses plus agréables sacrifices sont des victimes humaines ; et plus on en aura immolé dans ce monde, plus elle vous récompensera dans l'autre par toutes les joies de l'âme et des sens, par des femmes toujours belles et par des jouissances toujours nouvelles. Si l'assassin rencontre l'échafaud dans sa carrière, il meurt avec l'enthousiasme d'un martyr, parce qu'il en attend la palme. Pour obéir à sa divine maîtresse, il égorge sans colère et sans remords le vieillard, la femme et l'enfant ; il sera envers ses coreligionnaires

charitable, humain, généreux, dévoué, mettra tout en commun parce qu'ils sont comme lui ministres et enfants adoptifs de Bhowanie. La destruction de ses semblables, dès qu'ils n'appartiennent pas à sa communauté, la diminution de l'espèce humaine, voilà l'objet même qu'il poursuit ; ce n'est pas un moyen de fortune : le butin n'est que l'accessoire, un corollaire fort agréable sans doute, mais secondaire dans son estimation. La destruction, voilà son but, sa mission céleste, sa vocation ; c'est aussi une passion délicieuse à assouvir, c'est selon lui la plus enivrante de toutes les chasses, la chasse à l'homme ! « Vous trouvez un grand plaisir, ai-je entendu dire à un de ces condamnés, à poursuivre la bête féroce dans sa tanière, à attaquer le sanglier, le tigre, parce qu'il y a des dangers à braver, de l'énergie, du courage à déployer. Songez donc combien cet attrait doit redoubler quand la lutte est avec l'homme, quand c'est l'homme qu'il faut détruire. Au lieu de l'exercice d'une seule faculté, le courage, c'est tout à la fois courage, finesse, prévoyance, éloquence, diplomatie : que de ressorts à faire mouvoir ! que de moyens à développer ! Jouer avec toutes les passions, faire vibrer même les cordes de l'amour et de l'amitié pour amener la proie dans vos filets, c'est une chasse sublime, c'est enivrant, c'est un délire, vous dis-je ! » Comme nous l'avons dit, ce culte a ses apôtres, ses prédicateurs, ses martyrs. On dirait

que l'enfer a voulu jouer une sombre parodie de l'établissement du christianisme, en suivant pour étendre son culte une marche parallèle. Le Christ choisit quelques pauvres pêcheurs pour prêcher la fraternité, la charité, la communauté entre ses fidèles, et porter la paix et l'amour au genre humain. Bhowanie envoie ses faquirs et ses professeurs mendiants pour établir une communauté semblable, liée par la même charité, la même fraternité réciproque, mais pour servir de bourreaux au reste du monde. C'est le même prosélytisme ardent : « Allez et sauvez, » dit le Dieu ; « Allez et détruisez, » dit l'esprit infernal. On retrouve dans les martyrs de l'une et l'autre foi presque les mêmes expressions : « Vous avez beau nous détruire, disent les thugs, nous nous multiplions autour de vous, nous remplissons vos campagnes, vos bourgades, vos villes, vos armées, vos mosquées et vos pagodes, même vos cours de justice ; nous ne vous laissons que vos églises chrétiennes. » N'est-ce pas à peu près la réponse des héros chrétiens aux tyrans de Rome : « Nous renaissons de nos cendres, nous remplissons aujourd'hui vos campagnes, vos villes, vos armées ; vous nous retrouvez au Forum, au Capitole ; nous ne vous laissons que vos temples. »

Quiconque s'est trouvé dans l'Inde dans les années 1831 et 1832, se rappellera la stupeur et l'effroi que la découverte de cette vaste machine infer-

nale répandit dans toute la société. Un grand nombre de magistrats, d'administrateurs de province se refusèrent à y croire, et ne pouvaient comprendre qu'un système si vaste eût si longtemps dévoré le corps social sous leurs yeux, silencieusement et sans se trahir. Le colonel Sleeman lui-même, qui publia cette découverte après l'avoir poursuivie avec un zèle et un talent infatigables, hésita longtemps avant d'admettre la vérité. Voici l'aveu remarquable qui sert d'introduction à son ouvrage.

« Durant les années 1822, 1823, 1824, quand j'étais chargé de la magistrature et de l'administration civile du district de Nersingpour, dans la vallée du Nerbuddah, il ne se commettait pas un meurtre, pas le plus petit vol *par un bandit ordinaire,* dont je n'eusse immédiatement connaissance; il n'existait pas d'*outlaw* si redoutable ou de si mince filou dont je ne connusse immédiatement le gîte, le caractère et les antécédents, et dont je ne pusse suivre à volonté tous les mouvements. Si quelqu'un était venu me dire à cette époque qu'une bande d'assassins de profession demeurait dans le village de Kundelie, à quatre cents mètres tout au plus de ma cour de justice; que les admirables bosquets du village de Mundesoor, à une journée de marche de ma résidence sur la route entre Saugor et Bhopal, étaient un des plus effroyables bhîls ou entrepôts d'assassinat dans toute l'Inde; que des bandes nombreuses

venant de l'Indoustan et du Dekhan se donnaient annuellement rendez-vous sous ces ombrages, s'y réunissaient des semaines entières de chaque saison, pour exercer leur effroyable vocation sur toutes les lignes de routes qui viennent se croiser dans cette localité, à la connaissance et avec le concours des deux fermiers généraux héréditaires dont les ancêtres avaient planté ces massifs, j'aurais pris cet individu pour un fou ou un imbécile qui s'était laissé effrayer par des contes à dormir debout... ; et cependant rien n'était plus vrai : des voyageurs par centaines étaient enterrés chaque année parmi les bosquets de Mundesoor ! Toute une tribu d'assassins vivaient à ma porte, au village de Kundelie, pendant que j'étais magistrat suprême de la province, et étendaient leurs dévastations jusqu'aux cités de Poonàh et d'Hyderabad (1). »

Le jour où Feringhea, devenu dénonciateur public, fit ses premières révélations au colonel Sleeman, cet habile officier refusait encore d'y ajouter foi, quand le chef des assassins fit exhumer de l'emplacement même que couvrait la tente du magistrat anglais, treize cadavres à divers degrés de décomposition, et s'offrit d'en faire sortir du sol tout autour de lui un nombre illimité. La conviction frappa comme un coup de foudre le magistrat consterné ;

(1) Traduit de l'ouvrage du colonel Sleeman.

il crut alors à cet effroyable drame, et suivant le fil donné par le dénonciateur, il enveloppa des légions nombreuses de thugs qui s'étaient déjà réunies dans le Rajpoutana pour commencer leur campagne de l'année.

J'ai eu l'occasion de rencontrer moi-même sur le territoire d'Hyderabad un autre chef de cette secte, devenu aussi dénonciateur public pour échapper à l'échafaud. Sa confession a été publiée dans toute la colonie et se trouve dans les annales officielles : il avait assassiné ou étranglé dans sa vie le nombre presque incroyable de sept cent dix-neuf personnes, et disait quelquefois avec un soupir de regret : « Ah ! si je n'avais pas été retenu dix ans en prison, j'aurais bien complété le mille ! »

Comment un pareil système, une pareille franc-maçonnerie a-t-elle pu prendre un développement si considérable sans que son existence ait été devinée ou même soupçonnée des populations parmi lesquelles professeurs et affiliés passaient leur vie entière dans les rapports les plus intimes, voilà ce qu'il serait difficile de faire comprendre en Europe à quiconque n'a pas étudié la singulière constitution de la société en Orient.

L'Asie, fractionnée dès les premiers âges en un grand nombre de territoires soumis à des gouvernements despotiques, indolents et corrompus, ennemis ou jaloux les uns des autres, n'a jamais vu ces frac-

tions se liguer en un pacte commun pour assurer la sécurité des voies publiques ; et la police d'une administration, quelque vigoureuse qu'elle fût, ne pouvait jamais s'étendre au delà de ses frontières. Quand on considère qu'il n'a jamais existé dans l'Inde de moyens de transports réguliers à l'usage du public, les mœurs et les coutumes des habitants s'y opposant également ; que les plus longs voyages doivent être faits à pied ou à cheval avec les ressources particulières de chacun ; que les voyageurs isolés, étrangers les uns aux autres, doivent chercher à se former en petites caravanes pour se protéger mutuellement ; qu'il est notoire que pour éviter les frais d'échange et de banque, des valeurs considérables traversent constamment le pays en lingots et en bijoux dans les bagages des voyageurs ; qu'il n'y a d'autres routes que des sentiers imparfaitement tracés par les pas de l'homme à travers des forêts, des jungles et des déserts ; que les villages sont rares, la population clair-semée, et que dans les longs espaces qui séparent ces villages on ne rencontre jamais une habitation où l'on pourrait craindre des témoins ou des vengeurs, on conviendra que toutes les tentations et toutes les conditions possibles se réunissent pour former des assassins et assurer leur impunité : aussi leurs bandes ont-elles infesté l'Asie de tout temps sous mille dénominations diverses; mais aucune d'elles n'a été si nombreuse, si unie, si

discrète, et partant si dangereuse et si destructive, que celle des thugs.

Il faut savoir aussi que les voyageurs en Orient ne communiquent que très-rarement avec les villes ou les villages qu'ils rencontrent sur leur chemin; ils y achètent leurs provisions et voilà tout. S'ils les traversent, ils ne s'y arrêtent pas, mais vont dresser leurs tentes ou coucher à la belle étoile sous les arbres du voisinage : il est donc à peu près impossible de tracer la route d'un voyageur de village en village, excepté quand la maladie ou le mauvais temps l'aura contraint de chercher accidentellement un refuge dans les caravansérais; mais alors s'il vient à disparaître, où devra-t-on le chercher et à qui s'en prendre?

Il a été démontré par les recherches qui ont suivi les révélations de 1830, que dans toute l'Inde la majeure partie des zemindars ou fermiers généraux, des jaghœrdars ou propriétaires fermiers, et même des patèls ou autorités municipales des villages, étaient en rapports directs et de père en fils depuis plusieurs générations avec la société des thugs, leur fournissant tous les renseignements, toutes les facilités, et en cas de besoin, toutes les protections possibles, recélant les objets volés et partageant le butin; et puis chaque bourgade, chaque ville nourrit toujours en proportion de ses habitants un certain nombre de faquirs, d'ermites, de religieux

mendiants qui lui sont spécialement attachés par la société thugie à laquelle ils servent d'espions et d'éclaireurs. Leurs habitations, généralement en dehors des murailles, sont toujours entourées d'une épaisse plantation d'arbres et enfouies sous des berceaux de verdure. Le voyageur déçu, par l'apparente austérité du saint homme qui lui offre un abri confortable et pittoresque, et lui promet une eau sans souillure ou puisée à quelque fleuve sacré (la première des considérations pour un Indou de bonne caste), accepte son hospitalité, s'endort et ne reparaît plus.

L'attention du gouvernement anglais une fois brusquement éveillée, ses efforts furent proportionnés à l'étendue du mal. Le gouverneur général, lord William Bentinck, commença une croisade qui fut continuée avec enthousiasme par toute la magistrature de la colonie. Il choisit parmi les premières intelligences de l'armée dix-huit officiers versés dans les langues et les habitudes du pays, pour former un bureau spécial d'inquisition chargé de traquer cette secte infernale de province en province. Leur succès a été signalé par de nombreuses découvertes; mais il est encore loin d'être complet, le mal est à peine stationnaire, et le moindre relâchement de la part du gouvernement le verrait déborder avec une nouvelle fureur. S'il faut en croire les assertions des condamnés, confirmées d'ailleurs

par les aveux des officiers qui composent le tribunal, cette secte fait encore aujourd'hui même au pied des échafauds de nouveaux prosélytes.

Voici le tableau des annales de la justice criminelle pour cette classe de malfaiteurs dans la période comprise entre 1831 et 1837, extrait des dépêches du capitaine Reynolds, président du comité d'enquête.

Transportés à Penang.	1,059
Pendus.	412
Travaux forcés à vie.	87
Travaux forcés à temps.	90
Morts en prison.	36
Échappés de prison.	43
Admis comme dénonciateurs publics. . .	483
Jugés, mais attendant leur sentence. . .	120
Attendant l'instruction de leur affaire. . .	936
Total.	3,266

Le capitaine Reynolds certifiait, à la suite de ce document, que le bureau d'inquisition possédait au moment où il écrivait, la liste d'au moins dix-huit cents professeurs et apôtres du thugisme, circulant en liberté dans la colonie, dont les noms étaient connus, mais qu'on n'avait encore pu saisir, sans compter un nombre d'affiliés inconnus qu'il était impossible d'évaluer. Qu'on songe maintenant à l'effroyable consommation de vie humaine qui devait se faire dans

l'Inde avant la découverte de ce prodigieux mécanisme ! Combien de milliers de familles ont dû périr annuellement sous les coups de plus de cinquante mille assassins régulièrement organisés, procédant avec ensemble et méthode, et dans des régions où les pèlerinages, la superstition et les mœurs rendent l'homme essentiellement nomade ! Quand on pense que, durant les périodes agitées des guerres des Mahrattes et des Pindaris, cette secte, libre alors de tous ses mouvements, avait déjà atteint son développement actuel, on ne doit plus s'étonner des vastes solitudes qui séparent aujourd'hui les populations et leur faiblesse numérique en proportion du sol.

Ce qui a fait donner aux thugs le nom de phansigars ou étrangleurs, est une méthode d'exécution qui leur est particulière et qu'ils adoptent généralement pour éviter de verser du sang. Cette méthode consiste, quand ils se trouvent seuls avec le voyageur, dont ils ont gagné l'amitié, à le laisser avancer de deux ou trois pas et à lui jeter alors autour du cou un mouchoir arrangé comme le laço de l'Amérique du Sud. La pierre qui vole à l'autre extrémité revient dans la main du thug, qui donne un léger tour de poignet, et cela suffit pour briser la nuque de la victime dont la mort est instantanée.

De même que les francs-maçons, les thugs se reconnaissent en tous lieux par certains signes imper-

ceptibles pour les non initiés et dont ils ont fait une science. Il est inutile de chercher à les convertir, le goût du sang a passé dans leur nature, et s'ils élèvent une famille, c'est dans les mêmes habitudes. Il n'y a qu'une chose à faire avec eux, c'est de les tuer comme des reptiles venimeux. La destruction de son semblable paraît offrir à l'homme de si grands charmes, la passion qu'elle inspire est tellement puissante, qu'elle ne s'arrête que devant un échafaud toujours dressé ou une opinion publique qui la couvre d'infamie. Malheureusement dans l'Inde ce dernier rempart n'existe pas, puisque l'assassinat n'est point considéré comme infâme et que le supplice est synonyme du martyre : il ne reste donc que la sauvegarde du glaive.

28 janvier. — J'avais encore sept lieues à faire pour arriver à Chittoor, ville principale du collectorat supérieur d'Arcot, où je devais retrouver une société européenne dont je commençais à sentir vivement le besoin. A l'aide d'un cheval envoyé à ma rencontre, je parcourus cet espace au galop, mais cet aperçu fugitif est amplement suffisant pour apprécier le terrain. La contrée, quoique admirablement cultivée, est monotone : profitant des nombreux cours d'eau et de la nature favorable du sol, on l'a distribué presque exclusivement en rizières, de sorte que le pays est riche, mais très-malsain ; l'air est humide et chargé de miasmes. L'arrondisse-

ment d'Arcot (divisé en Arcot supérieur et Arcot inférieur) couvre une étendue considérable et peut être considéré comme le grenier de Madras et de tout le Carnatique ; du succès de ses rizières dépend le bien-être d'une nombreuse population. Ce bien-être est par conséquent soumis à l'éventualité des moussons qui dispensent chaque année l'abondance ou toutes les horreurs de la famine, car il n'en est pas du riz comme des autres cultures, nulle n'est si exigeante sur les conditions de sa réussite. Quand le cours de la saison est absolument contraire, la récolte est non mauvaise, mais nulle ; les malheureux habitants vivent alors exclusivement des graines grossières que l'on donne habituellement aux chevaux et aux bœufs. Cette ressource est bientôt épuisée, et alors la population des campagnes se précipite sur celle des villes, espérant en obtenir quelques secours et lui apportant en échange une mortalité épouvantable. L'Europe ne compte pas une fois dans un siècle une misère comparable à une famine indienne telle qu'elle se reproduit ici au moins tous les dix ans ; celle de 1837, par exemple, à Madras, et de 1838 au Bengale.

A Chittoor, la station européenne se compose en tout de trois employés : deux magistrats, le président et le greffier d'un tribunal de première instance, et un docteur attaché à ces messieurs. Condamnés à cette vie solitaire, ils s'entourent au moins de

tout le confortable possible. Rien de plus somptueux et de plus pittoresque que leurs élégantes habitations ; on se croirait dans des parcs d'Angleterre. Chittoor peut contenir cinq mille âmes, la population indoue y prédomine, tandis que celle du chef-lieu, Arcot, est principalement musulmane ; on n'y trouve aucune construction remarquable.

CHAPITRE XXI.

Vellore ; souvenirs historiques. — Conspiration parmi les cipayes.

Le 30 janvier je repartis pour la ville de Vellore, distante de sept lieues et demie. C'est un poste militaire important et du petit nombre de ceux que la politique de la Compagnie entretient en état de défense. C'est la clef des principaux défilés qui traversent la chaine des Ghattes orientaux, et ce fut ici qu'on renferma d'abord la famille captive de Tippoo immédiatement après la conquête ; mais on trouva bientôt que la présence des jeunes princes si près du domaine de leurs ancêtres réveillait trop de souvenirs et entretenait une fermentation dangereuse. L'insurrection qui éclata en 1807 parmi les troupes mêmes de la Compagnie en garnison dans cette ville, quoique les prisonniers n'y fussent pour rien, les fit en dernier lieu conduire à Madras d'où

on les dirigea sur Calcutta. L'édifice qui leur servait de prison dans le fort est encore aujourd'hui habité par une veuve de Tippoo très-âgée et si sédentaire qu'elle ne franchit jamais le seuil de son palais.

La position de Vellore dans une vallée sauvage sur la rivière de Palarra, la construction moresque et la forme inusitée de ses remparts en font une ville éminemment pittoresque. Ses murailles noires et crénelées, bien qu'elles soient protégées par des glacis et des contrescarpes satisfaisant aux conditions de l'art moderne, rappellent plutôt les temps héroïques du moyen âge, les guerres de Grenade ou de Palestine, que la science mathématique d'aujourd'hui. Ce qui ajoute encore à l'effet oriental, c'est le large fossé ou plutôt le bras de rivière dont elle est entourée et où l'on entretient d'énormes caïmans alligators. Comme il est défendu de leur faire la guerre, ces monstres se sont multipliés à l'infini. On les voit quelquefois dormir par centaines sur les petites îles au pied des remparts. Les hauteurs voisines qui commandent la ville sont couronnées par des forts détachés. On trouve sur ces montagnes des pagodes dont les souterrains contiennent des inscriptions tamuliennes fort intéressantes.

Vellore a été le théâtre d'une terrible insurrection qui serait une preuve suffisante, s'il en manquait

d'ailleurs, que la fidélité des troupes indigènes envers la Compagnie n'est pas à toute épreuve. Ce fut le 31 janvier 1807 que les deux régiments indigènes qui composaient avec un régiment de l'armée royale la garnison de cette forteresse, se rassemblèrent au milieu de la nuit dans le plus profond silence, se saisirent de tous les postes, massacrèrent leurs officiers et tournèrent l'artillerie de la place contre la caserne où les malheureux soldats européens étaient enfermés sans cartouches. Le carnage fut complet à l'exception d'une patrouille de vingt-cinq hommes commandée par un sergent, à laquelle se réunirent plus tard deux chirurgiens aides-majors échappés au milieu de la confusion. Ceux-ci se retranchèrent sur la plate-forme voûtée d'une des portes de la ville, et l'on vit vingt-sept Européens maintenir une position (adossée, il est vrai, au fossé et défendue de front par un mince parapet, mais ouverte des deux côtés sur le terre-plein des remparts) pendant près de trente heures contre une masse d'au moins dix-huit cents cipayes parfaitement armés, instruits, disciplinés et pourvus d'artillerie, tandis que les Européens n'avaient eux-mêmes aucune provision, ni d'autres munitions de guerre que celles qu'ils trouvaient dans les gibernes de leurs ennemis, et obligés pour les obtenir de faire à chaque instant des sorties et de dépouiller les cadavres.

En visitant, le 30 janvier, 27e anniversaire de cette lutte héroïque, l'emplacement du combat, où rien n'est changé et où tout palpite de souvenirs, au point que les maisons voisines de la poterne montrent encore les traces des balles, j'avoue que mon esprit ne put s'empêcher d'admettre quelque doute sur les récits exagérés que j'avais entendu faire de l'intrépidité des cipayes. Je m'étais laissé dire dans tous les états-majors indigènes, et même à la masse de mon régiment, que les cipayes organisés et disciplinés à l'européenne pouvaient défier les meilleures troupes du monde (à l'exception bien entendu des troupes anglaises après lesquelles ils marchaient en première ligne), et voici dix-huit cents cipayes en révolte ouverte contre le gouvernement, placés entre l'échafaud et le succès, qui pendant trente heures ne purent, *en se cotisant*, rassembler assez de courage pour aborder corps à corps vingt-sept hommes couverts de blessures. Il n'y a qu'une chose qui étonne après un pareil fait, c'est l'impudence qui ose encore les comparer même aux plus mauvaises troupes de l'Europe. C'est une de ces impostures que le patriotisme anglais pouvait seul inventer, et que la crédulité et la vanité anglaises pouvaient seules consacrer.

Que dira-t-on encore après cela de la reconnaissance et de l'attachement de ces mêmes cipayes envers la main qui les nourrit; de leur *numu hulali*

(leur fidélité au sel) selon le proverbe persan? Hélas ! si c'eût été seulement le noble amour de la liberté ou de la patrie qui eût armé leurs bras ; si on pouvait encore attribuer ces lâches vêpres siciliennes à un attachement héréditaire et loyal pour la famille de leurs anciens souverains ! Mais non, aucun sentiment généreux ni raisonné n'entrait pour la moindre chose dans la conjuration sourdement combinée de ces mercenaires de toutes castes et de tous pays. Durant leur succès momentané, il est douteux qu'ils aient pensé un instant aux princes captifs qui ne sortirent même pas de leur prison. Le motif apparent de l'insurrection était un nouveau code militaire émané du général Cradock, exigeant que les cipayes parussent à la parade le menton rasé et la moustache de la lèvre supérieure coupée selon une certaine ordonnance ; qu'ils ne portassent pas leurs boucles d'oreilles ni les marques distinctives de leur caste tandis qu'ils étaient sous l'uniforme ; et enfin (ce qui constituait la plus grande offense), prescrivant un turban d'un nouveau modèle qui répugnait à leurs préjugés. Mais une cause au moins aussi réelle avait été la beauté de quelques dames anglaises mariées aux officiers de la garnison et qui avaient éveillé les désirs de certains officiers indigènes. Les scènes qui suivirent leur victoire d'un jour furent effroyables : quatorze officiers européens furent trouvés consumés dans une salle de bain où on les

avait traînés tout sanglants, quelques-uns vivant encore, et à laquelle on avait mis le feu; leurs malheureuses femmes, à l'exception d'une seule, périrent en assouvissant les passions brutales de cette infâme multitude, en présence des cadavres de leurs maris et de leurs enfants.

Mais je n'ai point le loisir de m'étendre sur ces horreurs, c'est sur la conclusion de la tragédie que je veux appeler l'attention. A une journée de marche de Vellore se trouve la ville d'Arcot, cantonnement habituel d'une brigade de cavalerie. A l'époque de la crise dont nous parlons, cette brigade était commandée par le fameux Gillespie, l'héroïque commandant du terrible 22e dragons. Il était précisément occupé ce jour-là à passer son régiment en revue quand la nouvelle de l'insurrection de Vellore lui parvint sur le champ de manœuvre. Ne prenant que le temps de distribuer des cartouches à ses cavaliers et de faire atteler une seule pièce d'artillerie à cheval, il part au trot pour Vellore. Bientôt ne pouvant plus contenir son impatience il prend le galop, et laissant son régiment le suivre d'un pas plus modéré, il franchit le reste de la distance comme un éclair. Arrivé seul devant la place, des coups de fusil lui indiquent la porte où quelques soldats se défendent encore. Il se jette à la nage au milieu des crocodiles, se fait hisser par une bandoulière auprès de cette poignée d'hommes dont il relève le cou-

rage ; il prend le commandement, saisit un mousquet et fait le coup de fusil à côté d'eux. Enfin un cri de joie se fait entendre, on aperçoit les dragons : la pièce d'artillerie arrive au galop ; dans un instant sa bouche est appliquée contre la porte massive, sous la voûte même occupée par la petite bande héroïque. La première explosion la fait voler en éclats, les cavaliers se précipitent dans la place le sabre à la main, chargent le long des rues et sur les remparts en criant : Tue, tue ! Dès ce moment les braves cipayes ne trouvèrent plus le courage de tirer un seul coup de fusil ; une place de guerre fut emportée d'assaut par six cents hommes à cheval, qui, sans éprouver eux-mêmes aucune perte, massacrèrent sur la place d'armes la moitié de la garnison. C'est en vain que les cipayes demandent quartier, on extermine tout ce que l'on trouve ; près de six cents d'entre eux se réfugient comme un troupeau de moutons dans la cour du jeu de paume où on les mitraille jusqu'au dernier sans qu'ils fassent un seul effort pour en sortir ou se défendre.

J'employai toute une journée bien intéressante à explorer le théâtre de ces événements dont la trace est partout marquée aussi vive que s'ils dataient d'hier. Je visitai surtout le fameux jeu de paume et la délicieuse pagode tout à côté, avec leurs murs tout criblés de balles et de mitraille. Cette pagode sert aujourd'hui d'arsenal, ses sculptures sont d'un

travail si exquis qu'on eut l'idée de les envoyer au roi d'Angleterre ; mais les dépenses qu'aurait occasionnées le transport firent renoncer à l'exécution de ce projet.

Vellore semble conserver le deuil de ces journées funèbres : sa garnison est réduite aujourd'hui à deux bataillons d'infanterie indigène qui ne fournissent que des détachements pour les différents postes et sont *huttés* (1) en dehors des murailles. Les casernes sont désertes et un état-major européen peu nombreux semble perdu dans cette vaste enceinte. Il n'y a plus même de détachement d'artillerie pour servir le petit nombre de pièces en batterie sur les remparts, de sorte que la ville a un air d'abandon et de désolation. Le cimetière est un autre point d'attrait irrésistible pour le voyageur qui sent ses yeux se remplir de larmes en se penchant sur ces longues dalles blanches, et en lisant ces inscriptions si simples mais si touchantes qui rappellent la fin terrible de tant de belles et nobles victimes.

Le 1er février, une longue course de sept lieues m'amène à Arnee. — Cette station est le cantonnement militaire d'un régiment européen, de la présence duquel dépend toute son existence. A l'époque de ma première visite, comme il manquait un bataillon de l'armée royale à l'établissement de

(1) J'emploie l'expression *hutté*, parce qu'effectivement ils sont enterrés sous des huttes.

Madras, les casernes qui sont superbes se trouvaient désertes, les bazars étaient en conséquence dépeuplés et les maisons abandonnées croulaient de toutes parts. Comme je traversais les quartiers déserts, un chien paria à moitié mort de faim élevait un long hurlement de douleur, et quelques enfants à figures chétives se sauvaient derrière des masures, effarouchés à mon approche. Aujourd'hui qu'il y a une surabondance de troupes européennes, Arnee est redevenue une station, ses beaux quartiers sont repeuplés et la vie y fourmille de toutes les couleurs, blanche, noire et mulâtre. Il y a dans la grande cour de la caserne un bel obélisque élevé à la mémoire du colonel Harvey Ashton, tué en duel par le major de son régiment. On rapporte que c'était un duelliste enragé et qu'il avait prédit sa mort, parce que, disait-il, c'était la première fois qu'il avait eu raison dans une querelle. D'ailleurs il paraissait aimé de ses camarades qui lui ont élevé ce monument.

Le 2 et le 3 février, je continuai ma route par Chittapet, Tallar et Teindevanum, trois étapes de cinq lieues chacune. Le pays est enfin boisé et cesse par conséquent d'être monotone. La nature même la plus âpre et la plus sauvage est sans dignité et sans charme à mes yeux quand elle est chauve. Les bois sont la chevelure de la terre et en même temps sa plus belle parure. Il n'est certes pas de pays où leur ombrage soit plus agréable qu'en Asie, et cependant

ils ne font partie d'aucun système de culture. Ni le gouvernement ni les particuliers n'en plantent, et tout le monde les détruit. Chaque famille et chaque voyageur cuisant son dîner à part, il en résulte une plus grande consommation de combustible; aucune provision régulière ne satisfait à ce besoin : il s'ensuit qu'il y a souvent disette, surtout le long de la route que je viens de parcourir depuis Bellary, par Ghouty et Cuddapah. Les seuls arbres que l'on rencontre sont des arbres fruitiers : aussi est-on réduit dans la plupart des localités à employer pour combustible la fiente des bœufs pétrie en une espèce de mottes qui, séchées au soleil, brûlent bien et donnent une chaleur très-vive.

Près du village de Teindevanum, non loin du bungalo des voyageurs, est une délicieuse villa, séjour de fantaisie du général Doveton, qu'on appelle aussi sa folie (*Doveton's folly*). Au milieu d'un beau jardin au bord d'un petit lac, dans le fond d'une vallée plantée comme un parc d'Angleterre, elle élève sa légère colonnade, ses kiosques chinois, et projette autour d'elle à l'orientale ses vérangues de bois sculpté. C'est un mélange de tous les genres, une composition mixte, entre le rangmahl indou, le cottage anglais et le voluptueux harem. C'est un vrai conte de Scheherazade, un petit paradis, en un mot, où le vieux guerrier vient encore rêver à ses combats et à ses houris d'autrefois.

Le 4, à Valdaour, sept lieues. Tout autour de ce village, on retrouve des traces d'une action volcanique aujourd'hui dormante et dont la date doit être très-reculée. Cette action s'étend sur tout le midi de la péninsule et présente à quelques milles d'ici, près du hameau de Trevikarey, un phénomène minéralogique fort remarquable. C'est au fond d'un bassin circulaire, gisant à quelques pieds de profondeur, souvent à fleur de sol, toute une forêt d'arbres énormes, principalement tamarins, banians, palmiers et dattiers, complétement pétrifiés et conservant sous cette nouvelle forme l'ordre, la symétrie et jusqu'à la couleur de toutes leurs fibres. Quelques-uns de ces troncs d'arbre ont jusqu'à six et huit pieds de circonférence. On peut reconnaître que quelques parties ont été soumises à l'action du feu, surtout près des racines dont une portion est généralement carbonisée ; on enlève journellement des fragments de ces pétrifications qui reçoivent un très-beau poli et deviennent un objet de commerce. On en fait surtout de la bijouterie, des colliers et des bracelets de toute beauté.

Le 5, aux premières lueurs du jour, je courais encore une fois sous les beaux ombrages, je traversais la triple zone de figuiers, de mimoses et de palmiers qui forment la riante ceinture de Pondichéry. A ces nobles voûtes de verdure, à ces majestueuses avenues, on se croirait aux approches d'une capitale.

Ne dirait-on pas Versailles transporté sur les bords du Coromandel? Mais non, ces fugitives nuées de corneilles, de perroquets et de maïnas qui font entendre leurs cris rauques ou aigus dans la feuillée; ces formes fragiles des cocotiers qui se penchent pour vous présenter leurs fruits; ce murmure lointain des vagues, cette brise de mer qui vous fait frissonner de plaisir, l'éclat de toutes ces couleurs au ciel, dans l'eau et sur la terre, et cette joie qui inonde mon âme, tout me dit que c'est Pondichéry; Pondichéry la belle, la gracieuse, la verte émeraude enchâssée dans un double azur, l'azur du ciel, l'azur de l'eau. Je n'aurai cependant pas l'égoïsme de retenir une seconde fois le lecteur dans une localité qui, malgré son importance réelle pour la France, malgré ces héroïques souvenirs des Suffren, des Labourdonnaye, des Dupleix, éveillerait aujourd'hui peu d'intérêt et de sympathie. Il est malheureusement trop évident qu'à la première guerre avec ses voisins, la France devra perdre et pour toujours ce dernier bijou sur le sein de la riche Asie; mais sa langue, ses mœurs, sa bonhomie, l'amour de ses institutions et de son peuple, survivront ici comme à l'île Maurice, comme à Sainte-Lucie, comme au Canada et à la Louisiane; c'est une maxime fort à la mode aujourd'hui, que les Français sont incapables de fonder des colonies. Il est vrai que leurs essais dans cette carrière ont été souvent malheu-

reux ; qu'on peut les accuser avec justice de manquer de suite et de constance; que leur enthousiasme s'échauffe pour se refroidir presque aussitôt; qu'ils se découragent facilement; que leur caractère national est léger... Et pourtant, la semence de la France est féconde : partout où les vents l'ont portée, elle a germé avec vigueur et ténacité. Elle a retenu la langue, la religion, les goûts, la gaieté, l'intrépidité de sa mère. Puisse-t-il en être ainsi sur le sol brûlant de l'Afrique ! Puissions-nous y voir de nos jours la paix, la religion, la civilisation et le bonheur s'étendre sur ses rives classiques, à l'ombre du drapeau de la France ! et vienne ensuite même une guerre malheureuse, quand la France devrait voir sa colonie passer pour un temps en d'autres mains, elle lui reviendrait toujours : la force du sang et une répugnance instinctive pour le contact glacial des ennemis de sa mère, la ramèneraient toujours dans ses bras. Qu'elle ne se lasse donc pas, que la persévérance soit sa devise : plantez, semez toujours, vous recueillerez tôt ou tard.

CHAPITRE XXII.

Premiers bruits de guerre — Voyage pour rejoindre le régiment. —Arrivée au camp.

C'était le 13 mars 1834. Il y avait brillante compagnie dans les salons de l'ordonnateur; toute ma famille s'y trouvait réunie, car on s'était donné rendez-vous de Bellary et d'Hyderabad. Notre bon et aimable gouverneur, le spirituel contre-amiral de Melay, ajoutait encore aux charmes de cette réunion toutes les grâces d'une conversation éminemment voltairienne. Jamais je ne m'étais senti si heureux, si content du présent, si insouciant de l'avenir. Toutefois en contemplant avec quelque fatuité dans une glace mon brillant uniforme, et jouant avec la poignée de mon sabre, je ne pouvais m'empêcher de soupirer légèrement en pensant que ce glaive si bien doré était encore vierge. Ma prière bonne ou mauvaise fut à l'instant exaucée. Un domestique traversa la salle pour me remettre une dépêche : elle était de l'adjudant de mon régiment de la part du colonel. On m'apprenait que la guerre était soudainement déclarée contre le rajah de Coorg, que mon régiment devait faire partie du corps d'armée expéditionnaire, et enfin qu'il était déjà en marche rapide pour la frontière occidentale du Maïssore.

L'adjudant finissait avec beaucoup de compliments par me communiquer l'ordre de rejoindre mes drapeaux au plus vite en m'indiquant la direction qu'on se proposait de suivre.

Je ne me rends pas bien compte aujourd'hui pourquoi cette nouvelle me fit éprouver une joie si folle; car c'est sans espoir de récompense que capitaines, lieutenants ou sous-lieutenants vont dans l'armée anglaise risquer leur vie à ce terrible jeu qu'on appelle la guerre, où ils ont tout à perdre, vie, fortune, santé et avenir, et où il n'y a *pour eux* ni avancement ni honneurs à gagner. Quelque bravoure qu'ils déploient sur le champ de bataille, la brillante vision d'une croix ne s'arrête point à leur boutonnière. Dans ce service aristocratique, la gloire plane toujours sur les chapeaux brodés et ne descend jamais jusqu'aux rangs subalternes. Pour attirer ce feu follet moqueur, il faut au moins la grosse épaulette et les éperons distinctifs du commandant ou du chef de bataillon. Peu importe! quelque vain que soit le fantôme qui nous guide, la gloire à vingt ans est notre première maîtresse et celle dont l'ingratitude nous arrache notre premier regret durable. J'en appelle à vous tous, vieilles moustaches de l'empire, brillante jeunesse de 1814, qui rêviez royaumes et bâtons de maréchal, et vous, pauvres étudiants d'aujourd'hui, qui vous brisez incessamment la tête contre la porte de fer de l'École poly-

technique. Et moi aussi j'ai eu mon rêve, brillant mais court, selon la loi commune. Mes préparatifs furent bientôt terminés ; dès le lendemain j'étais en selle, cédant avec amour à l'ardeur de mon bel arabe, et décidé à crever bêtes et gens plutôt que de manquer ce premier coup de fusil si impatiemment attendu.

Le 18 mars je me retrouvais en route pour Bangalore, en ce moment le quartier général de l'armée, et où je devais par conséquent trouver de nouveaux renseignements sur la marche des colonnes expéditionnaires : c'était d'ailleurs mon plus court chemin vers la frontière.

Le 19 j'arrivais au village de Pallicondah, qui n'a rien d'intéressant. Tout en cheminant je fus pourtant frappé de la quantité des plantes à huile dans la culture. Après le riz c'est la principale récolte, et dans l'existence du peuple c'est l'article de première nécessité : c'est aussi un objet d'exportation pour la métropole, surtout l'huile de coco et de ricin.

Le 20, à Lallpett, charmant petit bourg situé au pied du romantique défilé du Nackenairy. On dirait une vignette moresque ou une gravure de l'album oriental; c'est un spécimen de l'architecture indienne dans le style musulman. Rien de plus gracieux que sa mosquée qui passe rapidement à l'état de ruine dans l'étreinte pittoresque, mais mortelle d'un pipol

qui a pris racine dans une crevasse entre le minaret et le mur latéral. Cet arbuste parasite est le fléau des monuments de l'Inde ; c'est un puissant auxiliaire du temps qui semble marcher ici plus vite que partout ailleurs. Il s'établit partout sans façon, toutes les conditions semblent lui convenir, et pour peu qu'une place soit bonne, il y végète avec une vigueur extraordinaire, et tue, épuise, étouffe ou écrase les constructions ou les arbres sur lesquels il s'est enté. On le verra pousser sur les murs et les toits des maisons les mieux entretenues., et il couvrira d'un taillis vigoureux un édifice à peine abandonné depuis un an.

En arrière de la mosquée s'arrondit un mausolée, type exact du genre, édifice octogone que recouvre un dôme hémisphérique, flanqué de petits minarets qui sont de vrais bijoux. Une galerie ouverte et voûtée règne tout autour, et sur l'aire à l'intérieur s'élèvent de nombreuses tombes, toutes simples et sans inscriptions. L'une d'elles est celle du fondateur, les autres celles des membres de sa maison. Les murs sont chargés d'arabesques élégantes sculptées dans la pierre. Lallpett est célèbre dans toute l'Inde pour ses oranges qui sont fort bonnes et s'exportent à de grandes distances. Les Anglais ont cherché à y naturaliser celle de Cintra, mais elle ne vaut jamais l'orange du Portugal. Ce petit bourg a aussi son souvenir historique : c'est ici que dans le cours d'une expédition Hyder-Aly vint mourir presque les

armes à la main, d'une espèce de lèpre envenimée par les inquiétudes et les chagrins.

Le même soir je franchis le col de Nackenairy par la grande route militaire et commerciale qui relie le plateau de Maïssore avec le littoral. Il n'y a pas lieu d'en faire compliment à messieurs les ingénieurs de la Compagnie, soit pour le tracé, soit pour l'exécution : ces messieurs étudient les localités en palanquin, examinent de loin avec un télescope et s'en tiennent la plupart du temps au sentier déjà préféré par leurs boyhis (porteurs) ou les habitants de la campagne. Ici c'est un casse-cou perpétuel, et je voyais les voitures à bœufs du pays, quelque petites et quelque peu chargées qu'elles fussent, rouler constamment à chaque descente, entraînant leurs attelages et leurs conducteurs dont les efforts réunis à l'arrière ne pouvaient en régler la vélocité. On est étonné que tout cela ne soit pas brisé et écrasé ; du reste ce chemin est fort pittoresque et praticable pour un cavalier seul : on pourrait se croire dans une gorge de la Suisse. On se trouve à chaque instant resserré entre une section verticale de la montagne et un précipice presque également perpendiculaire. Une épaisse et sombre forêt couvre toutes les pentes et ajoute à la majesté du tableau. Arrivé au sommet du défilé, au point où il débouche sur le plateau du Maïssore, on découvre à gauche un charmant amphithéâtre de montagnes boisées, au pied

desquelles le hameau de Nackenairy se mire dans le cristal bleu d'un petit lac artificiel. La scène a cessé d'être sublime, mais elle a une grâce simple et touchante ; c'est une vue des Vosges.

La solitude de cette petite vallée se trouvait momentanément envahie ; de longues rangées de tentes s'étendaient en lignes blanches et parallèles sur les bords du lac, à quelque distance du hameau. Une vingtaine d'éléphants, trois ou quatre cents chameaux dormaient ou ruminaient au clair de la lune ; des bœufs, des chevaux, des bêtes de somme innombrables hennissaient, beuglaient, agitaient leurs sonnettes ; des milliers de feux étincelaient de tous côtés ; on voyait passer devant la flamme ou accroupies dans la fumée des figures noires et presque nues ; des voix joyeuses et bruyantes s'échappaient de ces derniers groupes : c'était un régiment européen et son bazar ; l'ordre et la régularité d'une caserne à côté d'un camp de bohémiens. C'était le 57ᵉ régiment de l'armée royale, commandé par le colonel Allan, se rendant à Bangalore pour former la réserve de l'armée expéditionnaire. Au pied du défilé, j'avais déjà passé devant les tentes du 27ᵉ régiment d'infanterie indigène qui avait la même destination.

A souper ce même soir avec les officiers du 57ᵉ, j'appris des nouvelles qui me décidèrent à doubler encore la rapidité de ma marche. L'approche de la mousson rendait urgent de terminer au plus vite les hostilités,

de manière qu'on attendait les premiers coups de fusil pour le commencement d'avril. Nous étions au 21 mars et j'avais encore cent lieues à faire : c'était dix lieues par jour à franc étrier et avec les deux mêmes chevaux ; mais j'avais bon courage, tous ces jeunes gens m'enviaient le bonheur de faire partie de l'expédition.

En sortant de la tente du colonel Allan pour regagner le bungalo exclusivement réservé aux voyageurs, il me fallut repasser par le quartier du troupeau. Il y avait à peine vingt-quatre heures que le camp était établi, et déjà des miasmes pestilentiels s'exhalaient du parc des bêtes de somme. C'est l'inconvénient du chameau : cet animal semble affligé depuis le moment dë sa naissance jusqu'à sa mort d'une espèce de dyssenterie continuelle qu'on appelle le suint, qui souille tous les lieux où il s'arrête et suffirait avec quelques jours de pluie pour amener la peste dans un campement. On sait comment la structure de l'estomac du chameau divisé en loges lui permet d'y conserver de l'eau dans sa plus grande limpidité. Ce qu'on sait moins généralement, c'est que l'excroissance qu'il porte sur l'échine, et qu'on est tenté d'abord de ne prendre que pour une difformité monstrueuse, est un phénomène dont la nature l'a doué par une sage prévoyance et qui le distingue de la classe des ruminants. Quand le chameau se trouve privé de nourriture, la

graisse de sa bosse lui fournit par absorption une substance nutritive qui peut le soutenir pendant plusieurs jours sans nuire aucunement à sa force ni à son embonpoint. La bosse seule se fond graduellement, mais elle se reproduit dès que l'animal reprend de la nourriture (1). Une autre particularité du chameau, c'est que quand il glisse dans un terrain humide, sa chute est mortelle, car il s'écartèle en tombant, et la dislocation de ses membres est telle qu'il est impossible de le relever. On le tue alors pour avoir son cuir et même sa chair dont certaines tribus arabes sont très-friandes.

Malgré une certaine analogie avec le mouton, cet animal n'en a pas la douceur. Le chameau est extrêmement vindicatif; mais une singularité de sa vengeance, c'est qu'il semble la proportionner à l'offense qu'il a reçue et qu'il oublie dès qu'elle lui paraît suffisamment expiée. Ainsi j'ai vu un chameau maltraité par son sarwan (conducteur) courir après lui pour le mordre, et celui-ci lui jeter son manteau ou sa tunique que l'animal déchirait à belles dents et foulait aux pieds en exécutant une danse des plus ridicules. L'accès de rage une fois épuisé, c'était fini, il reprenait son rôle ordinaire d'obéissance passive et résignée.

21 mars. Après trois heures de repos, je secouai le sommeil et me remis en route au coucher

(1) *Oriental Annual*, traduit d'Auguste Urbain.

de la lune. Bientôt elle disparut derrière les montagnes, mais sa vive lumière fut aussitôt remplacée par la douce clarté des étoiles qui versaient des flots d'or sur ma tête ; elles suffisent toujours dans ce pays pour guider le voyageur, et grâce à elles j'arrivai sans accident au village de Betmungalum, après une course de dix lieues à travers la forêt.

A partir de Nackenairy les bois perdent soudainement toute leur dignité et dégénèrent en misérables broussailles qui n'offrent plus aucun abri contre la bourrasque qui se déchaîne incessamment sur ces vastes plaines. Du moment qu'on débouche sur le plateau ouvert du Maïssore, élevé de quinze cents pieds au-dessus du littoral, on est accueilli par un vent froid et violent d'autant plus douloureux qu'il contraste soudainement avec la température que l'on vient de quitter. La veille encore on était épuisé par l'action dévorante d'un climat de feu, et voici qu'on arrive sans aucune transition, de la côte du Coromandel où les rayons solaires réfléchis par de longues plages sablonneuses concentrent une chaleur étouffante qui monte au visage et produit des congestions cérébrales souvent mortelles, dans un climat presque européen. La conséquence ordinaire de ce brusque changement atmosphérique est une violente attaque de dyssenterie, à moins de grandes précautions hygiéniques, résultat de l'expérience et d'ailleurs fort difficiles à pratiquer.

Mes gens ne me joignirent que très-tard dans la journée, et me signifièrent l'impossibilité de pousser plus loin le même jour. Il fallut donc me résigner à coucher à Betmungalum. Le cotwal ou lieutenant de police du village m'apprit que les environs étaient infestés de voleurs et parvint à me persuader d'accepter pour la nuit les services de deux Tchokidars ou Berkandaz. Ces drôles me tinrent éveillé toute la nuit par leurs cris et par des coups de fusil qu'ils tiraient à chaque instant pour éloigner, disaient-ils, les voleurs en prouvant qu'ils faisaient bonne garde, ce qui n'empêcha pas que deux de mes gens furent dépouillés l'un de son turban et l'autre de sa ceinture, et que mon propre fusil de chasse disparut également. Dans le fait, nous avions enfermé les loups dans la bergerie : ces Tchokidars sont eux-mêmes les voleurs dont on vous effraye et partagent le butin avec le cotwal.

Le 22 à Colar (sept lieues). Toute cette partie du plateau du Maïssore balayée par tous les vents est triste comme le désert. Sous le terrible soleil qui vous foudroie, un frisson glacial vous poursuit sans cesse, c'est la fièvre qui court sur la brise. Le voyageur cherche en vain un abri momentané parmi ces plaines immenses sans végétation, au milieu de ces jungles où sa seule distraction est d'apercevoir parfois une troupe d'antilopes fuyant à son approche. Un arbre se présente enfin à moitié de la dis-

tance, et je me promets d'attendre sous son ombre mes gens dont la lenteur me désole. Son aspect est extraordinaire : c'est le tchattah ou arbre pastoral ; ce nom lui vient de la forme qu'il prend le plus souvent dans sa croissance, et qui représente tout à fait un parasol fixé à l'extrémité d'un tronc droit presque nu. « Dans quelques sujets cette forme affecte des proportions si parfaites qu'il semble que la nature se soit plu à circonscrire la végétation de l'arbre dans les limites d'un dessin régulier. La tête de cet arbre est composée de branches garnies d'épines si touffues et si serrées qu'elles forment une sorte de toiture impénétrable aux rayons du soleil. Tout l'espace qu'elle couvre est toujours jonché d'une telle quantité de piquants, qu'avant de s'y asseoir on est obligé de balayer la place, et encore à la moindre agitation du feuillage on est exposé à une pluie d'épines (1). »

Cependant à de grandes distances, au milieu de cette désolation, on trouve de beaux étangs, la culture et la population se sont réfugiées sur leurs rives. Les villes d'un aspect tout particulier, ceintes de fortifications de terre sèche qui révèlent l'esprit inquiet des générations écoulées, sont toujours bâties sur le bord de ces réservoirs qui remplacent ici les rivières. Il en est ainsi de Colar, grande ville fort

(1) *Oriental Annual.*

peuplée et entrepôt d'un commerce considérable. Elle a aussi son fort de terre sèche assez bien conservé et pouvant contenir une garnison de deux ou trois mille hommes. En dehors de la ville j'allai visiter les tombes de la famille de Hyder-Aly. Une mosquée assez petite, très-simple, entourée de fleurs et d'arbustes, distingue le caveau royal. Les pierres sépulcrales sont au nombre de quinze sans inscriptions ni ornements, mais de peu d'intérêt, appartenant à des enfants morts en bas âge, à des parents obscurs et à plusieurs femmes de Hyder. Lui-même y fut quelque temps déposé après avoir été apporté de Lallpett. Plus tard il fut de nouveau transporté à Seringapatam, dans le superbe mausolée que son fils lui avait préparé et où ils reposent aujourd'hui l'un à côté de l'autre.

Je trouvai campé près de Colar le 8ᵉ régiment de cavalerie régulière de Madras, en route pour le corps d'armée de réserve de Bangalore. Muni d'une lettre d'introduction pour le lieutenant Kerr MacDonald de ce régiment, j'en reçus l'accueil le plus aimable; je passai la nuit sous sa tente et nous convînmes de faire le lendemain une seule course forcée jusqu'à Bangalore. La distance à parcourir était de seize lieues, mais mon compagnon devait trouver un cheval posté à moitié chemin et j'avais toute confiance dans ma monture. Effectivement le 23 nous étions en route deux heures avant le lever du

soleil. Après avoir parcouru cinq lieues, nous traversâmes le bourg d'Ooscottah où la Compagnie entretient un haras considérable pour la remonte de sa cavalerie. On y croise la race arabe avec des juments d'Angleterre et du Cap, ce qui donne une excellente espèce de chevaux. Après nous être arrêtés une seconde fois à mi-chemin pour reprendre haleine, nous fîmes notre entrée à Bangalore à sept heures du soir.

Cette ville est le plus considérable des cantonnements permanents des Anglais dans l'intérieur de la péninsule. En voici à peu près le plan donné avec une grande exactitude par Montholon de Sémonville, dans un article de la *Revue des Deux Mondes*. « Des casernes réellement magnifiques sont disposées sur une seule ligne devant un superbe terrain de manœuvre dont elles forment un des côtés ; la façade correspondante est occupée par un temple anglican, par de jolies habitations réservées aux principales autorités et aux officiers européens et par une salle de concert où l'on entend de la musique à l'heure des promenades. Vers l'une des extrémités de ce champ de Mars, qui a une lieue de longueur, on trouve encore comme dans tous les établissements anglais un bel emplacement pour les courses de chevaux qui sont assez fréquentes. L'autre extrémité mène à la ville noire, c'est-à-dire tout indienne (la Pettah, en langue du pays). Sa population

nombreuse, ses bazars, sont tout un monde à part et sans aucun rapport avec la colonie européenne. L'habitude constante des Anglais est de se répandre dans la campagne et de donner aux alentours d'une cité indigène l'apparence d'un vaste campement. Au delà de la Pettah et à quelques milles du cantonnement est situé le fort, dont les remparts en pierre sont d'une médiocre défense. Il serait facile au contraire de profiter en guise de fortification des larges fossés dont la ville noire est entourée, et sur lesquels sont jetées quelques chaussées étroites, nécessaires pour conduire par des détours aux différentes portes. Des bambous, des cactus et une multitude de ronces impénétrables remplissent ces fossés et s'élèvent à une hauteur qui masque la Pettah. Toute espèce de projectile doit aller mourir dans cet épais fourré à l'épreuve de la plus grosse artillerie, et je doute même que le feu pût prendre au milieu de broussailles d'une nature aussi vivace. »

Entre autres beaux édifices, Bangalore renferme un palais bâti par Tippoo. On y trouve des jardins qu'il s'était plu à dessiner lui-même et qui révèlent un goût assez éclairé pour un natif. Ils sont vastes, divisés en carrés, séparés par des allées et embellis par de beaux cyprès. Le climat de Bangalore est favorable à l'horticulture, aussi s'en occupe-t-on beaucoup : il y a chaque année une exposition, et les fruits qu'on y envoie sont fort remarquables. Les raisins,

les pommes, les pêches et le café y sont cultivés avec succès. Ce dernier surtout donne de belles récoltes que l'on compare pour la saveur à la fève de Moka. La population en 1834 était évaluée à 44,000 habitants.

Bangalore est le quartier général de la division militaire du Maïssore. Cette division se compose ainsi qu'il suit :

ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL.	CORPS A BANGALORE.	NOMBRE des combats.
1 major général commandant.	1 compagnie d'artillerie à cheval européenne.	150
1 adjudant général.	1 régiment de dragons de la reine (européen).	750
1 quartier-maître gén.	1 régim. d'inf. européen (1).	1000
1 aide de camp.	1 comp. d'art. à chev. native.	150
1 chirurgien en chef.	1 régim. de caval. de Madras.	750
1 aumônier.	1 comp. d'artill. Golandaz.	150
	4 bataillons d'infant. native.	4400
	TOTAL. . . .	7350
Aux Rochers Français, près de Seringapatam.	1 régim. d'infant. indigène.	1100
	1 détachem. d'artill. à pied.	50
	TOTAL GÉNÉRAL. . .	8500

Je donne ces chiffres tels qu'ils sont aujourd'hui, non tels quils étaient en 1834.

(1) Total d'Européens, 1900.

A cette division se rattache encore la brigade du Malabar et du Canara, qui agit indépendamment sous les ordres d'un officier général assisté d'un seul officier d'état-major, appelé major de brigade, et d'un chirurgien en chef. Cette brigade se compose ainsi qu'il suit :

CORPS A CANANORE (QUARTIER GÉNÉRAL).	NOMBRE de combatt.
2/3 de compagnie d'artillerie indigène.	100
1 régiment d'infanterie européenne.	1000
2 bataillons d'infanterie indigène	2200
A MANGALORE.	
1/3 de compagnie d'artillerie indigène.	50
2 bataillons d'infanterie indigène	2200
TOTAL GÉNÉRAL.	5550

A la mort de Tippoo, en 1799, l'empire musulman du Maïssore ne comptait que deux règnes ou cinquante ans d'existence. C'était Hyder-Aly, un simple officier de fortune, petit-fils d'un faquir errant venu du Punjab, qui avait tiré ce trône de son obscurité et s'était créé, comme dit M. de Montholon, un peuple à sa taille. « Inconnu des puissances « voisines, gouverné par de faibles rajahs indous,

« avili sous le joug de ses anciennes coutumes, le « Maïssore joua pour la première fois un rôle « en 1752. C'est au siége de Trichinopoli, dans « les sanglants débats de la succession du Carna- « tique, qu'on entend parler pour la première fois « de l'armée auxiliaire des Maïssoriens (1). » C'est alors aussi que Hyder-Aly, parti comme simple soldat, commence à conquérir ses grades. Il grandit rapidement, et avec lui paraît soudain sur la scène politique un empire tout nouveau qui pendant un demi-siècle devait peser dans la balance parmi les pouvoirs prépondérants de l'Inde.

Merveilleusement situé sur un plateau qui domine les deux mers, immense citadelle défendue par les Ghattes qui ne laissent pour y monter de l'une ou de l'autre des côtes de Malabar et de Coromandel que de rares et étroits passages, le Maïssore se trouve un admirable point de départ pour servir de base à un système de conquêtes. Comme l'avalanche qui se forme au haut des monts, Hyder-Aly descend chaque année de ce plateau pour s'étendre sur toutes les pentes, pour ajouter à son domaine toutes les plaines voisines. Le Canara tout entier, une portion considérable du Malabar le reconnaissent pour maître, et il dote enfin ses États de quatre-vingts lieues de dépendances maritimes sur une côte extraordi-

(1) Montholon de Sémonville, *Revue des Deux Mondes.*

nairement fertile et arrosée par une multitude de belles rivières.

Je ne m'étendrai pas sur l'histoire bien connue des deux règnes et des exploits de Hyder-Aly et de Tippoo, ou sur la catastrophe qui termina la vie de ce dernier. Il suffit pour mon sujet de rappeler qu'en 1799, lorsque les alliés (c'est-à-dire le Nizam d'Hyderabad et les Mahrattes) eurent fait avec la Compagnie le partage convenu d'avance de toutes les dépendances et conquêtes du Maïssore, le soin de veiller au maintien de la paix dans l'ancien royaume réduit à ses limites primitives échut aux Anglais, et que ceux-ci, résolus d'écarter à tout jamais du trône la race usurpatrice qui avait succombé en déployant contre eux tant de bravoure et tant de haine, parvinrent à découvrir un jeune rejeton de trois ans de l'ancienne dynastie indoue auquel ils prétendirent restituer le sceptre de ses pères. Toutefois ce rejeton rajah Kistna Raji Woudiour, à mesure qu'il avança en âge, sentit la tutelle anglaise, comme un lien de fer, s'appesantir et se resserrer sur lui pour arrêter son développement et le retenir hors de portée du pouvoir. On lui enleva successivement jusqu'au dernier attribut de la royauté. Il n'a plus enfin aujourd'hui ni armée ni ministre; il est lui-même sans fonctions dans l'État. Le gouvernement réel est tout entier entre les mains d'un conseil d'administration composé d'officiers anglais et présidé par un simple

colonel sous le nom de commissaires spéciaux pour les affaires du Maïssore, qui décident de tout sans consulter le souverain, avec l'approbation du gouverneur général. Il y a aussi dans la ville même de Maïssore un autre colonel ayant le titre de résident politique, et chargé spécialement de surveiller à toute heure la personne et l'entourage du rajah dans leurs rapports journaliers et leur vie la plus intime ; de sorte que le prince sous cette double tutelle se trouve comme entouré d'un conseil de famille qui gère toutes ses affaires soit publiques, soit privées. Il a cependant encore un simulacre de trône couvert de papier doré, dans un palais qu'on prendrait pour une décoration d'opéra. Il a un escadron de mauvaise cavalerie et quelques centaines de gardes armés de lances et de fusils à mèche ; un harem dont il sort rarement et où sa vie s'épuise en débauches ; enfin une capitale, espèce d'impasse qui ne se trouve sur aucune route, rarement visitée par le voyageur et oubliée du reste du monde, où il végète, vieil enfant de cinquante ans, s'amusant encore aux hochets avec lesquels la politique anglaise a entretenu et prolongé son crétinisme.

Mes gens ne me rejoignent à Bangalore que le 24, mais tellement épuisés de fatigue et les pieds tellement meurtris qu'il me faut licencier tout mon monde : c'est un grand inconvénient dans la circonstance où je me trouve ; car il n'y a plus ici de

police locale anglaise dont on puisse réclamer le secours pour se procurer des porteurs et des coulis sur lesquels il soit possible de compter. La Compagnie s'est bien saisie de la haute administration, mais elle n'a pas encore touché aux rouages subalternes qu'elle emploie tels qu'elle les a trouvés. Il s'ensuit que je ne parviens à organiser mon petit équipage de route et à le mettre en mouvement de Bangalore pour la frontière, qu'après mille difficultés et après avoir été rançonné à diverses reprises. Je vois naître de nouveaux obstacles après chaque concession, et cependant la seule politique possible est de donner gain de cause à leur indiscipline, même à leur déloyauté, et d'en passer par tout ce qu'ils voudront. J'ai pourtant le rare bonheur de trouver en ce plus grand besoin un domestique chef ou khansaman nommé Abdelkader, musulman de bonne caste, d'une fidélité à toute épreuve et d'une rare intelligence. Grâce à sa diplomatie et à son influence personnelle, je me trouve encore une fois en route, le 26 au matin, et arrive le même soir à la petite ville de Soulourpet, environ douze lieues.

Je me croyais au bout de mes ennuis, ils ne faisaient que commencer : deux de mes cowrycouly (porteurs de paniers) profitent de la nuit suivante pour déserter avec les arrhes qu'ils ont déjà touchées. Il faut les remplacer le 27 par deux begaries (mendiants que la misère a chassés de leur pays et

entretenus comme surnuméraires dans un autre village, à la condition de faire toutes les corvées exigibles pour les voyageurs), pauvres diables enrôlés de force sur la place publique par le cotwal qui s'approprie l'argent que j'avance pour leur service. A trois quarts de lieue sur la route, ils déposent soudainement leurs fardeaux et cherchent à se dérober à la servitude par la fuite. J'en poursuis un à travers champs, au galop de mon cheval, et désespérant de l'arrêter je tire mon sabre et menace de l'en percer. A cette démonstration il tombe à genoux et demande la vie. Mon domestique de son côté parvient à arrêter l'autre. Ce fut alors que nous apprîmes que ces pauvres gens n'avaient rien à espérer pour leur corvée, dont le cotwal s'appropriait tout le profit. J'offris de leur payer une seconde fois et en mains propres la somme originairement convenue, et ils reprirent gaiement leurs charges. Toutefois le même impôt va se renouveler à chaque étape et il faudra constamment payer deux fois, l'autorité municipale et le manœuvre. Ce premier incident a d'ailleurs pour moi des suites bien autrement fâcheuses : en sautant un fossé à la poursuite du begarie, mon meilleur cheval s'est foulé le pied. Arrivé à Coangol, la seconde halte, à vingt lieues de Bangalore, il faut le renvoyer dans cette ville aux soins d'un ami. Les obstacles semblent ainsi se multiplier à chaque pas, et la rapidité de ma marche est de plus en plus entravée.

Le 28, je pousse jusqu'à Ballour (douze lieues), bourgade d'environ deux cents chaumières entourées de belles plantations. Je trouve déjà ici les cocotiers de la côte, et en gerbes isolées, les magnifiques bambous des Ghattes occidentaux. Les villages dans cette partie du Maïssore, véritables oasis, sont très-populeux, mais fort éloignés les uns des autres. On y arrive presque toujours par des chemins tortueux, bordés de cactus, dont les deux murailles de verdure ont sept à huit pieds d'élévation; c'est un défilé assez formidable. Les habitants, généralement musulmans, chérissent le souvenir de leurs anciens maîtres et détestent la race anglaise: aussi un Européen n'en obtient de secours qu'à force d'argent, par l'influence personnelle de ses gens ou la crainte de son escorte.

Je remarque que chaque famille cultive ici quelques pieds de tabac dont le consommateur mêle la feuille à celle du chanvre qui croît presque partout. Un peu d'opium ajouté à ce mélange, qui prend alors le nom de bang, fait un des plus détestables composés qu'on puisse fumer, produisant chez le fumeur une ivresse furieuse plus nuisible encore que celle de l'opium. Ainsi préparé, un seul chillum suffit à plusieurs personnes qui se passent le houkah à la ronde. C'est un spectacle assez burlesque que de les voir ainsi occupés. Chacun aspire une large bouffée de la fumée la plus âcre et la plus

épaisse du monde, fait une grimace épouvantable, tousse, éternue, crache, suffoque presque, et attend que son tour revienne.

Le 29, à Chinroypatam (neuf lieues), ville autrefois importante, aujourd'hui réduite à cinq cents maisons où l'on élève une quantité considérable de vers à soie des deux espèces : l'espèce italienne et une autre dont le papillon couleur feuille-morte est énorme. La soie est aussi plus forte mais plus grossière, et se débite principalement dans le pays ; on en fait des mouchoirs du Bengale et surtout des moustiquaires et toute espèce de filets.

Le 30 au soir, à Hassan (10 lieues). Le cotwal de Chinroypatam s'étant refusé à me fournir des porteurs pour mon bagage, il m'a fallu continuer ma route avec les mêmes begaries qui m'ont accompagné depuis Ballour. Les pauvres gens étaient exténués et demandaient grâce. Depuis un mois ils n'ont pas cessé de faire le métier de bêtes de somme, à raison du passage des différents détachements qui se rendent à l'armée. Leurs pieds sont cruellement lacérés, et chaque pas devrait, il me semble, leur arracher un gémissement; et cependant ils ne murmurent que rarement ; je parviens encore à les faire sourire en leur promettant un bukra, c'est-à-dire un mouton pour leur souper en arrivant. Si je m'arrête durant le jour, ils s'étendent à côté de leurs fardeaux et s'endorment à l'instant. Cervantes fait dire

au bonhomme Sancho : Béni soit celui qui inventa le sommeil ! La Providence dans sa miséricorde a accordé à l'Indien la faculté de se livrer à cette jouissance aussi souvent et presque aussi longtemps qu'il le veut. Je crois qu'il pourrait dormir dix-huit heures sur vingt-quatre. Si la vie n'est qu'une série de sensations, elle est bien torpide chez ces pauvres gens, et je ne m'étonne plus s'ils meurent mieux que nous, paisiblement et sans terreur. C'est qu'il y a bien près de la vie chétive et monotone d'un pauvre Indien, au sommeil du mort dans la tombe : il n'y a que le travail en plus. Ses jouissances sont toutes physiques et la misère en réduit tellement le nombre que l'oubli et le repos sont pour lui les biens suprêmes. Il espère trouver l'un et l'autre dans l'anéantissement de la mort. Il en est encore de même dans la classe la plus riche ; les jouissances sont toujours de la même nature, mais alors c'est l'abus qui les limite et finit souvent par en tarir la source. Arrivé à ce point, que reste-t-il à désirer ? Le sommeil et l'oubli.

Mon dernier cheval arrive à Hassan tellement épuisé et malade, que je suis obligé de le laisser ici avec ma suite et mes bagages. J'ai encore huit lieues devant moi pour atteindre le corps d'armée dont je dois faire partie, et les opérations commencent après-demain, 1er avril ; mais pas un cheval, pas un mulet, pas même un tattoo du pays à acheter ou à

louer ; les troupes ont tout enlevé sur leur passage. A défaut de tout moyen de transport et trop abîmé de fatigue pour faire la route à pied, j'imagine de me construire une litière avec des bambous. Le forgeron du village y travaille toute la nuit ; guidé par mes instructions il construit une espèce de cage à poulet, dans laquelle, par la promesse d'une récompense considérable, j'engage une vingtaine de paysans à me porter jusqu'au quartier général. Effectivement, le 31 à deux heures de l'après-midi, je m'embarque dans cette machine incommode où je dois m'asseoir les jambes croisées comme un tailleur, n'emportant que mes armes, mon manteau et les vêtements que j'ai sur le corps. Je prends congé de ma suite, je jette un dernier regard à mon pauvre cheval et un dernier soupir à mes malles qui contiennent toute ma petite fortune, ne conservant que très-peu d'espoir de revoir les uns et les autres ; car c'est à peine si j'ai eu le temps de connaître les noms de mes gens, encore moins d'étudier leur caractère ou d'apprécier leur fidélité. Toute cette soirée et toute la nuit se passent en route par des chemins effroyables ; plusieurs fois nous nous égarons. Secoué, ballotté brisé, pliant sous la fatigue, j'allais perdre courage quand soudain je vois briller une ligne de feux sur un mamelon au pied duquel coulent les eaux sacrées du Cavery. Mes porteurs s'écrient au même moment : *Lashker! lashker!* (l'armée! l'armée!) :

c'était effectivement le but de tant d'efforts : encore un instant, et je parcourais toute une cité de tentes, et au sommet de l'avenue principale, devant la tente du colonel, je reconnaissais, à la sentinelle européenne qui veillait à côté, les drapeaux du 55e. Je cherchai la ligne tranversale des lieutenants : des voix amies répondirent bientôt à la mienne : Bayly, de Havilland, Robertson, toute une troupe de cœurs joyeux s'élancèrent à demi nus de leurs lits de camp pour me faire accueil. C'était une vraie fête de famille, et tout le monde me faisait compliment sur l'opportunité de mon arrivée ; car il était déjà deux heures du matin ; une heure plus tard on allait entendre la diane, et à quatre heures notre corps d'armée devait traverser le Cavery pour envahir le territoire ennemi, abandonnant toute communication avec la ligne qu'on venait de suivre. « Trois heures plus tard, me disaient-ils, et nous nous serions battus sans vous, vous perdiez toute la campagne ! » On ne pouvait assez me féliciter de mon bonheur.

CHAPITRE XXIII.

Guerre de Coorg. — Description des Ghattes. — Premiers combats. — Confortable du service militaire dans l'Inde. — La masse au camp.

Avant d'entrer dans les détails de cette courte campagne dont les résultats furent si avantageux pour la Compagnie anglaise et où, en dépit de toutes les fautes qu'il était possible de commettre, un bonheur si obstiné s'attacha à ses armes, il serait bon d'apprécier exactement la situation des choses dans la présidence de Madras, les causes apparentes de la guerre et les forces mises en mouvement pour en assurer le succès.

Nous avons déjà dit qu'un levain toujours actif de fermentation et de haine contre les dominateurs étrangers et des souvenirs d'attachement patriotique pour la race déchue n'avaient jamais cessé d'exister dans le Maïssore et ses dépendances. Ces sentiments prédominaient surtout dans cette partie du royaume qui longe la chaîne des Ghattes occidentaux. Nous avons vu que la désaffection qui s'était déjà révélée à Cuddapah par le massacre du collecteur avait en 1833, un an seulement avant l'époque dont nous parlons, gagné même une portion des troupes indigènes en garnison à Bangalore; une vaste conspi-

ration avait été préparée, mûrie, découverte et arrêtée au moment de l'exécution. Il avait été facile de se saisir et de faire un exemple des chefs de ce mouvement, qui se trouvaient dans les rangs de l'armée et n'avaient aucun refuge ailleurs. Mais grand nombre de conspirateurs isolés, travaillant dans l'ombre sous mille déguisements divers, ayant leurs terriers dans le pays et une connaissance parfaite des localités, trouvaient toujours, en cas de poursuites trop vives après une tentative infructueuse, une retraite assurée dans les gorges impénétrables et les vastes forêts vierges de cette longue chaîne de montagnes qui longe la côte de Malabar depuis le cap Comorin jusqu'au Nerbuddah. Quelques portions de cette série appartenaient bien à la Compagnie, du moins nominalement; mais l'action de la police, toujours difficile à exercer vu la nature sauvage du pays et les préjugés des habitants, devenait nulle et impossible tant qu'un seul anneau lui échappait. Il devenait donc de première nécessité, pour la tranquillité du gouvernement, d'amener la chaîne tout entière sous son autorité directe, afin qu'aucun obstacle ne limitât ou n'entravât sa surveillance. Mais la Compagnie se trouvait empêchée dans ce développement très-désirable par l'existence d'un petit État indépendant, envers lequel on se trouvait lié par le souvenir d'anciens services et qui, situé entre les latitudes parallèles de Mangalore et

de Cananore, occupait précisément toutes les plus hautes crêtes de la chaîne. C'était le petit royaume de Coorg (1), qui avait joué un rôle très-important dans la catastrophe finale du Maïssore. Le rajah de ce pays, tributaire de Tippoo, avait trahi son maître en son plus grand besoin et embrassé l'alliance anglaise, espérant établir son indépendance sur le désastre du sultan; il avait ouvert ses défilés à l'armée de Bombay sous les ordres du général Stuart, qui était venu s'y embusquer pour couper toute retraite à Tippoo sur ses provinces maritimes. Cette trahison fut fatale au malheureux prince qui, repoussé de ce côté et rejeté sur le plateau ouvert du Maïssore, ne vit plus d'autre parti à prendre que de s'enterrer sous les ruines de Seringapatam.

Le rajah fut récompensé, comme il l'avait espéré, par l'érection de son fief en principauté indépendante, mais la punition, comme toujours, devait atteindre sa race. Il avait laissé en mourant un fils et une fille : le fils, selon l'ordre naturel et la coutume du pays, devait hériter du trône. Il y monta effectivement sans aucun obstacle; mais la fille, mariée à un homme de quelque importance dans le pays, s'enfuit bientôt après sur le territoire de la Compagnie, et commença une série d'intrigues auprès du gouvernement de Madras, pour détour-

(1) Ce pays a soixante milles de long sur soixante de large, et une surface de deux mille cent soixante-cinq milles carrés.

ner la succession en sa faveur. Entre autres accusations qu'elle avançait contre son frère, elle prétendit qu'il la poursuivait d'un amour incestueux. La moralité de la Compagnie s'en émut; elle fit des remontrances auxquelles le rajah répondit avec mépris. On pensa dès lors sérieusement à l'avantage de s'emparer de son territoire et surtout de son trésor que l'on croyait très-riche. Il ne manquait qu'un prétexte qui ne fut pas long à trouver. Effectivement, sur ces entrefaites, une discussion s'éleva tout d'un coup entre le ministre du rajah et le chargé d'affaires anglais au Maïssore, au sujet de quelques réfugiés politiques, entre autres le fameux Coungol-Naig, polygar de Terrykerry, qui avaient trouvé un asile dans les États de Coorg. Le résident anglais voulait exiger qu'on livrât les coupables à la vindicte anglaise; mais les lois de l'honneur sont très-sévères à cet égard chez les Indiens : tout prince qui violerait à ce point les droits de l'hospitalité perdrait moralement sa caste aux yeux de ses sujets. Le rajah et son ministre répondirent naturellement par un refus. Ce refus fut considéré comme une rébellion contre la suzeraineté de l'Angleterre, et la guerre fut aussitôt déclarée.

Cependant le moment était mal choisi : on était déjà à la fin de février, et la mousson, c'est-à-dire la saison pluvieuse, envahit toute la côte malabare dès la première quinzaine de mai. Dès le premier

orage qui signale son arrivée, tout déploiement de troupes, tout mouvement militaire devient impossible. Ce n'est pas une de ces pluies bénignes que dispense notre ciel gris, « à petit bruit tombant des cieux, » c'est une cataracte du nouveau monde, introduite par les plus effroyables éclats de tonnerre, descendant d'aplomb avec une force irrésistible pendant des heures, des journées entières. Les ravins, seules routes pratiquées par les convulsions de la nature ou creusées par la chute des eaux dans l'épaisseur des forêts primitives, deviennent des torrents furieux qui entraînent tout sur leur passage. La force, le courage, l'intelligence disciplinée de l'homme deviennent la risée des éléments : ce n'est plus qu'un insecte qui se débat quelques instants, sans résultat, sans espérance, que le flot enlève et dépose à côté de la feuille des bois. Même dans la meilleure saison, c'est une entreprise difficile et qui n'est point sans dangers de traverser cette âpre chaîne de montagnes, s'élevant subitement de deux à sept mille pieds au-dessus du plateau qui lui sert de base, sur une largeur de quinze à vingt lieues et une longueur de deux cent cinquante. Ce n'est qu'en remontant le lit des torrents qu'on parvient à se faire jour dans ces régions sombres et couvertes, où de rares vallons de fort peu d'étendue ne permettent qu'à de longs intervalles de retrouver le soleil voilé par l'épais feuillage. La brise ne peut

circuler dans ces sentiers étroits où un seul homme doit marcher de front, l'air s'y corrompt sans se renouveler jamais. La végétation surabondante reste étouffée dans des fourrés impénétrables, tandis que des eaux croupissantes, encombrées de branches mortes et des feuilles tombées qu'y entraîne chaque année la violence des orages, exhalent partout une odeur infecte, des miasmes méphitiques. C'est le foyer, le laboratoire de toutes les fièvres qui déciment le genre humain. Et pour envahir un pays si redoutable, pour y arriver, pour le conquérir, pour l'évacuer, on n'avait en tout que deux mois ; je dis pour l'évacuer aussitôt, car si on avait eu la folie d'y rester, la pluie seule, sans la présence d'aucun ennemi, aurait suffi pour anéantir l'armée.

On a donné pour raison de la précipitation avec laquelle lord William Bentinck donna l'ordre d'entrer en campagne, que le délai de six mois, nécessaire pour épuiser la violence de la mousson, aurait considérablement augmenté le nombre de nos ennemis : effectivement, dès la première nouvelle d'une rupture, tous les mécontents à cent lieues à la ronde s'ébranlèrent pour venir se ranger sous l'étendard du rajah. Mais quand on considère que le territoire à envahir n'avait que vingt-cinq lieues de long sur seize de large, et n'offrait que juste assez de ressources pour une population très-clairsemée, il est évident que le nombre probable des

ennemis ajoutait fort peu de chose aux difficultés de la conquête, qui consistaient réellement dans la nature inabordable du pays. Au contraire, la victoire était certaine du moment que nous avions le soleil pour nous, et en précipitant les hostilités on risquait la destruction totale de plusieurs corps d'armée, désastre dont les résultats en ce moment eussent été incalculables. Quoi qu'il en soit, la fortune se chargea de justifier le gouvernement qui déploya, il est vrai, une activité surprenante. Quatre corps d'armée s'ébranlèrent à la fois pour envahir simultanément la région montagneuse. Ils avaient ordre de pénétrer dans le pays par quatre points différents répondant aux quatre points cardinaux, d'agir indépendamment les uns des autres, et de se proposer pour but commun et pour point de jonction la ville de Mercara ou Madicara, capitale de la principauté.

La colonne principale, dite de l'Est, avait pour point de départ Bangalore. Elle était commandée par le colonel Lindsay, du 39e régiment de Sa Majesté Britannique, faisant les fonctions de brigadier ou maréchal de camp, et se composait de son régiment, le 39e européen, deux bataillons d'infanterie indigène, deux compagnies de carabiniers d'élite et un fort détachement d'artillerie et de génie.

La seconde colonne, dite du Nord, avait pour point de départ Bellary ; elle était commandée par

le colonel Waugh, officier de la Compagnie, sans aucune expérience militaire, dont toute la vie avait été passée dans les bureaux de l'intendance. Elle se composait d'un demi-bataillon (trois cent cinquante combattants) du 55e régiment de l'armée royale, de deux bataillons (le 9e et le 31e) d'infanterie indigène, une compagnie de carabiniers d'élite, un faible détachement d'artillerie avec deux pièces de six et un obusier de montagne, et une section encore plus faible de pionniers du génie. Ces deux dernières armes ne comptaient qu'un officier chacune.

La troisième colonne, dite du Sud, était composée d'un demi-bataillon du 48e de l'armée royale, deux bataillons d'infanterie indigène, une compagnie de carabiniers, des détachements d'artillerie et de pionniers ; elle avait pour point de départ Cananore, et pour chef le colonel Stewart Mackenzie.

Enfin la quatrième, dite de l'Ouest, sous les ordres du colonel George Jackson, et dont le point de départ était Mangalore, avait exactement la même composition que la troisième.

On conçoit que mon intention, dans un ouvrage de ce genre, n'est nullement d'écrire l'histoire d'une guerre assez insignifiante en elle-même ; ce que je me suis proposé, c'est d'y continuer l'étude de mœurs que j'ai suivie jusqu'à présent, de développer et d'apprécier par des faits dont j'ai été le témoin ocu-

laire des observations déjà indiquées, et enfin de faire apprécier à leur juste valeur les qualités militaires respectives des Européens et des indigènes; donnant ainsi une première solution à une question longtemps débattue sur le mérite et le degré de perfectibilité de ces derniers, et m'offrant de confirmer plus tard les résultats obtenus par l'examen de toutes les campagnes depuis 1834 jusqu'à nos jours. Je me contenterai donc de suivre dans le développement de cette petite guerre les mouvements de la colonne du Nord sous les ordres du brigadier Waugh, colonne dont mon régiment faisait partie et que je venais de rejoindre deux heures avant son entrée en campagne. C'est, au reste, celle dont le rôle fut le plus brillant et dont la tâche était la plus difficile, car elle devait aborder les plus âpres défilés, et les plus redoutables lignes de défense dans le pays.

A quatre heures du matin, le 1er avril 1834, trois légers coups de tambour retentirent au quartier général, et furent successivement répétés tout le long de la ligne. J'étais déjà tout habillé, et bouclant le ceinturon qui attachait mon sabre, je sortis de la tente en quête de ma compagnie. Le crépuscule ne paraissait pas encore, et les vapeurs des montagnes dérobant les étoiles, l'obscurité était complète. L'air était d'un froid piquant et chargé de rosée, et je me dirigeais sans trop de réflexion vers un feu que je voyais flamboyer à quelque distance, lorsque dans

l'obscurité je heurtai quelqu'un que je reçonnus à sa voix pour mon colonel Charles Mill. Je lui annonçai aussitôt mon arrivée, et je n'oublierai jamais l'accueil amical et paternel avec lequel le vieux soldat me donna la bienvenue. On voyait qu'il était ému, touché de l'empressement avec lequel j'avais répondu à son appel et des efforts que j'avais dû faire pour rejoindre mon drapeau. *My dear boy!* Mon cher enfant, me dit-il en me serrant les deux mains, j'avais désesperé que vous pussiez nous atteindre ; nous avions pourtant bien besoin de notre interprète avec tous ces noirauds (en parlant des troupes indigènes qui faisaient partie de la colonne). C'est bien ! c'est très-bien, nous vous donnerons des occasions de vous distinguer, et je réponds de vous. Il me conduisit ensuite à la place d'armes convenue la veille et où le régiment commençait déjà à se rassembler. Quand je rejoignis ma compagnie, il faisait encore obscur, et je ne fus pas d'abord reconnu. Les sous-officiers inspectaient les armes et distribuaient les cartouches. Ces préparatifs terminés, j'élevai soudainement la voix pour donner le commandement et faire ouvrir les rangs. Le murmure le plus flatteur fut l'expression de leur surprise, et ce fut la première fois que je rendis justice entière à la bienveillance et au dévouement du soldat anglais pour ses chefs. Je ne me croyais certainement aucun titre particulier à leur attachement ; j'avais

été en toute circonstance aussi sévère que juste, mais je ne les avais jamais punis sous l'impulsion de la colère ; j'avais aussi pour système qu'un péché puni était un péché oublié. Peut-être devais-je ma popularité à l'absence de toute hauteur, sans cependant aucune familiarité dans mes rapports avec eux. Quoi qu'il en soit, cet attachement du soldat britannique, originairement un vaurien accompli, brutal et grossier dans ses rapports journaliers avec ses camarades, mais dévoué à son officier qui lui montre généralement si peu de sympathie, est quelque chose d'inexplicable : c'est l'affection du chien pour son maître, le maître qui le bat quelquefois. Il est d'autant plus beau qu'il est sans espoir de retour. Il le regarde comme un gentleman, un être d'une nature différente, plus noble, plus raffinée que la sienne, auquel il faut obéir, qu'il faut aimer et défendre. Durant toute la campagne, leurs attentions pour moi furent celles d'une bande de géants auxquels on aurait confié une créature fragile et délicate, un dépôt précieux qu'il fallait entourer de tous les soins possibles. C'était un respect mêlé de protection. Ces soldats, soumis à une discipline si sévère, que l'on fouette quelquefois comme des enfants ou des esclaves, sont les plus braves, et pour leurs officiers, les plus doux et les plus dociles dans le monde. Le caractère que je viens de décrire est surtout celui du soldat irlandais qui remplit dans les

troupes royales dans l'Inde la moitié des cadres. C'est le bélier du troupeau, c'est lui qui imprime son cachet aux masses, qui leur communique sa manière de sentir, plus tranchée, plus vivement exprimée, son esprit de soumission, sa bonhomie insouciante. Il trouve un écho facile à éveiller dans l'esprit de clan de l'honnête Écossais. Le plus égoïste, le moins aimable, le moins chevaleresque est l'Anglais pur sang, qui n'entre heureusement que pour une fraction assez minime dans la composition de l'armée indienne. En Angleterre, au contraire, et dans les colonies où le service est moins pénible et moins désastreux pour la santé, l'élément anglais prédomine. Dans la totalité de l'armée anglaise, on évalue ainsi les chiffres fournis respectivement par les trois royaumes : Anglais, quarante-cinq mille ; Irlandais, quarante mille ; Écossais, quinze mille : total, cent mille hommes.

Le jour commençait à poindre comme la brigade se formait en colonne de marche. Elle devait s'avancer dans l'ordre suivant : une avant-garde du génie, soixante hommes de chaque bataillon d'infanterie et une pièce de six, en tout deux cent vingt combattants, dont quatre-vingts Européens. Venait ensuite, à trois cents pas en arrière, le corps d'armée de deux mille hommes protégeant les bagages, l'ambulance et le bazar. Enfin trois cents pas plus loin, une arrière-garde de deux cent cinquante hommes

où figuraient des détachements de tous les corps. On voit ainsi que la colonne tout entière ne fournissait que deux mille quatre cent soixante et dix combattants.

Pour diminuer le nombre des serviteurs du camp, le général avait exigé qu'on laissât un dépôt à Kensuma-Ooscottah les deux tiers du bagage; trois officiers devant s'accommoder d'une seule tente de sous-lieutenant, et les soldats de quatre tentes par compagnie. Malgré cette précaution, le chiffre des non-combattants s'élevait encore à deux mille cinq cents hommes et le matériel de transport à mille trente-huit bêtes de somme (1), sans compter le troupeau pour la consommation. Dans le premier de ces chiffres je comprends quarante doulies, c'est-à-dire palanquins pour l'ambulance, requérant deux cent quarante porteurs. Jamais corps d'armée dans l'Inde n'a marché plus lestement équipé. Cela peut donner une idée du confortable d'une armée anglaise et des soins que l'on prodigue aux soldats.

Ce n'est pas uniquement une considération de sympathie qui entoure l'armée dans l'Inde de tout

(1)

Éléphants.	8
Chameaux.	200
Chevaux d'officiers	130
Bœufs, ânes et mulets. . .	700
Total. . . .	1038

ce bien-être ; c'en est une aussi d'économie bien entendue. L'objet le plus coûteux dans le matériel de guerre est le soldat européen. Pour son recrutement toujours volontaire, pour son instruction qui demande au moins une année, pour son voyage d'Europe en Asie, on calcule sur une dépense de 100 liv. sterling (2,500 fr.). Chaque fois donc que la maladie, une exposition trop continue aux intempéries de l'air ou le défaut de soins en enlève un au service, c'est une perte de 2,500 fr. pour le budget de l'Inde. Il est inutile de chercher plus loin la raison de l'intendance et des équipages quelque peu à la Xercès de l'administration militaire de la Compagnie.

Au jour nous arrivions sur le Cavery que nous devions traverser cinq fois dans un espace de trois lieues. Ce fleuve, qui prend sa source dans ces montagnes, est extrêmement sinueux à son origine : il traverse ensuite le Maïssore, le Coimbetour, le Carnatique, et se décharge par plusieurs embouchures dans la mer du Bengale. C'est la plus sacrée de toutes les rivières du Dekhan ; les adorateurs de Vichnou l'honorent à l'égal du Gange et célèbrent tous les ans le mariage d'un de leurs dieux avec la déesse qui habite ses eaux. Nos troupes indigènes la saluèrent avec de grands cris. Du moment qu'on a franchi cette rivière, on se sent au milieu d'une nature plus grande, dans une région plus noble que le

plateau monotone que l'on vient de quitter
la végétation présente un caractère de vigueu
ordinaire. C'est une terre vierge conservant
sa robe éclatatante que le Créateur lui a
Sur le flanc, sur la crête de ces montagn
verdure éternelle, un port sublime, des tig
élancées, des ombrages plus étendus, disting
grands arbres de ces climats, auprès desquels
de nos forêts ne paraîtraient que d'humbles v
L'arbre de teck, qui surpasse le chêne par s
lités impérissables comme par sa beauté, e
remplace aujourd'hui pour les construction
les, remplit de vastes forêts primitives. A s
s'élèvent avec magnificence l'arbre à bois d
celui de sandal blanc qui parfume tous les p
l'Orient, le sycomore, le figuier d'Inde, le
fer. Les bambous réunis en gerbes colossales
cent à une hauteur démesurée. Au pied de ce
du règne vegétal, les arbrisseaux et les plan
bacées présentent dans leurs fleurs et da
fruits les figures les plus variées et les plus
lières, les couleurs les plus vives, la sa
l'odeur les plus exquises. Le gimgembre, le
mome, le poivre long, le bétel grimpent, s
lent le long des jeunes plantes ou s'épanou
l'ombre des rameaux séculaires. C'est ici
lianes triomphent dans toute leur gloire : nu
on ne les trouve si aventureuses, si hard

gigantesques. C'est surtout dans les forêts de la côte de Malabar que l'on trouve en abondance l'arbrisseau sarmenteux que décrit Jacquemont et qu'il appelle *bauhinia racemosa :* « Ses tiges, semblables « à des câbles flexibles, s'élancent sur les arbres, « se projettent de l'un à l'autre, s'enlacent autour « de leurs rameaux, et donnent souvent à une sou« che pourrie l'apparence de la vie et de la fraî« cheur. Sur la lisière des bois, on la voit pendre « partout en festons admirables. » A chaque instant il faut s'écrier avec le musulman : *Allah akbar! Allah akbar!* Dieu est grand! Dieu est grand!

La rivière à cette époque de l'année était peu profonde; cependant il avait fallu plusieurs fois faire déchausser nos hommes pour la traverser à gué. Cette opération se fit sans confusion et sans opposition de la part de l'ennemi. Reformés sur l'autre rive, nous plongeâmes à la fois sous les voûtes de la forêt éternelle. Jamais je n'oublierai mes sensations de ce moment où cette carrière tant désirée d'aventures militaires s'ouvrait enfin devant moi, présentant à mes yeux dans un rapide tableau la gloire, la fortune, l'avancement. Je sentais une joie si folle, si délicate, qu'il fallait tous les efforts de ma raison pour la contenir, et je me rappelle encore la fervente prière que j'adressais au ciel pour que l'ennemi acceptât le combat et tournât ses principales forces contre nous. Un enthousiasme si léger

me possédait que je ne marchais plus, j'effleurais la terre, je dansais, je riais, j'aurais jeté des cris de bonheur, si je n'avais craint le ridicule. Tout ancien militaire pourra sourire de cette extravagance de jeune homme, mais il la comprendra. Il est vrai que j'étais admirablement placé pour jouir des beautés sauvages autour de moi : je ne faisais point partie de l'avant-garde; mais comme on y avait détaché nos voltigeurs, la 7e compagnie du 55e régiment que je commandais formait la tête de la colonne de marche. L'étroit sentier nous obligeait presque toujours d'avancer à la file : je me trouvais alors le premier combattant du corps d'armée, l'œil et l'oreille également attentifs, palpitant de curiosité et d'intérêt. Outre les embûches de l'homme, nous avions à craindre tous les hôtes de la forêt, et en première ligue le tigre et l'éléphant qui s'en disputent la souveraineté. A chaque pas le bruit de notre approche faisait lever devant nous des daims, des paons, des coqs de bruyère; un sanglier énorme traversait le sentier et plongeait avec fracas dans les broussailles. Des bandes nombreuses de singes nous accompagnaient et nous devançaient, sautant de branche en branche avec une agilité comparable à celle des oiseaux, grimaçant et babillant. Plus d'un fusil retenu par la discipline s'abaissa involontairement pour nous venger de leurs outrages ; plusieurs fois aussi leur nombre, le bruit et l'agitation

de leurs ébats nous firent croire à la présence de l'ennemi. La création animale se multipliant autour de nous d'une manière fantastique, on eût pu se croire, sans un trop grand effort d'imagination, au paradis terrestre ou à la sortie de l'Arche : toute cette grande nature sublime et vierge autour de nous pouvait prêter à l'illusion. Parfois de vieux tecks complétement blanchis par l'âge, déracinés et arrêtés à moitié dans leur chute par d'autres arbres, témoignaient que la hache n'avait jamais pénétré dans ces lieux sauvages. Ailleurs, c'était à peine si nous pouvions avancer entre les gerbes serrées des bambous et les broussailles qui accrochaient et déchiraient nos uniformes.

Quand à de longs intervalles se présentait une clairière ou le bassin défriché d'un torrent, nous traversions généralement un misérable village entouré d'une palissade, ou plus souvent encore une collection de huttes établies sur les arbres mêmes parmi le feuillage, d'où les habitants veillaient à la sûreté de leurs champs et défendaient plus facilement leurs moissons contre les ravages des bêtes féroces. Tout cela était en ce moment abandonné, et nous commencions à douter que le pays contînt des habitants, quand soudainement quelques coups de feu clairs et secs se firent entendre à l'avant-garde, suivis immédiatement par la voix sonore du canon. Nous débouchions au même instant sur une

clairière à l'extrémité de laquelle on apercevait un village. L'adjudant de service, le lieutenant Heriot, du 55e, arriva au même instant au galop pour me communiquer, de la part du général, l'ordre de me porter en avant avec ma compagnie au pas de course et de tourner le village par notre gauche. Nous nous élançâmes comme une meute et arrivâmes juste à temps pour tirer quelques coups de fusil inutiles à l'ennemi qui s'enfuyait.

Nous avions été rejoints dans la matinée par le contingent de cavalerie du rajah de Maïssore qui devait faire la campagne avec nous : c'était le seul corps de cette arme avec la colonne. Ils reçurent l'ordre de charger dans le moment le plus favorable, et le capitaine intendant militaire Le Hardy se mit à leur tête pour les entraîner. On le suivit quelques pas, mais en caracolant, sans gagner de terrain, de sorte qu'il se trouva bientôt seul au milieu de l'ennemi, et fut obligé de s'en revenir auprès de ces braves indigènes qu'il accabla d'injures. Un d'eux cependant eut son cheval grièvement blessé : c'était sa propre lance dont il lui avait traversé la tête dans sa détresse. Le brigadier général, indigné, renvoya toute cette canaille garder les bagages, à Kensuma-Ooscottah, mesure dont la politique était encore fort douteuse en raison de leur probité. Le résultat de cette première escarmouche, qui ne coûta qu'un seul homme au 55e, fut quelques soldats et quel-

ques chevaux légèrement blessés. L'ennemi n'apparut plus de la journée, et après nous être avancés d'environ quatre lieues, nous nous établîmes pour la nuit dans un espace ouvert près du hameau d'Elumgôd.

2 avril. Je me trouvais le jour suivant de service à l'avant-garde avec mon ami de Havilland et la 2e compagnie du 55e. Pour éviter les surprises, les deux flancs étaient protégés par la compagnie de carabiniers d'élite du 24e indigène. Ces derniers étaient des soldats éprouvés, dont une longue habitude de la guerre de montagne avait trempé le courage, et tout à fait consommés dans leur métier. Ils avançaient comme des serpents souvent sur leurs genoux ou à plat ventre, en rampant à travers les tiges. Quoique incapables, comme tous les Indiens, d'un conflit personnel ou corps à corps, ils avaient du sang-froid et supportaient parfaitement le feu. Leur conduite en ce jour et dans toutes les occasions fut admirable. Je ne puis pas en dire autant du reste de notre petite troupe. Vers sept heures du matin, un premier coup de fusil tiré sur la tête de la colonne produisit une telle confusion dans la partie indigène de l'avant-garde, qu'ils se mirent à exécuter sans aucun ordre un feu roulant à droite et à gauche sur nos propres éclaireurs. Ce fut avec une peine extrême que nous parvînmes à faire cesser cette fusillade, véritable disgrâce pour les cipayes qui, dans leur

terreur, tiraient sur le fourré devant eux, sans apercevoir aucun objet.

Ce petit incident et la certitude d'une rencontre avec l'ennemi firent changer tous nos arrangements. La compagnie des carabiniers, qui avait cependant montré du calme, fut renvoyée pour protéger le convoi qui commençait à être vivement attaqué. Je fus détaché sur le flanc gauche avec quinze sous-officiers et soldats du 55e, et l'on m'adjoignit le capitaine Longworth avec une demi-compagnie du 9e natifs. Une disposition symétrique se faisait à l'autre flanc, et l'on renforça l'avant-garde d'une compagnie du 55e détachée de la colonne. On remarquera toujours que dès qu'il s'agit véritablement de combattre, on diminue le nombre des indigènes pour doubler celui des Européens, même quand ces derniers ne composent comme ici qu'un faible noyau de trois cent quatre-vingts hommes. On observera encore qu'une certaine proportion d'Européens est indispensable avec chaque tête de colonne pour entraîner les natifs.

Quand tout le corps d'armée fut rassemblé et l'ordre rétabli, nous nous remîmes en route vers midi, en gardant les mêmes dispositions que le matin. Un espion venait d'informer le général que nous n'étions plus qu'à une petite distance d'une barrière élevée par l'ennemi pour intercepter le passage du défilé de Kassan-Aly. Les ordres que je reçus,

en conséquence, de l'adjudant général Derville, furent de m'avancer diagonalement vers la gauche en gagnant les hauteurs, de manière à me replier sur le défilé en arrière de la redoute. Le détachement de droite devait faire de son côté un mouvement analogue, tandis que le reste de l'avant-garde et le corps d'armée attaqueraient de front par la route. Mais il est bon d'observer que l'état-major n'avait aucune carte un peu détaillée de cette partie du pays, qu'on ne connaissait nullement la direction et le tracé de la route, et que le général n'avait pas même jugé à propos de faire une reconnaissance des localités avant de nous communiquer son plan d'action. Il avait lu quelque part qu'il fallait à la guerre tourner les obstacles, mais il supposait qu'il était toujours temps de le faire, en présence même de la difficulté, sous l'inspiration du moment et sans aucune étude préalable. Toutes les pertes de ce jour et du lendemain furent la conséqnence de cette présomptueuse imprévoyance.

Suivis de nos petites bandes réunies qui pouvaient se monter ensemble à une soixantaine d'hommes, nous plongeâmes, le capitaine Longworth et moi, tête baissée dans toutes les difficultés du terrain, en stricte conformité des ordres que nous avions reçus. Ce fut une longue lutte avec la nature ; pendant deux heures nous avançâmes péniblement, un à un, taillant notre route à coups de sabre et à coups

de hache, recevant à chaque instant des coups de fusil de huttes placées dans les arbres à quarante pieds au-dessus du sol, n'ayant point de loisir d'y répondre et tellement exposés que des tirailleurs un peu adroits auraient dû nous exterminer. Heureusement nous avions affaire à un ennemi peu intelligent. Épuisés, hors d'haleine, nous commencions à ne pouvoir plus nous orienter dans cet interminable dédale de tocks et de bambous, et nous nous serions infailliblement perdus si le bruit du canon et d'une vive fusillade ne fût venu soudainement nous guider. Ranimés par ce son électrique, nous nous dirigeâmes vers les combattants en conservant, à ce qu'il nous semblait, la gauche de notre ligne de marche. Mais, débouchant tout d'un coup de l'épais fourré, nous nous trouvâmes sur la même route que nous avions cru laisser à droite, sur les talons de l'avant-garde, au pied même du défilé et en face de l'obstacle. Le détachement sur l'autre flanc n'avait pas été plus heureux que nous et n'était pas encore arrivé. Il ne restait donc plus d'autre alternative que de reculer momentanément si l'on voulait tourner la difficulté, ou de l'aborder franchement et sans hésitation pour l'enlever par un coup de main.

La position de l'ennemi était un retranchement assez simple, consistant en un glacis avec parapet et chemin couvert, jetés d'une crête à l'autre per-

pendiculairement au défilé. Le parapet, très-élevé dans la partie accessible de la route, était de plus défendu par deux pièces d'artillerie, mais il diminnait d'escarpement en remontant les deux flancs des montagnes. Le glacis, dans presque toute sa largeur, était miné; de distance en distance on y avait creusé des fosses profondes, recouvertes de branchages et de gazon, de manière à tromper parfaitement la vue.

Je voudrais expliquer aussi simplement que possible l'état des choses au moment de mon arrivée. Notre brigadier, le colonel Waugh, très-confiant dans les savantes manœuvres dont il nous avait donné la recette, était bien loin avec le convoi, ne s'inquiétant de rien. L'officier supérieur de service à l'avant-garde, parvenu à ce grade par la simple ancienneté, sans aucun mérite et parfaitement incapable, laissait nos gens sous le feu et s'y exposait lui-même sans donner aucun ordre et sans pouvoir prendre une résolution. En jetant les yeux autour de moi, je vis le capitaine (aujourd'hui lieutenant-colonel) Warren du 55e, avec la 5e compagnie du régiment déployée en tirailleurs, dans le taillis à droite de la route. Nos grenadiers, à genoux en face de la redoute, engageaient une fusillade tout à fait inutile et perdaient beaucoup de monde; enfin, dans les broussailles, sur la gauche, le capitaine Mac Lean, du 55e, avec une trentaine d'Européens pro-

longeaient la ligne de feu. Je cherchai des cipayes, je n'en vis nulle part, tandis que notre poignée d'Européens était partout. Où étaient-ils donc? Pas bien loin sans doute, car ils reparaîtront après l'affaire. J'oubliais cependant : oui, il y en avait deux derrière nous qui ne nous avaient pas quittés depuis le matin; comme deux chiens fidèles ils s'attachaient aux pas de leur brave officier, le capitaine Longworth, mais il était aisé de voir que ce n'était pas par bravoure : c'était dévouement, attachement personnel, et rien de plus.

En ce moment le capitaine Warren, convaincu de l'incapacité complète de l'officier supérieur, se saisit du commandement. Voyant la faiblesse du détachement de gauche, il m'ordonna de le renforcer et s'y porta lui-même pour reconnaître. Comme je m'élançais en avant des miens, je mis le pied sur le faux gazon qui cachait une des fosses du glacis et qui s'abîma sous moi. Le fond était tout hérissé de fers de lances et de chevaux de frise qui devaient m'enclouer les pieds, ou au moins me blesser grièvement. Je fus heureusement retenu par le capitaine Warren qui me saisit par le bras, et avec l'aide des deux cipayes parvint à me retirer. Au même instant un de ces derniers fut mortellement blessé d'un ginjal (boulet de trois) qui lui déchira le bas-ventre. Cette mort valut un long panégyrique au 9e d'indigènes, qui durent être bien étonnés en apprenant

le lendemain leurs exploits. De la clairière sur la gauche la position se dessinait parfaitement, et le mouvement à faire pour l'enlever était clairement indiqué. Effectivement, le capitaine Warren donna l'ordre d'attaquer les deux crêtes simultanément, là où le parapet était moins élevé et où le glacis n'existait plus. Nous accueillîmes cet ordre avec le hourra britannique, et nous élançant au pas de course, sautâmes sur le parapet le sabre à la main et la baïonnette au bout du fusil. Les grenadiers anglais, ne voulant pas être en arrière, se précipitèrent aux embrasures et y pénétrèrent en grimpant à la bouche du canon. Le mouvement décisif qui termina cette affaire ne nous coûta pas un homme. L'ennemi, qui avait fait bonne contenance sous le feu de nos canons, disparut devant notre choc. C'est une chose inconcevable que l'effet magique d'une ligne d'Européens qui s'avancent, leurs yeux étincelants, leur pas mesuré faisant vibrer le sol; les plus braves Asiatiques n'ont jamais pu, depuis les temps d'Alexandre jusqu'à nos jours, et il est écrit qu'ils ne pourront jamais le supporter. C'est la fascination que le serpent exerce sur l'oiseau; leurs cœurs se glacent, leurs genoux fléchissent, ils fuiraient même dans les bras de la mort. Un seul canonnier se fit tuer auprès de sa pièce. Le 55e perdit à l'attaque de la barrière un lieutenant et dix-huit hommes, presque tous grièvement blessés;

la seule perte parmi les indigènes fut le cipaye dont nous avons déjà parlé.

Après avoir détruit les deux pièces d'artillerie de l'ennemi et rasé la barrière, nous avançâmes encore une lieue pour camper dans une rizière, aux environs du hameau de Kassan-Aly.

Vers la fin de la journée, une section de nos éclaireurs avait ramené une couple de prisonniers qu'on avait surpris rôdant dans les broussailles. Ils portaient le costume caractéristique des habitants de la montagne. Cet habillement consiste en une sorte de robe de chambre qui descend à peine au-dessous du genou, à longues manches, serrée autour des reins le plus souvent par une ceinture de mousseline blanche. Cette robe ou plutôt cette tunique est faite d'étoffe du pays, généralement bleue ou brune ; elle est doublée d'une autre étoffe de couleur claire unie et chaudement ouatée. Ils portent dessous des pantalons larges d'en haut, serrés d'en bas. Les turbans sont de toutes couleurs. Les hommes dans ce pays portent presque tous au bras, sur la peau, un amulette : c'est un chiffon de papier ou une feuille de palmier éventail sur lequel les prêtres ont écrit quelques mots en sanscrit, et qui est soigneusement enfermé dans une petite boîte de bois ou de corne. La même coutume règne dans la plaine où les brahmanes, comme de raison, ont le monopole de ces talismans. Quant à leurs armes, l'un portait

un fusil à mèche de près de six pieds de longueur; le canon de cette arme est assez petit, mais d'un poids énorme; il est attaché à la monture par des liens grossiers de rotins. Une telle arme est peu portative, mais appuyée elle est très-juste. Au lieu de notre système d'un chien avec ressort et pierre à fusil, il n'y a qu'un simple bassinet pour recevoir quelques grains de poudre grossière au moment même d'ajuster, et sur ce bassinet l'on ramène l'extrémité enflammée d'une mèche composée de toutes sortes d'éléments combustibles, mais arrangés de manière à brûler longtemps et lentement. Cette mèche est roulée comme une corde autour des reins du fantassin. Il s'ensuit infailliblement que s'il est blessé de manière à ne pouvoir se débarrasser de la mèche, il est brûlé vif : c'est ce qui arriva dans cette guerre à un nombre considérable d'ennemis. L'autre individu avait un arc, un carquois et des flèches; tous deux avaient pour sabre une énorme serpette appelée koukrie, à manche de bois très-court et à lame épaisse, de quatre pouces de largeur vers le milieu. Je ne connais pas d'instrument plus redoutable : il est presque impossible d'en parer le coup, et ce coup suffit pour abattre une tête. Dans les étroits sentiers de la forêt où il faut lutter avec une végétation vivace qui se renouvelle sans cesse, c'est une hache des plus commodes, servant à tous les usages,

aux besoins domestiques, à l'attaque et à la défense.

Ayant été chargé de conduire ces prisonniers au général, je fus témoin d'une scène peu honorable pour la civilisation européenne : on leur proposa de servir de guides à l'armée, et comme ils devaient connaître les barrières et les redoutes qu'on avait élevées sur notre chemin, de nous aider à les tourner et à les prendre à revers. On leur offrait une somme considérable pour cette trahison. Ils en rejetèrent la proposition avec un air d'indignation qui ne manquait pas de noblesse, assurant qu'ils aimeraient mieux mourir. Le général leur présenta alors l'alternative de les faire pendre à l'instant : effectivement on choisit un arbre à quelque distance ; sur la plus forte branche on jeta une corde munie d'un nœud coulant qu'on passa au cou du plus intelligent de ces malheureux. Comme le nœud commençait à serrer, le Coorgah parut changer d'avis ; il fit signe qu'il acceptait la première alternative qu'on lui avait proposée, et dit quelques mots, dans un patois inintelligible pour nous, à son camarade qui se rangea apparemment de son opinion. Nous apprîmes alors que nous n'étions plus qu'à deux lieues de la célèbre position de Bakh où une division de l'armée de Tippoo avait été détruite en cherchant à pénétrer dans le pays ; qu'une succession de barrières formidables interceptait une gorge dont les difficultés naturelles étaient déjà presque insurmontables ; et

qu'enfin cette fameuse redoute était défendue par une troupe d'élite sous les ordres du fameux chef Polygar Coungol-Naig, dont le père et les deux frères avaient péri, l'un sur l'échafaud, les autres sur le champ de bataille en luttant contre les Anglais. Ils ajoutaient que ce chef avait juré que nous n'avancerions qu'en foulant son cadavre et qu'il espérait venger ici sur nous toutes les injures de sa famille. Ces détails, qui se rapportaient parfaitement avec ce que le général avait appris par ses espions, le convainquirent de la véracité et de la bonne foi des prisonniers, et il jugea qu'il pourrait les employer comme guides avec toute confiance. En examinant leur physionomie sombre, décidée et sévère jusqu'à la férocité, j'en jugeai tout autrement. Le front était trop élevé et trop vaste, les mouvements de l'œil trop rapides et trop perçants, la démarche trop fière pour aller à des traîtres. Ils avaient promis de nous conduire à la barrière, j'avais le pressentiment qu'ils nous y conduiraient en effet, mais à la boucherie, droit dans le piége. Je suis aujourd'hui convaincu qu'ils s'étaient fait prendre exprès pour amener ce résultat.

Quoi qu'il en soit, je remis mes prisonniers aux soins de la grande garde, et m'en retournai vers les lignes du 55e. Tous mes camarades étaient déjà réunis dans la superbe tente qui nous servait de salon et de salle à manger. On ne se serait guère

douté, par les apprêts qui s'y faisaient, que nous étions en campagne, au centre d'un pays ennemi, le soir d'un combat et la veille d'une bataille. Une demi-douzaine de serviteurs dressaient, autour du mât qui supportait l'énorme pavillon étendu sur nos têtes, des tables d'acajou pour quatorze couverts : c'était le nombre des officiers du 55e présents avec le demi-bataillon. Ce nombre aurait dû être le double, mais on n'avait pu encore remplacer les vides produits par le choléra et autres accidents qui avaient pesé sur le régiment. Une nappe damassée allait voiler la surface polie de ces beaux meubles et se couvrir à son tour d'une admirable argenterie, de la coutellerie de Londres, de la porcelaine de Birmingham, de cristaux précieux, de tous les vins de l'Europe, enfin de candélabres d'argent massif pour éclairer le festin : on eût dit un petit souper de joyeux Sybarites, tant tout était coquet et élégant. Sur une autre table dans la partie de la tente qui servait de salon, des journaux de Londres, des revues, une carte de l'Inde, une carte du Maïssore : c'était tout le confortable d'un cercle ou d'un cabinet de lecture. A une distance peut-être un peu trop rapprochée à cause du fumet qui s'en exhalait, on observait deux autres tentes noires et illuminées comme l'atelier de Vulcain : c'étaient celles du maître d'hôtel et du cuisinier. Une douzaine de feux petillaient à la fois, tandis que les marmitons sur-

veillaient leurs batteries ou faisaient leurs manipulations, allant, venant, s'agitant et ruisselant de la tête aux pieds, de chaleur et d'exercice. Il fallait un éléphant pour porter la tente commune (*the mess tent*), quatre chameaux pour la cuisine, le mobilier et les vins. A sept heures du soir, cette tente était magnifiquement éclairée, et nous nous assîmes à un dîner de trois services, n'offrant, il est vrai, qu'un petit nombre de plats, mais dignes de Lucullus.

Pour la première fois cependant la conversation était languissante ou plutôt intermittente et saccadée. Après le potage (ou le molligatowny), espèce de bouillon épicé fait avec les mêmes ingrédients que le carrey, on avait discuté les renseignements fournis par les prisonniers et les probabilités d'un combat sanglant pour le lendemain; on avait passé en revue les combats du jour, l'ineptie de tous les arrangements, l'incapacité présomptueuse du général. On en augurait malheur pour le lendemain. Le colonel seul, plus réservé, n'exprimait aucun blâme et nous avait plusieurs fois imposé silence en gourmandant la sévérité de nos critiques, bien qu'il fût évident qu'il partageait notre opinion. Involontairement cependant le même sujet revenait toujours et nous valait de nouvelles réprimandes, suivies chaque fois d'une pause d'impatience et de préoccupation, quand vers la fin du repas un caporal de service entra apportant le livre d'ordres : c'était le détail

des arrangements pour le lendemain et le rôle des officiers qui devaient servir à l'avant-garde. Pour la première fois cette lecture produisit une émotion qui n'était pas toute joyeuse : c'était comme toujours un zèle ardent, des vœux sincères pour être du petit nombre des élus pour le poste d'honneur; mais ce sentiment faisait place bientôt à une sympathie fraternelle et touchante pour ceux que les rôles de l'adjudant général avaient spécialement désignés. Des poignées de mains furent échangées à travers la table avec des vœux mutuels, et cette expression si aimable en anglais, devenue, je ne sais pourquoi, triviale et ridicule en français : *God bless you!* que Dieu vous bénisse et vous protége! Et puis chacun se rapprochait de son frère d'armes favori, de son camarade intime, et les conversations devenaient particulières et à voix basse. On parlait de testaments préparés longtemps d'avance, d'adieux que l'on voulait envoyer *to the far distant home,* au foyer paternel, à la patrie lointaine. Une mélancolie douce, mais enthousiaste, profonde et pleine de rêves, planait sur toute cette assemblée. Vers neuf heures, on but un dernier toast à l'honneur du drapeau et au succès du lendemain, et puis, après une courte allocution du colonel nous félicitant de l'occasion de nous distinguer qui s'offrait pour le lendemain, chacun se retira.

CHAPITRE XXIV.

Assaut de Bakh. — Appréciation des cipayes et des Européens. — Retour en arrière sur l'insurrection de l'armée de la Compagnie en 1809. — Réflexions.

Le 3 avril, à cinq heures du matin, la brigade s'avançait par une route qui semblait bien battue; cependant, au bout d'une demi-heure on se trouva soudainement dans le lit encaissé d'un torrent, à sec pour le moment, mais qui dans la saison des pluies devait s'élancer avec une grande violence et en formant de nombreuses cascades. Pas un sentier, pas une autre issue que le fond de ce ravin, qu'il nous fallait suivre et remonter. Deux heures d'un pénible travail de la part des pionniers et d'efforts extraordinaires de toute l'avant-garde, ne nous firent gagner que fort peu de terrain, car il fallait rendre la voie praticable pour les bêtes de somme.

Nous pûmes apprécier en cette occasion l'intelligence des éléphants et leur utilité dans la guerre de montagnes. Parvenus au point où le lit du torrent se précipitait en cascades, il s'agissait de faire remonter aux canons la pente presque verticale d'une roche granitique dont les eaux avaient usé et poli la surface. Les bœufs qui traînaient les pièces, après un ou deux efforts, renoncèrent à cette en-

treprise et se couchèrent comme ils font toujours dans les cas désespérés. On se décida alors à envoyer chercher quelques éléphants du convoi. Les deux plus obéissants furent débarrassés de leurs fardeaux, et amenés par leurs mahaouts auprès des canons. On leur indiqua de la voix, de l'exemple et du geste, ce que l'on attendait de leur courage, et la confiance qu'on avait en eux ne fut point trompée. Effectivement, un de ces colosses, se plaçant derrière une pièce de six, y appliqua l'extrémité de sa trompe, et la poussant devant lui tandis que les canonniers se contentaient de la guider, lui fit remonter toute la chute des rochers. Un peu plus loin, la pièce ayant roulé dans un ravin, et s'étant renversée, les deux éléphants l'enlevèrent avec leurs trompes, une de ci, une de là, la retirèrent et la replacèrent sur son affût.

Vers neuf heures, abandonnant le lit du torrent, nous nous retrouvions sur un nouveau sentier qui, après nous avoir fait franchir une première crête, descendait dans une vallée profonde où de nombreux champs de riz indiquaient la proximité de l'homme. Selon les guides, et leur rapport était confirmé par les espions, la redoute devait se trouver cachée quelque part dans la sublime chevelure de la crête opposée, dont nous étions séparés par des pentes rapides sur l'un et l'autre versant. Le rideau devant nous, hérissé d'une gigantesque forêt

vierge, semblait plus sombre et plus impénétrable que tout ce que nous avions encore traversé. La nature, dans cette contrée, se montre dans des proportions colossales : la grandeur imposante des arbres, la majesté de leur port dépassent les bornes de l'imagination. Pour ne citer qu'une seule espèce, les tecks, sans paraître dominer leurs rivaux, varient de cent cinquante à deux cents pieds de hauteur, ce qui fait trois fois la taille du chêne de nos pays. Il devint bientôt évident que c'était la scie et la hache à la main qu'il faudrait tailler notre route pour arriver à l'ennemi; l'étroit sentier était partout encombré et étouffé par les corps prosternés des rois de la forêt, qu'il avait abattus et jetés en travers, pour ralentir notre marche et rendre une retraite impossible. Le général avait donc encore une fois une occasion admirable d'une halte forcée d'au moins deux heures pour étudier une position formidable qu'il savait être à une demi-lieue. Mais, en dépit d'une discussion des plus vives et des railleries amères du colonel Mill qui offrait de se porter lui-même en avant pour reconnaître, il persista jusqu'au bout dans son fatal système d'avancer les yeux fermés. Notre vieux commandant, impatienté, se jeta sur le gazon où il s'endormit profondément tandis que les officiers profitaient du délai ainsi accordé pour déjeuner. Les tristes idées de la veille avaient entièrement disparu; jamais notre gaieté

n'avait été plus franche, plus bruyante que durant ce petit repas de chasseurs au pied d'un arbre. Comment effectivement penser à la mort quand le soleil est si beau, l'ombre si délicieuse, que le sang circule si rapidement dans les veines?

A onze heures et demie, l'avant-garde put se remettre en route. L'officier supérieur qui la commandait avait pour instructions, dès qu'il serait à portée de l'obstacle, de fractionner sa troupe en deux détachements qui se porteraient à droite et à gauche, sur les flancs ou sur les derrières de la redoute. Il devait en même temps en donner avis au corps d'armée qui s'avancerait avec l'artillerie pour attaquer de front. Quant au moment décisif pour cette manœuvre, il devait s'en rapporter à ses guides dont la vie répondait de leur fidélité. Ce qu'on aurait pu facilement prévoir arriva. A un mille de la barrière, d'après le rapport des prisonniers, l'avant-garde se partagea effectivement en deux détachements de force égale qui suivirent les deux guides dans le labyrinthe de la forêt dans des directions en apparence opposées, mais qui, après de nombreux détours, les ramenèrent presque simultanément dans une espèce d'impasse découverte et à pente rapide, encombrée de fragments de rochers, conduisant à l'entrée la mieux fortifiée de la redoute, flanquée et enfilée à droite et à gauche par des ouvrages en saillie. Au moment même où les

deux détachements se retrouvaient ainsi en présence, les guides plongèrent soudainement dans les broussailles et disparurent, tandis qu'une effroyable décharge de mousqueterie et de mitraille jeta la confusion dans nos rangs. Ce premier coup nous fut doublement fatal, car sans compter quelques braves soldats, il coûta la vie à l'officier européen qui commandait les soixante cipayes du 9e indigène, et nous fit par conséquent perdre les services de cette compagnie, qui se serait peut-être bien battue sous ses yeux, mais qui, du moment de sa mort, ne reparut plus.

Les officiers commandant les deux sections de l'avant-garde se hâtèrent d'entraîner leurs hommes dans la forêt, à droite et à gauche, cherchant en quelque sorte à tâtons l'extrémité de l'obstacle et espérant toujours en trouver la fin. Mais arrêtés de toutes parts par l'épaisseur du fourré, il fallut bientôt revenir sur ses pas et se contenter d'engager un feu de tirailleurs avec la face principale de la redoute, tandis qu'on était soi-même pris en flanc par une face latérale invisible. Voyant que la manœuvre indiquée était impraticable par le sommet de la montagne, l'officier commandant l'avant-garde envoya demander au général la permission de battre en retraite et de chercher à tourner la montagne par sa base. Le brigadier répondit par une fanfaronnade que rien ne devait être impossible quand

on avait l'honneur de commander des troupes anglaises, et lui expédia pour renfort la compagnie de voltigeurs du 55e et les huit cents hommes du 9e indigène qui restaient encore avec la colonne. Quant à l'artillerie, il n'y avait pas à songer à l'avancer d'un seul pas sous le feu de l'ennemi, dans l'état actuel de la route, de sorte que le général la conserva près de lui et s'amusa à l'employer à tirer à mitraille sur des ennemis isolés embusqués parmi les arbres.

Pour bien faire comprendre les difficultés de l'assaut, je dirai d'abord quelques mots de la redoute. C'était une chaîne de fortifications construites dans le plus épais de la forêt et admirablement masquées dans toute leur étendue, s'élevant depuis la base jusqu'à la crête de la montagne de Bakh, parallèlement à la route qui conduisait au sommet, et là, la coupant à angle droit, de manière à la couvrir d'un feu croisé et d'enfilade dans toutes ses parties. Pour mieux nous attirer jusqu'au fond du piége, l'ennemi avait réservé le feu qu'il aurait pu ouvrir depuis longtemps à portée de pistolet sur le flanc de l'avant-garde jusqu'à ce qu'elle eût atteint la barrière supérieure. Cette barrière se composait d'une palissade dont presque tous les pieux avaient leurs racines dans le sol. C'étaient généralement les arbres mêmes de la forêt qu'on avait simplement dépouillés de leurs branches supérieures et enlacés avec des lianes

et des écorces flexibles, de manière à faire un treillage que le canon même n'aurait pu entamer. Ce treillage était transparent pour les défenseurs et parfaitement obscur pour les assaillants ; la route elle-même qu'on avait dépouillée de toutes les broussailles à portée de la barrière, en s'élevant vers la palissade, lui formait un glacis naturel derrière lequel venaient une tranchée servant de chemin couvert, une escarpe en pierres, enfin deux maisons crénelées qui dominaient tout le reste.

A quelques pas de la colonne, le renfort du 9e indigène et des voltigeurs du 55e fut rejoint par quatre officiers européens du 31e natif ; je rapporte ce fait, parce qu'il aura des résultats importants. MM. Brett, Briggs, Gordon et Martin s'étaient dérobés du corps d'armée sans la permission du général, poussés par une bravoure chevaleresque et un esprit de corps des plus admirables, pour rejoindre le détachement de soixante cipayes de leur régiment qui faisait partie de l'avant-garde. Appréciant parfaitement la nature des indigènes, ils savaient qu'on ne pouvait compter sur leur bravoure qu'immédiatement sous l'œil de l'officier qui les connaissait individuellement. Déterminés à sauver avant tout l'honneur de leur service et de leur corps, ils se proposaient d'entraîner eux-mêmes leurs cipayes par leur présence et par leur exemple. Nous verrons plus tard qu'ils réussirent. Il n'en sera

pas de même du 9e régiment de la même arme. Le plus ancien et le plus brave officier au corps, le capitaine Longworth, se trouvait malheureusement de service à l'arrière-garde; les autres étaient ou de jeunes enseignes nouvellement débarqués dans le pays et ne sachant pas la langue, ou des officiers dont toute la vie s'était écoulée dans les états-majors, rendus momentanément à leur bataillon et ne connaissant pas un soldat par son nom. La conséquence était immanquable et ne se fit pas attendre. Dès les premiers coups de fusil qui accueillirent le renfort au pied même de la montagne, les cipayes commencèrent à tomber par douzaines; chaque balle qui sifflait innocemment au-dessus de leurs têtes abattait des sections entières. En vain leurs officiers s'agitaient avec désespoir, en vain les braves lieutenants du 31e leur adressaient les appels et les remontrances les plus énergiques, tout fut inutile et il fallut les abandonner à leur lâcheté. Les voltigeurs européens leur passaient sur le corps avec un hourra de mépris, les saluant quelquefois d'un coup de pied en passant, et, l'arme au bras, continuaient à gravir la montagne. Au moment même où ils rejoignaient l'avant-garde en face de la barrière, les fanfares du général, à une demi-lieue de distance, sonnaient l'ordre de cesser le feu et de charger. On conçoit l'indignation excitée par un pareil commandement, quand on se trouvait séparé de

l'ennemi par un obstacle matériel infranchissable.

Cependant, pour obéir autant que possible, avec cette discipline aveugle qui est le triomphe de l'armée anglaise et lui assure peut-être le premier rang parmi les armées du monde, les deux compagnies du 55e, précédées par les pionniers et soutenues par les soixante cipayes du 31e, s'élancent aux palissades dans le faible espoir de faire une trouée. Quelques pieux sont coupés à coups de hache, le treillage commence à céder, l'intrépide Heriot du 55e, l'héroïque Brett et quelques autres, saisissant de leurs mains les tiges déjà coupées par le bas, font des efforts surnaturels pour arracher ce fatal réseau ; mais en ce moment l'ennemi redouble son feu : huit ou dix pionniers, une trentaine de soldats et de cipayes sont foudroyés en quelques instants ; Heriot tombe frappé de deux balles au genou ; un lieutenant du 31e est tué et les plus braves reculent sous cette grêle de balles. On ne songe plus qu'à enlever les blessés ; mais cette opération double le chiffre des pertes. Officiers et soldats, tous veulent se surpasser dans cette œuvre de dévouement.

Le détachement du 31e, noblement conduit, accomplit noblement sa tâche. Sur soixante cipayes, dix trouvèrent la mort au champ d'honneur, une trentaine étaient blessés ; mais ils avaient avec eux six officiers d'un mérite extraordinaire, dont un fut

tué et deux grièvement blessés. On voit à quelles conditions on parvient à les mener au feu.

Un autre détachement d'indigènes, les pionniers laissèrent six cadavres sur vingt combattants ; mais c'est une arme à part et une race d'hommes tout à fait différente du mélange qui constitue l'armée : choisis dans la caste des parialis et généralement parmi les domestiques des soldats européens, plus généralement encore parmi les enfants nés du commerce de ces mêmes soldats avec les femmes du pays, élevés dans les casernes, recevant la même nourriture substantielle, habitués aux mêmes exercices gymnastiques, imbus des mêmes idées d'honneur militaire et possédant une force physique à peu près égale, ils marchent en première ligne après les Européens et leur cèdent à peine en courage. Mais on conçoit qu'un choix de cette nature est extrêmement limité, à peine suffisant pour remplir les cadres du génie.

Le premier assaut ayant échoué devant la nature indestructible de l'obstacle, le major Bird, qui commandait l'avant-garde, envoya de nouveau plusieurs officiers blessés pour exposer les pertes qu'il avait déjà essuyées et renouveler la demande de se retirer. Dans le cas où cette mesure ne serait pas approuvée, il suppliait qu'on lui expédiât au moins des échelles, des pionniers et des renforts pour tenter une escalade. Ces différents messagers, à

leur retour vers la colonne, avaient à passer en quelque sorte sous les verges, c'est-à-dire, à subir tout le long de la descente un feu croisé qui enfilait toute la route, l'inondant d'une pluie de mitraille, mais démasquant en même temps toute la position de l'ennemi. Ce ne fut donc point la connaissance des localités qui manqua au général, bien qu'il n'eût pas la curiosité d'y aller voir; mais la vanité d'un petit esprit était compromise : il n'en voulut point profiter et demeura inébranlable dans son premier système. Apprenant en même temps, par le colonel Perry, du 9e indigènes, qu'il était impossible de faire avancer ce régiment qui s'était couché comme des bêtes de somme à l'entrée du defilé et que le commandant qualifiait lui-même ouvertement de lâches et de misérables, il se décida à n'employer cette fois que des Européens. Il commanda donc un nouveau détachement de cent hommes du 55e, sous les ordres du capitaine Warren, pour escorter les échelles et renforcer l'avant-garde. Ces cent hommes étaient tout ce qui restait du bataillon, déduction faite des malades et des blessés de la veille (1). C'était donc véritablement tout risquer sur une seule chance; et bien qu'il n'eût pas expressément ordonné au colonel Mill de se porter de sa personne à l'as-

(1) On se rappellera qu'il n'y avait avec la colonne qu'un demi-bataillon du 55e comptant trois cent cinquante combattants.

saut, il ne pouvait supposer de bonne foi que le vétéran serait resté avec les invalides au quartier général quand toute sa troupe était sous le feu. Ceci répond à une accusation peu loyale que le général essaya de jeter plus tard sur la mémoire de ce brave officier, il ne craignit pas de dire qu'il avait compromis le succès de l'expédition en entraînant sans son ordre tous les Européens au combat. Le fait est que le colonel Mill, voyant ses deux dernières compagnies, tout son monde à lui, s'ébranler vers la montagne, les suivit à pied, lentement, machinalement, les bras croisés derrière le dos, à la vue et à la parfaite connaissance du général comme de toute l'armée. Dès les premiers coups de fusil cependant, il doubla le pas et fut bientôt à leur tête.

Je revenais en ce moment, avec une poignée de cipayes du 31e, d'escarmoucher dans les broussailles, dont j'avais délogé quelques tirailleurs ennemis qui harcelaient la colonne. Voyant tout ce qui restait du 55e gravissant déjà la côte, je sautai sur un cheval et rejoignis le régiment au galop ; puis descendant de ma monture, je me mis à gravir avec les autres. Dès ce moment nous commençâmes à perdre du monde ; l'ennemi restait invisible et pourtant son feu devenait à chaque instant plus vif, à chaque instant il fallait resserrer les rangs en passant sur un camarade.

Arrivé enfin au pied du glacis, devant la principale redoute, je vis à ma gauche un espace dépouillé d'arbres conduisant, par une chaussée glissante et semée de grosses pierres, aux palissades qui en défendaient l'entrée. C'était l'impasse où s'était livré le premier assaut. Voyant le colonel Mill, accompagné d'une seule ordonnance, grimpant péniblement de rocher en rocher et s'avançant avec quelque apparence d'hésitation, j'allais m'engager sur la chaussée pour lui amener ma subdivision de renfort, quand il me cria l'ordre de mettre mes gens à couvert pendant qu'il étudiait la position. Tout en me conformant à cette injonction pour ce qui regardait les soldats, je ne me crus point obligé d'y obéir moi-même, et suivant à peu près la même ligne, et adoptant les mêmes précautions que je lui avais vu prendre, je me trouvai bientôt assis à quelques pas de la poterne, à côté du colonel, derrière un bloc de granit qui nous couvrit du feu de la barrière, et au pied d'un gros arbre très-remarquable qui nous protégeait de celui de la face latérale. A notre droite, les capitaines du 55e dirigeaient leurs hommes dans les broussailles, de manière à les rapprocher autant que possible des palissades, sans trop les exposer, et engageaient un feu roulant avec l'ennemi. A notre gauche, à dix pas de la barrière, présentant à l'ennemi sa stature colossale et ses larges épaules tout à fait à découvert, on remarquait le major Bird

du 31ᵉ, qui, indigné de voir ses avis constamment méprisés par l'incapacité qui nous commandait, poussait des cris de rage et cherchait à se faire tuer. Depuis une heure qu'il était là à défier la mort sous une pluie de mitraille, elle avait refusé cette victime volontaire et il n'était pas encore touché. En ce moment les pionniers parurent au pied de la chaussée : ils apportaient une seule échelle (la colonne n'en possédait que deux, lourdes et mal construites, fabriquées, la veille, des bambous de la forêt), l'autre avait dû être abandonnée dans la montagne. Cependant cette vue rend au major un éclair d'espérance : il appelle les pionniers, les encourage, agite son sabre et semble par sa position exposée leur montrer que le danger a cessé. Le jeune Bayly, du 55ᵉ, qui était à ses côtés, se précipite pour les entraîner : il saisit l'échelle et veut avancer ; mais le spectacle qui se présente devant ces hommes démoraliserait le natif le plus aguerri : tous les pionniers qui les ont précédés sont morts ou blessés, ont succombé inutilement ; ils hésitent, ils semblent paralysés, ils reculent, encore un moment et Bayly reste seul.

Au premier mouvement que j'avais vu faire à mon frère d'armes, je m'étais levé pour le suivre et lui prêter mon assistance ; mais le colonel m'avait retenu : « C'est inutile, mon enfant, m'avait-il dit, il n'y a rien à faire ici, vous péririez tous deux sans

résultat ; quand même cette échelle arriverait jusqu'aux palissades, elle ne suffirait pas, et nous ne serions plus en nombre pour en profiter. » Toutefois, quelques instants après, lui montrant dans les broussailles plusieurs soldats de ma compagnie dont j'avais pu apprécier le courage et dont je connaissais le dévouement à ma personne, je le suppliai encore une fois de me laisser tenter un dernier effort et les appeler autour de moi, lui répétant ma conviction, que si un seul Européen parvenait à surmonter l'obstacle, toute résistance cesserait et la place serait à nous. Après quelques moments de réflexion et d'une lutte pénible avec l'émotion qu'il éprouvait, le colonel me débarrassa du pistolet que je tenais à la main et qui aurait pu gêner mes mouvements, et me dit : « C'est, après tout, notre seule chance de succès ; il faut l'essayer : allez donc, mon enfant, et que Dieu vous protége. » En trois bonds j'étais au pied de la chaussée, et relevant l'échelle maintenant tout à fait abandonnée, je m'écriai d'une voix puissante : « En avant, n° 7 ! en avant, mes braves, suivez votre officier ! » Les sergents Varny et Crawford et une quinzaine de soldats se lèvent subitement comme s'ils sortaient de terre : en un instant ils sont autour de moi, chacun saisit un échelon, et avec le hourra britannique, nous nous élançons au pas de course. Mais la pente est rapide, d'énormes pierres se dérobent sous nos pas et ralen-

tissent nos progrès, le feu de l'ennemi redouble, chaque seconde nous enlève un brave; l'échelle s'arrête un instant, il fallait reprendre haleine : le major Bird vient la saisir, mais il est abattu par une balle qui lui rase le front. Nous poussons un hourra plus faible, mais nous avançons encore. Parvenu à la crête du glacis, je me retourne pour dresser l'échelle; je n'avais plus qu'un assistant, le sergent Crawford, tout le reste était foudroyé. Nos efforts réunis la relèvent, elle va s'abattre sur la palissade, tous les yeux sont sur nous pleins d'espoir et d'intérêt. En ce moment un coup de canon part de la face latérale : je ne l'entendis pas ; je ne sais ce qui arriva, mais j'étais étendu au pied de la barrière ; une sensation cuisante me brûlait l'épaule, l'échelle m'écrasait le genou et un cadavre défiguré gisait sur moi : le malheureux Crawford était coupé en deux, l'échelle était brisée, et la bourre enflammée d'un canon avait mis le feu à mes vêtements.

Par les plus pénibles efforts je venais de me dégager et j'étais encore assis quand j'entendis des voix amies à quelque distance derrière moi me crier : « A terre, à terre ! ne relevez pas la tête ou vous êtes mort. Traînez-vous jusqu'à nous et vous aurez une dernière chance de salut. » C'était le jeune Daubeny du 55e et le brave des braves, le lieutenant Brett du 31e natif, qui m'avaient précédé à la barrière par un autre chemin, espérant profiter de l'échelle pour

monter à l'assaut. Témoins de la catastrophe qui nous avait enlevé cette ressource, ils s'étaient couchés sur la crête du glacis, le dos aux palissades et cachés parmi les morts et les mourants, protégés aussi par la fusillade que nos troupes continuaient derrière les broussailles, ils étaient momentanément à l'abri. Suivant littéralement leurs instructions, je me traînai en rampant jusqu'auprès d'eux. Dès que je pus rassembler mes idées, je trouvai que nous étions cinq personnes (trois officiers et deux soldats) à partager ce singulier asile aux pieds mêmes de l'ennemi, dont nous n'étions séparés que par l'épaisseur de la palissade et dont nous entendions distinctement les voix. Ce fut dans cette position que nous attendîmes nous-mêmes notre sort avec une anxiété qu'il est facile de concevoir.

Cependant le malheureux assaut que je venais de tenter avait presque doublé le chiffre de nos pertes. La mort de tant de braves et surtout celle de Crawford, donnée comme en spectacle devant toutes les troupes, avait déjà produit un découragement général, quand une dernière catastrophe vint encore le compléter. Le colonel, qui avait suivi tous mes mouvements avec l'intérêt le plus tendre et qui, au moment où l'échelle parut se dresser, s'apprêtait à entraîner tous les siens sur mes pas, voyant que tout espoir était perdu de ce côté, venait d'ordonner la retraite lorsqu'une balle envoyée par un ennemi

invisible lui traversa les deux poumons. Cet ennemi était un montagnard qui depuis le commencement de l'action se tenait caché dans le feuillage parmi les branches de l'arbre au pied duquel nous avions été si longtemps assis. Jusqu'alors il était resté spectateur immobile du carnage, n'osant pas profiter de sa position ; mais croyant avoir trouvé un moment favorable où la fusillade plus animée couvrirait le bruit de son fusil à mèche, il ajusta enfin le malheureux colonel qui retomba en arrière mortellement blessé et expira en quelques minutes. La mort de la victime fut immédiatement suivie de celle du meurtrier et la retraite commença aussitôt. On chercha cependant à enlever le corps du colonel, mais dès qu'un groupe se formait il devenait le point de mire des feux croisés de l'ennemi, et deux soldats ayant été mortellement blessés tandis qu'on le portait à quelque distance, on se décida à l'abandonner, préférant avec raison concentrer tous les efforts et tous les soins sur les vivants, c'est-à-dire sur les blessés. Même cette tâche demeura incomplète et une douzaine de ces derniers, tant Européens qu'indigènes, durent être laissés à la merci de l'ennemi.

Cependant les cinq individus compromis à la barrière demeuraient dans une ignorance complète du mouvement qui s'effectuait. De temps en temps, durant les deux mortelles heures de notre agonie, quelqu'un de nous élevait la voix pour demander à

nos amis, au pied du glacis, ce que nous devions faire? si un nouvel assaut se préparait? si nous devions attendre la seconde échelle ou enfin prendre conseil du désespoir et faire un effort pour échapper?... Nos voix se perdaient sans doute dans le roulement de la fusillade, mais nous espérions au moins que les sons du clairon ou du tambour précéderaient une retraite et que nous serions ainsi avertis à temps. Le malheur voulut que le seul musicien et le seul tambour détachés à l'avant-garde fussent tous deux parmi les morts et que par conséquent la retraite s'effectuât sans aucun avertissement. Il pouvait y avoir une demi-heure que nous étions ainsi abandonnés sur la montagne quand nous crûmes remarquer que la fusillade se dirigeait sur nous. Une balle qui semblait à mon intention m'avait presque assourdi en me rasant l'oreille; et effectivement, le moment d'après, quelques coups de hache et de koukrie ébranlèrent la cloison derrière nous. Un Coorgah franchit en même temps la barrière, d'autres s'apprêtaient à le suivre, il n'y avait plus un moment à perdre. Nous nous relevâmes tous ensemble, franchîmes le glacis, puis arrivés dans les broussailles nous nous dîmes adieu d'un regard, et chacun disparut, prenant au hasard une direction différente pour diviser l'attention de l'ennemi.

La crainte de m'égarer me fit suivre d'abord la direction par laquelle nous étions venus. Le pre-

mier objet qui arrêta mes regards fut le corps du colonel étendu sur le dos en travers du sentier. Il était dépouillé de son uniforme; une boîte avec des instruments de chirurgie était à côté de lui, évidemment abandonnés par le docteur du régiment. La figure, au lieu d'être bouleversée comme il arrive généralement après un coup de feu qui a décidé la mort, était parfaitement calme ; les sourcils légèrement froncés comme dans le sommeil sous l'impression d'un rêve, la mort avait dû être parfaitement douce et sans agonie. Les larmes aux yeux j'oubliais le danger de ma position et regardais encore celui dont les dernières paroles pour moi avaient été toutes d'affection, quand trois coups de fusil presque à bout portant me tirèrent de ma rêverie. Le sabre à la main je me fis jour à travers un premier cercle d'ennemis, puis je descendis la montagne sautant, roulant, tombant à chaque pas. Presque à l'entrée du défilé j'aperçus tout un groupe qui me barrait le passage. Vouloir le forcer une seconde fois, seul contre vingt, c'était folie; me rendre prisonnier, c'était livrer mon corps à la torture et ma tête au koukrie, la terrible serpette des Coorgahs. Heureusement j'étais presque au bas de la descente, le ravin avait quinze pieds tout au plus, je me décidai à sauter. Par bonheur la terre était molle, je tombai sur les mains et sur la tête et me trouvai dans un champ de riz. Je recommençai ma retraite sous une

grêle de balles et atteignis bientôt un village abandonné, celui de Saumwarpett. Comme je passais les dernières huttes, un pli du terrain me laissa apercevoir notre arrière-garde à un quart de lieue. Une demi-heure plus tard je la rejoignais.

C'étaient les débris de l'avant-garde du matin, c'est-à-dire une douzaine d'Européens valides, autant de blessés qui ne pouvaient marcher qu'en s'appuyant sur leurs camarades et une vingtaine de cipayes de tous les corps. Le général, qui avait montré du courage dans la retraite, et deux jeunes sous-lieutenants du 9e étaient avec eux. Dès que le brigadier m'aperçut, il s'empressa de me remettre le commandement et s'éloigna au galop vers le corps d'armée pour m'envoyer du renfort. Un quart d'heure se passa à repousser les attaques de l'ennemi, de plus en plus vives à mesure que nous nous éloignions du champ de bataille. Tout à coup son ardeur se ralentit et une troupe régulière parut à notre droite; c'était un détachement du 31e natif, commandé par le lieutenant Briggs. Cet officier faisait faire des prodiges aux cipayes. Sous son égide je n'eus plus à m'occuper que de mes blessés. Un peu plus loin nous fûmes encore renforcés par une compagnie du 55e qui nous attendait sur un mamelon. Une fois hors du défilé, la retraite se fit avec un ordre admirable; pas un canon, pas une bête de somme ne furent perdus.

Le combat avait duré quatre heures et demie; nos pertes étaient sérieuses et les chiffres suivants n'ont pas besoin de commentaires. Le demi-bataillon du 55e n'avait envoyé au feu que deux cent soixante combattants. De ce nombre un officier et trente hommes étaient morts ou avaient été massacrés après la retraite; quatre officiers et cent cinq hommes étaient blessés. Total, cent quarante tués et blessés sur deux cent soixante.

Les pionniers avaient perdu huit morts et cinq blessés sur trente combattants; mais ce nombre avait succombé dans le premier assaut.

Le 31e régiment d'indigènes avait engagé trois cents combattants; il comptait treize morts dont un officier européen, deux officiers et trente-sept cipayes blessés. Mais observons que non-seulement il ne reparaît plus dans le second assaut, mais que ses propres officiers, jugeant eux-mêmes qu'une pareille lutte est trop sérieuse pour des cipayes, les laissent à couvert dans les broussailles et se joignent personnellement en volontaires aux soldats du 55e. C'est ainsi que l'on a vu Brett, sans un seul cipaye à ses côtés, attendant l'échelle au pied de la palissade pour y monter avec les Européens. Mais le chiffre le plus curieux est celui de l'illustre 9e natf: Combattants, huit cents; tués, *un officier européen*, pas *un cipaye*; blessés, *personne!*

A neuf heures du soir, nous arrivions au camp

dont le général avait choisi l'emplacement près d'un filet d'eau, dans une clairière entourée de toutes parts d'une épaisse forêt. Il n'était plus question du luxe de la veille; deux ou trois tentes pour l'état-major, quelques rares pavillons de commandants et les tentes de l'ambulance pour chaque régiment étaient seuls debout. Tout le reste jonchait la terre à côté des bêtes de somme qu'on songeait à peine à décharger. La confusion était extrême, tellement que pour éviter l'embarras de choisir de nouvelles gardes, les derniers arrivants reçurent aussitôt l'ordre de bivaquer sur la ligne extérieure des sentinelles pour protéger le carré du camp. Cependant le détachement que nous ramenions faisait partie de l'avant ou de l'arrière-garde depuis cinq heures du matin, s'était battu tout le jour et était épuisé de fatigue. C'étaient encore eux, c'est-à-dire la poignée d'Européens, que l'on chargeait de veiller à la sûreté des indigènes durant cette terrible nuit. Et ce conseil était sage, car la panique s'était communiquée aux cipayes de tous les corps. Ceux qu'il avait été indispensable d'employer pour compléter le carré étaient dans un tel état nerveux que, prenant à chaque instant le bruissement des feuilles pour l'approche d'un ennemi, ils tiraient des coups de fusil au hasard et donnaient à chaque instant l'alarme. Il était même dangereux pour les patrouilles de les approcher, car les balles précédaient géné-

ralement le *qui vive!* Si nous avions eu affaire à un ennemi entreprenant, une attaque un peu hardie au milieu de l'obscurité sur les sentinelles cipayes eût été suffisante pour désorganiser notre petit corps d'armée. La contagion avait gagné même les meilleurs régiments qui se seraient dispersés en jetant leurs armes. On aurait eu ensuite bon marché des deux cents Européens encore en état de combattre, qui, fourvoyés dans un pareil pays et embarrassés de leurs camarades blessés, n'auraient pu faire aucune défense, et dont pas un n'aurait probablement survécu pour porter la nouvelle du désastre.

Il me reste un dernier trait à rapporter, caractéristique du soldat irlandais, et je le fais avec autant de vanité que de plaisir, car il m'est personnel. Le capitaine le Hardy de l'intendance militaire, faisant les fonctions d'aide de camp, venait de me communiquer l'ordre de choisir vingt-cinq Européens valides du détachement que nous ramenions, et d'établir mon bivac sur un petit tertre qui s'élevait entre le camp et les bois voisins. Après nous avoir installés dans la position, il nous distribua quelques biscuits et une ration d'eau-de-vie par homme, et nous laissa à nos propres ressources jusqu'au lendemain. Jetés ainsi en enfants perdus sur la lisière du camp que nous avions mission de protéger, nous ne pouvions songer à allumer aucun feu qui aurait fait connaître notre position à l'ennemi,

et cependant le froid était excessif; nos membres s'engourdissaient sous un phénomène qui se reproduit chaque nuit dans ces hautes régions et qu'il faut attribuer sans doute à l'attraction exercée dans l'atmosphère par leur végétation colossale : c'est une épaisse rosée blanche comme du givre, mais plus compacte, plus humide, qui sature tous les objets en quelques minutes, qui pénètre jusqu'à la moelle des os et détermine les plus douloureuses maladies. Dépourvu de tout abri et devant être prêt à lutter avec l'ennemi d'une seconde à l'autre, je m'arrangeai ainsi : après avoir distribué mes sentinelles de façon à éviter toute surprise, je m'assis sur le gazon et ordonnai à tout mon monde de s'étendre autour de moi, chacun sur son mousquet et serré contre son voisin, en se couvrant avec les manteaux de manière qu'il y eût deux couvertures pour chaque homme. Cet ordre fut exécuté jusqu'à un certain point; mais je vis plusieurs soldats se dépouiller, malgré ma défense. Quand je voulus insister et me fâcher, on jeta les manteaux sur moi et ma résistance devint inutile; j'eus beau tempêter, menacer de punir, il me fallut subir leur dévouement; j'étais presque étouffé sous les couvertures : un superbe Irlandais s'établit en travers pour que sa poitrine me servît d'oreiller; tout le reste se serra autour de moi et à mes pieds. Le cœur ému de tant de fidélité, je passai les longues heures de cette nuit si riche en souvenirs

à réfléchir sur les événements d'une journée qui ressemblait à quelques pages du roman que j'avais rêvé, mais triste comme la vie réelle. Je prêtais aussi l'oreille aux *qui vive* des sentinelles ou aux sons rassurants et sonores du *all's well* (tout va bien) qui retentissaient de quart d'heure en quart d'heure. Une ou deux fois l'approche d'un maraudeur ou d'une patrouille nous fit sauter sur nos pieds comme un seul homme. Mon sabre était attaché à mon poignet, et chacun avait saisi son mousquet par un mouvement instinctif; enfin, vers le matin, je succombai à tant de fatigues et m'endormis. Le soleil était levé depuis longtemps et commençait à nous brûler quand je fus réveillé par l'arrivée de la nouvelle garde qui venait nous relever. Tout le monde était debout depuis longtemps, mais sans se livrer à la turbulence habituelle d'un corps de garde, et le brave Irlandais qui me servait d'oreiller n'avait osé bouger de peur d'interrompre mon sommeil. Pauvres gens! que de bonhomie, de patience et d'attachement dans ces natures ignorantes et à moitié sauvages!

Je n'ai appuyé sur tous ces faits où j'ai été entraîné à parler de moi plus que je n'aurais voulu, que pour prouver d'une part mon entière impartialité; pour rendre la justice qui leur est due aux grandes qualités, à l'intrépidité, au dévouement, à l'inébranlable fermeté des troupes nationales de la Grande-

Bretagne, et pour en déduire d'autre part une conclusion désormais évidente, une solution incontestable de cette grande question : Quelle est la valeur réelle des troupes indigènes dans l'armée anglo-indienne ? Cette solution, la voici : Dans les circonstances actuelles, ces troupes remplissent parfaitement leur but, qui est d'imposer par leur nombre et par leur tenue aux peuplades de l'Inde dont elles sont sorties, également timides, plus ignorantes et moins bien armées, privées d'ailleurs des avantages de la discipline et de chefs intelligents. — Dans les petites guerres de courses et d'escarmouches, celles qui se représentent le plus souvent, contre les fugitifs guérillas des montagnes, les bandes de thugs et de pindaris qui infestent les plaines, ou les chétifs soulèvements de la péninsule, ces troupes suffisent et suffiront toujours pour terminer toutes les questions à l'avantage de la Compagnie. Elles ont aussi cette utilité qu'en temps de paix elles épargnent aux troupes européennes toutes les fatigues, tout le frottement du service ; ce sont les manœuvres, les ilotes, les bêtes de somme de la véritable armée. Elles permettent de réserver pour les jours de bataille les soldats de la métropole, les seuls sur lesquels on puisse compter ; elles fournissent toutes les corvées et tiennent garnison dans les parties malsaines du territoire ; elles transportent le matériel, le trésor, les ambulances : ce sont les

jambes de l'armée, tandis que les Européens sont les bras, la tête et le cœur. Un pareil résultat est déjà quelque chose. Mais quand les Anglais ont voulu prétendre qu'ils avaient obtenu davantage, c'est une imposture (je ne dis pas un aveuglement) que le patriotisme seul peut faire excuser. Quand ils osent les comparer aux troupes (*non britanniques*) de l'Europe, ils rougissent eux-mêmes au fond de leur cœur d'un outrage à la vérité, aussi palpable et aussi prémédité, et les cipayes en somme totale sont méprisés de leurs propres officiers. Je ne nie pas quelques traits de bravoure individuelle, il s'en trouvera partout, même chez des femmes; mais chez l'Indien, ce n'est jamais qu'une bravoure d'un jour, d'un moment. Sous l'œil de l'officier qui le connaît personnellement, le naik se battra pour devenir djemmadar, le djemmadar pour devenir soubadar, le cipaye pour devenir naik; mais que l'officier vienne à périr, ce courage calculé cesse aussitôt. Je dis qu'en face des plus mauvaises troupes du Nord, les cipayes ne tiendraient pas un instant; ils supporteraient une fusillade, un siége, un bombardement, mais la baïonnette, jamais. S'il en fallait des preuves, je les trouverais sans remonter bien loin. Voici peut-être la plus remarquable :

Sous l'administration de sir George Barlow au mois d'août 1809, l'armée entière de Madras reçut de ses officiers anglais l'ordre de s'insurger pour ré-

sister aux vexations dont ces messieurs croyaient avoir à se plaindre. Les cipayes de cette présidence, au nombre de 45,000 hommes, massés en corps d'armée à Hyderabad, à Seringapatam, à Chitteldroug, se trouvaient commandés par leurs chefs les plus distingués dans toutes les armes, tels que le général Doveton, le colonel Bell de l'artillerie, le major de Havilland du génie et une infinité d'autres. Ils avaient conservé jusque dans cette insurrection contre le gouvernement tous les avantages de la plus parfaite discipline et de la plus admirable subordination vis-à-vis de leurs officiers, ne faisant dans le fait que leur obéir aveuglément sans comprendre la question qui bouleversait la province; l'artillerie européenne et native se joignit presque tout entière aux insurgés. Et pourtant quels furent les résultats d'un mouvement si imposant et si unanime? Le gouverneur, qui avait apprécié les cipayes à leur juste valeur, s'appuya sur les sept bataillons et les trois escadrons de l'armée royale qu'il avait à sa disposition et jeta son défi aux insurgés. Ces bataillons royaux étaient cependant isolés et éparpillés sur toute la surface du Dekhan, et néanmoins le succès justifia son audace. Les quarante-cinq mille cipayes réunis par masses vinrent se briser contre les cinq mille Européens dispersés. Après quelques combats qui coûtèrent la vie à un grand nombre d'indigènes et à quelques officiers anglais, quand un bataillon de cipayes en carré

eut été sabré par les dragons et deux ou trois autres exterminés par les détachements royaux, tout dut rentrer dans l'ordre; il fallut avant un mois se soumettre sans condition; et le gouvernement se trouva tellement fort qu'il put amnistier les chefs de l'insurrection qui font encore en ce moment partie des cadres de l'armée. Selon l'expression anglaise, *these facts are stubborn things*. Ces faits sont des arguments entêtés, irrésistibles, qui ne se laissent pas contredire. Ils sont authentiques, leur date est récente et ceux qui y ont figuré vivent encore. Arrière donc tous ces contes de Croquemitaine, ces insolentes fanfaronnades que l'Angleterre voudrait faire accepter au monde comme un épouvantail pour éloigner de nouveaux concurrents des bords de l'Indus; et que les cipayes redescendent désormais sur l'échelle militaire à la place que leur organisation asiatique leur a marquée. Appuyées sur un noyau d'Européens, ces légions suffisent sans doute pour maintenir la domination de l'étranger dans leur patrie; mais livrées à elles-mêmes, elles seraient impuissantes à lui rendre la liberté. Elles ne sont pas à la hauteur de l'œuvre. C'est une arme qui n'a qu'un tranchant pour peser sur la molle Asie, mais qui se briserait à l'instant contre l'énergie des hommes du Nord.

CHAPITRE XXV.

Fin de la guerre de Coorg. — Le rajah se confie à la générosité anglaise et se rend à discrétion. — Arrivée à Mercara; description de cette ville; portrait du rajah.

Le jour même où nous étions si cruellement battus au défilé de Bakh, la colonne de l'ouest, sous les ordres du colonel Jackson, éprouvait une défaite semblable, mais plus humiliante encore, car tous ses bagages, ses malades et ses blessés, tombaient au pouvoir de l'ennemi. Le demi-bataillon du 48ᵉ de l'armée royale avait dû supporter tout l'effort de l'ennemi et avait été décimé comme le nôtre. Les cipayes s'étaient montrés également faibles dans l'attaque, également pusillanimes et démoralisés après la défaite. Tout semblait donc présager l'échec le plus désastreux pour les armes de la Compagnie : les deux corps d'armée du nord et de l'ouest étaient littéralement hors de combat ; les montagnards qui avaient détruit ces deux colonnes n'avaient plus qu'à se porter sur les lignes d'opération des deux autres ; il suffisait au rajah de se retirer devant elles dans une des directions qui lui restaient ouvertes et de continuer les hostilités tout en battant en retraite pendant seulement trois semaines ; c'en était fait

alors de toute l'armée d'invasion : la mousson seule nous aurait détruits et nos ossements blanchiraient aujourd'hui les ravins et les vallées de Coorg. Mais le bonheur qui a toujours présidé aux destinées du gouvernement anglais ne l'abandonna pas dans ce moment de crise. La nouvelle de ces deux victoires, au lieu d'augmenter la confiance et le courage du rajah, comme on aurait dû s'y attendre, le frappa d'épouvante. Une panique, un abattement inexplicable s'emparèrent de lui. Il apprit en même temps qu'un de ses chefs s'était laissé corrompre par l'argent du chargé d'affaires de la Compagnie et avait livré le passage d'un défilé assez important à la colonne du brigadier Lindsay. Ce malheur était bien facile à réparer puisque le succès qu'il avait obtenu sur deux points mettait de nouvelles troupes à sa disposition. Mais cédant à son mauvais génie ou à sa lâcheté, il se hâta d'expédier des messagers au quartier général pour offrir à se soumettre aux conditions qu'on voudrait bien lui faire, pourvu qu'on lui laissât la vie et la couronne.

En attendant une réponse et pour mieux apaiser le ressentiment des Anglais, il enjoignit à ses sujets de cesser toute opposition et de nous ouvrir les passages ; il va sans dire qu'on en profita sans rien promettre. Ainsi, quatre jours après notre désastre, nous occupions sans tirer un coup de fusil cette même position de Bakh contre laquelle nous nous

étions brisés, et d'où Coungol-Naig frémissant de rage avait été contraint de se retirer par l'ordre de son protecteur qu'il avait si habilement et si courageusement servi.

En nous engageant pour la seconde fois dans ce terrible défilé, les impressions les plus tristes venaient nous assaillir : c'était comme le souvenir des Fourches Caudines. N'étant plus inquiétés par le feu de l'ennemi, nous pouvions étudier toute la position, et ce fut seulement alors que l'on découvrit qu'il existait au pied de la montagne un sentier qui tournait toutes ces redoutes et par lequel nous eussions pu les enlever sans combat. Cette découverte ajoutait encore à nos regrets, à notre amertume contre le chef qui avait si mal dirigé nos généreux efforts. L'air était chargé de miasmes pestilentiels qui s'exhalaient des cadavres gisant encore sur le sol où ils étaient tombés. Mais, hélas ! nous ne pouvions plus reconnaître les victimes. La main d'un ennemi barbare et fanatique avait passé sur ces ruines ; toutes les têtes avaient disparu, et la circoncision avait été imposée à ces corps dépouillés, devenus le jouet de sa gaieté féroce. A chaque pas nous faisions fuir des nuées de vautours (l'horrible vautour du Malabar, avec son cou galeux et sa physionomie ignoble !) auxquels nous venions disputer les restes de leur festin. Presque au sommet de la montagne, à quelques pas du sentier, sous un dais

de bambous, nous reconnûmes une forme athlétique : il n'y avait pas moyen de méconnaître les larges épaules, la poitrine couverte de cicatrices et la fatale blessure de notre brave colonel. Mais où étaient ces traits que nous avions tant aimés, ce front noble, ce sourire si spirituel qui illuminait quelquefois comme un rayon de lumière cette physionomie calme et mélancolique? Cette tête vénérable avait sans doute été envoyée à la capitale par Coungol-Naig, comme un trophée de sa victoire. Nous creusâmes, au pied d'un teck séculaire, une fosse où nous déposâmes le vieux guerrier couvert du manteau d'un soldat. Il n'y a pas même une pierre pour marquer la place ; mais il devait trouver une tombe dans chacun de nos cœurs, une tombe que les années n'ont pas détruite. Les soldats l'appelaient leur père, et les larmes sillonnaient tous ces rudes visages quand le tambour ordonna le départ.

L'obstacle devant lequel nous avions échoué avait été construit avec tant d'art, que maintenant encore qu'il était désert il fallut à l'avant-garde un travail obstiné de plusieurs heures pour frayer une entrée praticable à l'artillerie et aux bagages. Pendant la halte forcée causée par ce retard, un épisode singulièrement dramatique vint compléter les émotions de la journée. Deux paysans se présentèrent au-devant de la colonne avec une espèce de sac suspendu à un bâton qu'ils portaient sur leurs épaules. Dans

ce sac était un soldat irlandais blessé que nous avions dû abandonner. Il avait eu la cuisse cassée au commencement de l'affaire, et après notre départ était resté caché parmi les broussailles. Il avait aperçu de son gîte l'ennemi rôdant tout autour de lui, coupant la tête aux morts et aux blessés; mais, retenant ses gémissements, il était parvenu à échapper à leurs recherches jusque vers huit heures du soir. A cette heure, au moment où l'obscurité arrivait avec sa rapidité ordinaire dans ces climats, le hasard amena un rôdeur isolé à l'endroit même où il gisait. Avec une admirable présence d'esprit, notre homme fait le mort; le montagnard s'arrête avec une exclamation de surprise et se prépare à lui trancher la tête; pour cela faire il s'agenouille à côté de lui, se penche et lève son koukrie. L'Irlandais épiait ce moment : il tenait sa baïonnette cachée tout près de son corps; sacrifiant son bras pour recevoir le coup qui le menace, il plonge en même temps sa pointe dans le cœur de l'Indien. Le Coorgah tombe sur son ennemi et expire sans pousser un cri. Avec le bras qui lui reste, l'Européen repousse ce cadavre que les chacals viennent manger à ses côtés. Mais pendant deux jours et deux nuits il n'a pas un bandage pour ses blessures, pas un morceau pour apaiser sa faim, pas une goutte d'eau pour étancher sa soif. La vie lui devient insupportable; il pousse des hurlements et appelle à la fois l'ennemi et la

mort. Deux paysans viennent à passer : ce sont des pèlerins allant à quelque temple, ou venant se baigner dans les eaux sacrées du Cavery. Ils s'approchent, ils l'emportent dans un hameau voisin où on le nourrit jusqu'au moment de notre passage. Le quatrième jour les mêmes pèlerins nous l'apportent, vivant encore, mais les vers rongeant déjà ses blessures. Cet homme a survécu à toutes ses souffrances ; il vit en ce moment. Il a fallu lui couper la jambe, mais le bras est guéri. Il s'appelle Irwin et demeure près de Poudichéry, à Cuddalore où il y a un établissement d'invalides, et il a publié en 1837 une brochure assez intéressante sur ses aventures.

Profitant de la torpeur de l'ennemi, et traversant à marches forcées les obstalces presque insurmontables que l'art et la nature avaient accumulés sur notre route, mais que personne ne défendait plus, nous atteignions le 10 avril la capitale de ce petit royaume, Mercara, où notre jonction s'effectuait avec les deux autres corps d'armée du sud et de l'est. La seule colonne qui manquait au rendez-vous était celle de l'ouest, mais elle était hors de combat et avait dû rentrer dans ses cantonnements. Pourtant il était aussi un personnage que nous nous attendions également à trouver dans la capitale, et dont l'absence causa un moment d'inquiétude, c'était le rajah lui-même. Il avait encore une fois changé

d'avis et s'était enfui à notre approche. Notre position pouvait en ce moment devenir plus critique que jamais, car plus nous nous trouvions avancés dans le pays, plus une retraite sous la furie de la mousson et devant l'ennemi même le moins résolu, devenait impraticable. Heureusement pour nous, le rajah en revint encore après de nouvelles hésitations à sa première idée de s'abandonner à la générosité anglaise ; il se présenta le même soir, à minuit, aux avant-postes du camp pour se constituer prisonnier.

Le lendemain 11 avril, on se hâta de le transférer de la tente du plénipotentiaire anglais, colonel Fraser, où on l'avait d'abord reçu, à son propre palais. La surveillance qu'on croyait nécessaire y était plus facile, et il devait être gardé à vue jusqu'à ce que le gouverneur général eût prononcé sur son sort. Pour exercer cette surveillance de la manière la moins blessante possible, peut-être aussi pour avoir un œil sur les trésors que l'on croyait enfouis dans le palais, l'état-major de la division s'y installa avec le prince dont on parut accepter l'hospitalité. Ce fut à cette circonstance que je dus une occasion des plus heureuses de visiter l'intérieur de cette résidence royale, le lendemain même de notre arrivée, et tandis qu'elle était encore la demeure du rajah. Je me trouvais porteur d'une dépêche contenant le détail des opérations du 55e depuis son

entrée en campagne jusqu'à sa réunion au quartier général, de la part du major Warren qui avait succédé au commandement du régiment, et adressée au brigadier général Lindsay. Quelques heures après l'installation du drapeau britannique sur les murs du château, je me trouvais donc parcourant à cheval les rues de Mercara, tenant en main le talisman qui devait m'ouvrir les portes d'un palais dont la splendeur, exagérée par la renommée, occupait depuis longtemps nos imaginations et éveillait toute notre curiosité.

Mercara est une ville ouverte d'à peu près 10,000 âmes, dont le principal attrait est la position éminemment pittoresque, se développant en amphithéâtre sur la pente d'une montagne admirablement boisée. Elle se composait, à l'époque de la conquête, d'un pettah ou massif d'habitations indiennes du second ordre, bâti en demi-cercle avec assez de régularité, commandé et en quelque sorte coiffé d'un château moyen âge à quatre faces rectangulaires, avec fossés et embrasures, mais sans glacis. Ce château présentait par conséquent à découvert un simple mur de revêtement capable de résister à l'arme blanche et sans doute très-suffisant pour arrêter les flots de l'émeute populaire, mais qui n'aurait pu tenir un quart d'heure contre nos canons. Derrière ce château et faisant ressortir la blancheur de ses murailles, la forêt sombre et épaisse garnissait toute

la crête et décrivait une seconde courbe parallèle à la cité. Celle-ci avait plutôt l'air d'un bazar ou d'un grand cavaransérai que d'une capitale. Pas une demeure seigneuriale, pas une maison qui indiquât du luxe ou même de l'aisance. Il n'y avait eu ici évidemment qu'un tyran et des esclaves, aucune classe moyenne. Des huttes, presque toujours des boutiques de la plus mince apparence, construites en lignes droites uniformément en terre ou en pisé, précédées d'une galerie ouverte ou vérangue, appuyée sur des piliers de bois grossièrement façonnés et conservant souvent leur écorce ; enfin une mosquée très-simple et deux pagodes assez richement sculptées mais isolées et fort éloignées des habitations : voilà toute la ville. Quant au château, il se composait d'une enceinte bastionnée en terre-plein, circonscrivant un espace rectangulaire où s'élevaient le palais avec ses dépendances et quelques belles casernes de nouvelle construction.

Sur la lisière de la forêt, à une des extrémités du croissant et à environ une demi-lieue de la ville, on apercevait un grand bâtiment de construction européenne, ancienne résidence d'été du père du rajah actuel, convertie par son successeur en une salle d'exposition pour ses trophées de chasse. Un immense salon était exclusivement meublé de têtes d'éléphants qu'il était censé avoir tués lui-même. Ces crânes monstrueux, admirablement dépouillés

et parfaitement blancs, étaient rangés sur plusieurs lignes avec les défenses en regard : chacun était percé d'une balle presque au même endroit, vers le milieu du front, et l'affectation de cette symétrie excitait un sourire par la gasconnade dont elle était l'expression. Il fallait en conclure que le rajah les attaquait toujours de front et ne manquait jamais son coup qui atteignait toujours la seule partie de la tête où ce coup pouvait être mortel. Une autre construction non encore terminée s'élevait plus près de la ville : c'était le nouveau palais que le rajah faisait bâtir par un architecte européen. Un assez beau jardin à l'orientale était déjà tracé tout autour avec un nombre considérable de jets d'eau et de cyprès. Enfin, sur le mamelon opposé au vieux palais, nous découvrîmes plus tard une arène circulaire creusée dans la montagne pour les combats d'animaux et rappelant assez exactement les constructions romaines du même genre, celle de Trèves par exemple.

En traversant la ville pour la première fois, je trouvai les rues presque désertes ; les trois quarts de la population avaient fui devant l'invasion étrangère, en abandonnant la plus grande partie de leur mobilier, les uns par attachement pour le prince, le plus grand nombre par la crainte des excès de la soldatesque. Je remarque presque à chaque maison le cadenas sur la porte, ou, ce qui dépose à la fois

de la pauvreté et de la probité des habitants, un simple scellé d'argile avec une empreinte encore fraîche. Cette confiance dans la loyauté du peuple se trouve justifiée par l'événement : aucun de ces scellés n'est brisé, bien que je puisse apercevoir circulant furtivement dans les carrefours, ou accroupis sous les vérangues abandonnées, de pauvres diables évidemment au dernier degré de misère et de souffrance. La tunique romaine ou chemise à manches courtes, d'étoffe de laine grossière de couleur blanche ou brune, qui constitue le vêtement national, est réduite à un tel état de haillons que sa forme primitive est tout à fait méconnaissable : c'est un lambeau déchiqueté sur le dos, attaché par une corde à quelques loques qui pendent sur la poitrine ou sur le ventre. Un langouti de toile est la seule partie de leur habillement non trouée, encore laisse-t-elle beaucoup à désirer à la pudeur. Je me demandais, en contemplant ce tableau, si parmi nos populations plus civilisées et plus heureuses, dans une ville abandonnée et en présence du renversement de tous les pouvoirs, nous oserions compter sur le même respect pour la propriété. Je crains que la comparaison, au point de vue moral, ne soit toute en faveur du pauvre Indien. Et ce n'est pas seulement sous le rapport du respect pour le bien d'autrui qu'il faudrait reconnaître sa vertu supérieure. Voyez ces deux ou trois femmes qui se sont aventu-

rées à rester dans leurs foyers pour soigner des parents infirmes ou de faibles enfants. Elles ont passé la quarantaine et sont d'âge à être arrière-grand'mères dans ce pays ; elles ont cru pouvoir demeurer impunément à l'abri de leur vieillesse ; mais leur décrépitude même ne les sauvera point des galanteries du soldat britannique, et dans l'intervalle de huit jours nous aurons le même nombre de cours martiales pour viols commis sur ces malheureuses. Doit-on s'étonner, après de pareils faits, si le christianisme anglais fait peu de prosélytes parmi les infidèles ?

Toutefois le despotisme païen a aussi son mauvais côté : par exemple, sur le très-petit nombre d'hommes que je rencontre dans les rues, je suis étonné d'en remarquer à chaque instant auxquels il manque le nez, une oreille, quelquefois l'un et l'autre, quelquefois les deux oreilles. J'appris plus tard que c'était le mode de supplice préféré par le rajah et qu'il appliquait à sa fantaisie aux plus minces délits. J'avais remarqué quelques faits du même genre, quoiqu'ils s'y présentassent plus rarement, dans les États du Nizam ; mais je ne m'attendais point que ce roitelet pût avoir les mêmes prétentions de cruauté que notre ami le soubadar du Dekhan ou son ministre. Ces petits souverains, qu'on laisse indépendants par respect pour les traités, usent généralement fort mal de leur pouvoir. Il n'est pas

rare que de pauvres gens, mutilés par ordre d'un gouvernement indigène, viennent se plaindre au résident de la cruauté de ses ministres ; mais celui-ci ne peut qu'exprimer son indignation ; il n'a aucun moyen d'y mettre un terme pour l'avenir ; son interposition n'est pas même toujours utile au plaignant. Quelquefois pour empêcher les plaintes de se renouveler, on emploie des supplices plus cruels encore, par exemple celui des oubliettes : c'est-à-dire qu'on fera murer un individu dans une cellule étroite où on le laissera mourir de faim. Cette dernière méthode est fort en usage à Hyderabad.

Si je trouvai les habitants peu nombreux, ils étaient du moins momentanément remplacés par des légions de singes perchés sur tous les toits, à toutes les hauteurs, qui me regardaient tranquillement passer ou sautaient de muraille en muraille avec une agilité surprenante. En temps ordinaire et pour un voyageur isolé, il serait excessivement dangereux d'en tuer un, beaucoup plus que de tuer un homme. Cet animal est sacré pour deux raisons : d'abord le singe est une des incarnations de Vichnou, et puis dans la guerre de Ceylan contre l'Inde les singes se mirent du côté des Indiens.

A mon arrivée au château, je trouvai le 29e régiment de l'armée royale anglaise installé dans la caserne destinée aux gardes du prince, et le briga-

dier Lindsay, commandant de l'armée expéditionnaire, établi dans le principal salon du palais, déjeunant avec le rajah et le plénipotentiaire. L'appartement, une grande salle carrée, était meublé à l'européenne avec des sofas et des fauteuils en bois doré ; des glaces dans tous les panneaux et des pendules françaises sur toutes les consoles entre des fenêtres à l'italienne ; deux tableaux, l'un un grand portrait à l'huile du marquis Wellesley, l'autre une mauvaise gravure coloriée de Napoléon, étaient à moitié recouverts par des draperies ; enfin plusieurs couples de chiens anglais, de l'espèce d'épagneuls qu'on appelle *King Charles' breed*, se promenaient en liberté dans l'appartement et paraissaient en grande faveur auprès du prince. Quant à celui-ci, le Maha Rajah Vira-Jundra-Woudiaur, que ses sujets n'invoquaient que sous le titre de Maha Samy (grand Dieu, représentant de la Divinité), c'était un petit jeune homme d'environ vingt-huit ans, court et trapu, de fort mauvaise mine ; une figure et une barbe de juif, un nez de perroquet, des yeux d'oiseau de proie, quelque chose de féroce et d'ignoble produisaient dès le premier abord l'impression la plus désagréable. N'ayant jamais subi le moindre frein ni senti le besoin de la dissimulation, toutes ses émotions, toutes ses pensées se peignaient sur sa mobile physionomie : elles étaient celles d'un assassin qui n'aurait pas le courage de frapper, on y lisait la haine

luttant avec la crainte. Il était perché, les jambes croisées comme un tailleur, sur son fauteuil où il paraissait fort mal à son aise, et interrogeait du regard avec inquiétude chaque nouvelle figure qui se présentait. J'étais préparé à voir son infortune avec pitié ; je quittai sa présence avec dégoût.

Le brigadier Lindsay me parut un bon vivant, très-libéral de son vin de Bordeaux qu'il savourait en connaisseur ; tout boursouflé de son importance, articulant lentement ses paroles et préludant à chaque phrase par un ah ! ah ! des plus sonores qui lui fit bientôt donner par nos soldats le sobriquet de général Ah ! Ah ! Le plénipotentiaire colonel Fraser (aujourd'hui major général et résident politique à la cour du Nizam d'Hyderabad) avait été pendant près de vingt ans le chargé d'affaires du gouvernement britannique près des établissements français dans l'Inde. Sa mémoire est encore vénérée à Pondichéry où il ne s'est fait connaître que par des bienfaits ; malheureusement il eut la faiblesse de s'en exiler pour toujours dans un moment d'indignation, parce qu'il y avait trouvé quelques ingrats, comme si l'ingratitude n'était pas une plante tout aussi vivace chez ses compatriotes que chez les Français. Le général Fraser est un de ces hommes cosmopolites par leurs vastes connaissances, la libéralité et l'étendue de leurs idées. Habile astronome, il a été le correspondant et l'ami de Legendre et de Laplace ;

diplomate consommé, et néanmoins loyal et honorable avant tout, il a plusieurs fois compromis sa position vis-à-vis de son gouvernement en voulant le retenir sur la pente d'une ambition effrénée ; Anglais, il est cependant indulgent pour les étrangers, sans préjugés et sans insolence : c'est un phénomène aussi rare qu'agréable à rencontrer.

Les Coorgahs sont une subdivision de la grande tribu des Nairs, caste guerrière, d'origine Chatriah qui occupe toute la rangée du Concan. Descendus originairement de la chaîne de l'Hymalaya, les Nairs se sont principalement répandus le long de la côte de Malabar, dans le Canara, le Wynaad, et en suivant les montagnes jusqu'au cap Comorin. Nous eûmes occasion de rencontrer plusieurs familles de cette caste durant notre séjour à Mercara. Leurs usages, qui diffèrent en ce point seulement de ceux des Coorgahs, admettent la *polyandrie* dont on exagère sans doute l'extension. Elle ne peut pas plus être le régime de la société que la polygamie. Sa forme la plus fréquente est l'union d'une femme avec plusieurs frères. C'est ainsi que Jacquemont l'a rencontrée dans le Bissahir, le Canawer et autres districts de l'Hymalaya sur la frontière du Thibet. Chez les Nairs du Malabar, c'est un droit consacré : la femme, en épousant un frère, les épouse tous, elle a droit à tous.

CHAPITRE XXVI.

Les États de Coorg sont ajoutés au domaine de la Compagnie. — Le 55e régiment est chargé d'escorter le rajah prisonnier jusqu'à Bangalore. — Départ pour cette ville. — Itinéraire. — Seringapatam ; la brèche ; la mosquée ; la poterne ; les tombeaux et le mausolée d'Hyder-Aly et de Tippoo.

La réponse du gouverneur général au sujet du rajah ne se fit pas attendre. On lui laissa la vie et une fortune assez considérable, un million environ de revenu, sous la condition de demeurer le reste de ses jours à Bénarès, sous la surveillance d'un employé du gouvernement qui serait responsable de sa personne et administrerait ses finances. Le gouvernement ne s'engageait à aucune nouvelle dépense pour cette pension : c'était tout simplement la rente d'une somme que le rajah avait lui-même placée longtemps avant la guerre dans les fonds de la Compagnie, et qu'il fut même un instant question de confisquer au profit de l'État ou de partager à l'armée comme butin. Cependant la crainte d'ébranler la confiance des autres princes indigènes qui avaient des fonds semblablement placés, fit renoncer à ce projet peu scrupuleux. On se contenta donc de saisir au profit de l'armée tous les trésors que l'on trouva enfouis dans le palais, et qui produisirent

encore une somme assez considérable, puisque je reçus deux ans après, pour ma part de prises, un dividende de 6,000 fr. en proportion de mon grade. les capitaines recevant 10,000 et le général Lindsay 140,000. Dans ces partages, la part du simple soldat est considérée comme l'unité; le caporal reçoit deux parts, le sergent quatre, le sergent-major huit, le sous-lieutenant seize, et ainsi de suite en remontant l'échelle des grades; mais la progression pour les officiers supérieurs n'est plus aussi régulière.

Quant au territoire, il fut réuni sans plus de formalités à celui de la Compagnie; mais comme on avait pu apprécier la bravoure et le savoir-faire de ces montagnards dans la guerre de guérillas, la politique conseillait de se les attacher. On y parvint en faisant spécialement en leur faveur une réduction considérable des impôts, et en les taxant seulement à la moitié de ce qu'ils payaient à leur souverain légitime, ou de ce que leurs voisins payaient à la Compagnie. De cette manière, ce petit peuple de bûcherons et de chasseurs, à mœurs fortement trempées, endurci à la fatigue et dont l'énergie aurait pu devenir dangereuse, trouva son intérêt matériel à passer sous la domination anglaise; cette considération étant toujours décisive avec les races mercenaires de l'Inde, non-seulement on n'avait plus à craindre aucune insurrection en faveur de l'ancien

état de choses, mais on était sûr que, si le prince reparaissait, ses propres sujets prendraient les armes contre lui. On s'assurait aussi par cette disposition d'un point d'appui et d'une base d'opérations au centre de la région montagneuse toujours mal soumise aux Anglais, et à laquelle on n'avait pas accordé les mêmes avantages. C'était le système de Machiavel : *Divide et impera*.

Les résultats de cette politique habile, dont tout le mérite doit revenir au colonel Fraser, dépassèrent toutes les espérances ; et d'abord on put retirer immédiatement et impunément toutes les troupes du pays, à l'exception d'une demi-compagnie d'artillerie et d'un bataillon d'infanterie native pour servir de gendarmerie plutôt que de garnison.

Ces arrangements terminés, la première chose à faire était d'expédier le plus vite possible l'ancien possesseur de ces domaines en lieu de sûreté, en attendant qu'on pût l'acheminer vers Bénarès ; la seconde était de soustraire au plus tôt l'armée expéditionnaire à la mousson qui s'annonçait déjà par de fréquents orages. On s'occupa donc d'abord de la composition de l'escorte, et il fut décidé que l'armée s'ébranlerait vers ses cantonnements du moment que le prince aurait passé la frontière.

Il avait été généralement reconnu que le 55e régiment de l'armée royale avait le plus souffert et joué le rôle le plus brillant dans la courte campagne que

nous venons d'esquisser. Cette considération lui valut l'honneur d'être choisi entre tous les autres pour escorter le rajah comme prisonnier d'État depuis Mercara jusqu'à Bangalore, d'où il devait être transféré plus tard à Madras et en dernier lieu au Bengale. En outre du 55e, qui était spécialement responsable de la personne du prince, la division d'escorte se composait de deux régiments d'infanterie native et devait marcher sous les ordres du brigadier Stewart, qui avait commandé durant les opérations la colonne du sud. Le 24 avril était le jour fixé pour le départ. La personne du rajah devait nous être remise à une heure après-midi et la colonne devait s'ébranler à l'instant même. Par une exagération de discipline ordinaire en pareil cas, trois quarts d'heure avant le moment indiqué nous étions déjà rangés en bataille et en costume de route devant la porte du château ; mais une heure, deux heures, trois heures se passèrent sous un soleil foudroyant, sans qu'aucun mouvement dans la cour du palais annonçât l'arrivée du prisonnier. Les soldats commençaient à murmurer, et les officiers eux-mêmes pouvaient à peine contenir leur impatience : on ne savait plus à quoi attribuer un retard qui pouvait devenir fatal à l'escorte, car à chaque instant quelque individu tombait dans les rangs frappé d'apoplexie ou atteint d'un coup de soleil. On sut enfin qu'une scène des plus déchirantes se passait dans

l'intérieur de cette demeure royale : le malheureux prince ne s'était rendu et n'avait ordonné à ses troupes victorieuses de nous livrer les passages qui conduisaient à sa capitale que dans l'espérance, on ajoutait même sous la promesse formelle, que ses erreurs seraient pardonnées et qu'on ne le dépouillerait pas entièrement de ses États. Il s'attendait bien qu'on ne lui laisserait qu'un vain simulacre de royauté comme on l'avait fait pour tant d'autres, mais au moins il respirerait encore l'air du pays natal, il vivrait entouré de son harem, il mourrait où ses ancêtres avaient vécu : sans cette condition, il aurait résisté jusqu'à la fin et c'en était fait de nous. Toutefois, sur quelque autorité qu'il eût basé son espérance, elle l'avait déçu : le gouverneur général, lord William Bentinck, avait prononcé sa déchéance. La nouvelle ne lui en avait été communiquée que le jour même qui devait l'arracher à ses foyers ; alors sa douleur, sa rage, ses regrets d'avoir cru à la générosité anglaise ne connurent plus de bornes : il se roulait dans des convulsions horribles, s'arrachant les cheveux, se tordant les mains, déchirant ses vêtements. Pendant longtemps il ne put se décider à mettre le pied dans le magnifique palanquin doré, dernier signe de sa puissance, qui devait le transporter à sa prison lointaine. Ses femmes, au nombre de vingt-cinq, jetaient des cris déchirants et achevaient de bouleverser son âme en embrassant ses ge-

noux, en lui prodiguant leurs carresses et en jurant de partager sa captivité.

Cependant les troupes et les plénipotentiaires s'impatientaient; on menaçait d'employer la force. Le malheureux rajah retrouva au dernier moment le sentiment de sa dignité : il ne devait point s'exposer au contact brutal de la soldatesque, et prenant enfin sa résolution, il se jeta dans son palanquin où il s'enferma quelque temps pendant qu'on préparait le départ de ses femmes auxquelles on avait permis de le suivre. Leurs litières, au nombre de vingt-cinq, furent ajoutées à l'ambulance et formèrent partie de l'arrière-garde dont on donna le commandement à un gros officier nommé Hay, que le rajah avait spécialement désigné, le prenant pour un eunuque à cause de sa corpulence.

Tous ces préliminaires terminés, le palanquin aux dorures royales parut enfin sur le seuil du palais, puis s'avança au centre du 55e qui se forma en carré pour le recevoir, et le convoi s'ébranla. En ce moment le rajah ouvrit la portière : le major Warren, par un mouvement spontané, ordonna de lui présenter les armes ; il salua en retour, mais son visage était baigné de larmes et il détourna les yeux pour les porter sur son palais, sur la campagne, sur ces forêts natales qu'il ne devait plus revoir. La route nous conduisit d'abord devant la résidence d'été de son père ; ici se groupait un petit faubourg détaché

de la capitale. Tous les habitants étaient sur leurs portes : à la vue du prince ils se prosternèrent avec respect le front dans la poussière en criant : Samy ! Samy ! Dieu ! Dieu ! C'était le dernier hommage rendu à sa divinité, et le pauvre mortel auquel on adressait ce titre pour la dernière fois sanglotait comme une femme en s'éloignant de son élysée.

Après avoir marché deux lieues dans une épaisse forêt, par un étroit sentier où la garde du prisonnier devenait extrêmement périlleuse et où avec la moindre énergie il lui eût été facile de ressaisir sa liberté, nous aperçûmes quelques tentes dans une clairière parmi les grands arbres : c'était notre camp qu'on avait disposé d'avance. Un espace assez vaste était enclos pour le rajah et son harem ; on y introduisit le palanquin et les litières avec un certain nombre de serviteurs, puis un cordon de sentinelles fut placé tout autour avec ordre de ne rien laisser sortir jusqu'au jour. A neuf heures du soir le rajah vint s'asseoir au clair de la lune à la porte de son pavillon. Il y reçut la visite du colonel Stewart et de l'état-major. Pendant leur conférence, la musique militaire des différents corps joua plusieurs airs qui semblèrent lui procurer quelque distraction. Vers dix heures une panique se répandit qu'un corps de Coorgahs venait nous attaquer pour délivrer leur maître. Le prince rentra aussitôt dans l'enceinte et la moitié de l'escorte se mit sous les armes. Un

bruit assez singulier se faisait entendre, comme celui d'une fusillade à quelque distance. On s'assura bientôt que le feu avait pris par accident à une partie de la forêt peu éloignée du camp, et les explosions qu'on entendait étaient celles des bambous à mesure qu'ils étaient atteints par la flamme et que l'air qu'ils contenaient intérieurement se dilatait par la chaleur. Entourés de bois comme nous l'étions, ce nouvel ennemi pouvait devenir plus dangereux que celui que nous avions d'abord appréhendé, mais notre inquiétude cessa bientôt : le vent s'éleva dans une direction qui éloignait l'incendie, et avec le vent survint une forte pluie qui dura jusqu'au jour.

25 avril. — Le matin, le temps est plus calme, mais des brumes épaisses qui par intervalles se résolvent en une pluie fine donnent à tout le camp une physionomie des plus tristes. En route vers huit heures du matin, c'est à peine si nous pouvons avancer. L'eau qui a imprégné nos tentes en a doublé le poids ; la terre est détrempée jusqu'à un demi-pied ou un pied de profondeur ; deux pieds d'eau se sont amassés en maintes places et les animaux ne s'y aventurent qu'avec répugnance. Les bœufs, quand on a la patience d'attendre, sont d'admirables animaux ; ils finissent toujours par arriver. Il n'en est pas de même de nos chameaux qui font une triste figure dans cette boue ; ils glissent à chaque instant, s'écartèlent et tombent pour ne plus se relever.

Dans une marche de quatre lieues, nous sommes obligés d'abandonner sur la route une portion considérable de nos provisions et de nos bagages pour des accidents de ce genre qu'il est impossible de réparer. Vers deux heures de l'après-midi, nous arrivons à Jumboor, petit hameau toujours dans la forêt. Le pavillon du rajah est beaucoup plus modeste que la veille; l'enclos est réduit de moitié. Au reste le nombre des serviteurs et même celui de ses femmes a diminué en proportion. De ses vingt-cinq épouses il n'en reste plus que dix; les autres ont repris la route de leurs villages et rejoint leurs familles : telle est l'espèce de fidélité qui suit le plus souvent le malheur.

26 avril. — Nouvelle pluie, nouvelles tribulations. L'eau nous assiége au dehors, la terre semble vomir des millions de reptiles, les scorpions et les mille-pattes s'introduisent partout ; la puanteur, la vermine et des inquiétudes continuelles nous poursuivent jusque sous la tente. Nous campons quatre lieues plus loin à Ramsamy-Conoway, gros village sur les bords du Cavery. Sur la place publique, en face de la pagode, il y a un morceau de sculpture assez remarquable : c'est un bœuf de grandeur naturelle, couché sur une plate-forme de granit et garanti des injures de l'air par un petit clocheton élevé sur des piliers. Le cou de l'animal était chargé de guirlandes de fleurs et le peuple se prosternait

devant la plate-forme au bruit des tam-tams et des cornemuses.

Le 27, nous traversions le Cavery. Dès ce moment nous étions sur le territoire de Maïssore et nous disions adieu à la région de forêts et de montagnes. Quatre lieues plus loin, près du village de Balkpoor, nous trouvions campé un escadron du 8e régiment de cavalerie indigène et une compagnie d'artillerie à cheval qu'on avait expédiés à notre rencontre de Bangalore. Les officiers qui accompagnaient ce détachement nous apprirent que la rumeur des désastres arrivés simultanément aux deux colonnes du nord et de l'ouest avait produit l'impression la plus fâcheuse dans tout le pays que nous allions traverser ; que le drapeau noir avait été aussitôt arboré dans plusieurs villages aux environs de Seringapatam, et qu'on avait eu pour un moment des inquiétudes sérieuses d'un soulèvement en masse, quand la nouvelle inattendue de la soumission du rajah était venue décourager les meneurs. Tout allait sans doute rentrer dans l'ordre, mais on n'en avait pas moins jugé prudent de renforcer notre escorte. Du reste, la direction de notre route n'était point changée, et l'on pensait avec raison que la vue d'un souverain prisonnier, traîné comme en triomphe devant la brèche où avait péri Tippoo, serait le moyen le plus efficace d'étouffer la fermentation et de calmer les esprits.

Le 28 et le 29, la colonne suspendit sa marche pour réorganiser le convoi et laisser quelque repos aux malades. La dyssenterie sévissait dans le camp ; nous avions perdu presque tous nos chameaux : tels sont les effets ordinaires de la mousson. La destruction de nos bêtes de somme nous aurait laissés tout à fait sans vivres, si un heureux hasard n'eût jeté précisément en ce moment une émigration de Brinjaries sur notre route. Les Brinjaries ou Lambadies sont les bohémiens de l'Inde ; c'est la souche première d'où sont sorties toutes les tribus errantes du même nom qui parcourent l'Europe. Leur premier point de départ n'est pas bien connu : une ressemblance physique assez marquée indiquerait une communauté d'origine avec les Mahrattes ; mais par la religion, les coutumes, les mœurs et la langue, ils diffèrent de toutes les castes de cette confédération. C'est évidemment une ou plusieurs subdivisions de la caste des parias, mais en dehors de la communion indoue, indépendante de la religion de Brahma et des lois de Menou. M. de Rienzi fait remonter leur origine à l'invasion de l'Inde par le fameux Timour, que nous appelons Tamerlan, en 1398. Selon lui, cette caste s'est formée à cette époque des hordes de parias de toutes les nuances qui accompagnaient les armées mogoles comme espions et comme fournisseurs, et qu'une longue association d'industrie a fini par agglomérer en un peuple. On

les retrouve aujourd'hui en campements innombrables, errant çà et là dans toute l'immensité de la péninsule indoustanique où ils font exclusivement le commerce des grains. En temps de guerre ils se livrent au pillage, apportent des provisions dans les armées et les inondent d'espions et de danseuses. En temps de paix ils fabriquent des toiles grossières et font le commerce de riz, de beurre, de sel, d'arack, d'opium, de pan. Du reste, il font tous les métiers et leurs femmes disent la bonne aventure. Celles-ci sont jolies et bien faites, comme la plupart des femmes indoues, mais portées à la lubricité la plus dégoûtante. C'est au point que, comme les bacchantes des temps mythologiques, elles iront quelquefois par troupes en quête d'amants et mettront en pièces ceux qui se refuseront à leurs désirs. Leur costume est bariolé de diverses couleurs et fort joli quand il est neuf; mais elles ne le changent jamais jusqu'à ce qu'il tombe en lambeaux sur leur corps; elles semblent se plaire dans la saleté. Dans l'embarras où nous étions, la rencontre de cette horde nous fut d'une immense utilité. En deux jours les Brinjaries approvisionnèrent complétement notre commissariat et remplacèrent les bêtes de somme que nous avions perdues, jusqu'à concurrence de nos besoins. « Les Brinjaries sont unis « entre eux et vivent en famille; il n'est pas rare « de voir le père et la fille, l'oncle et la nièce, le

« frère et la sœur, vivre ensemble et se confondre « à la manière des animaux. Ils sont méfiants, « menteurs, joueurs, ivrognes et entièrement illet- « trés ; ils méprisent la religion et n'ont guère « d'autre croyance que la peur des mauvais génies « et de la fatalité (1). »

Presque tous les montagnards Coorgahs qui ont suivi le rajah jusqu'alors, l'abandonnent ici au seuil de ses États. De trois cents le nombre est réduit à seize. Il faut même lui procurer des boyhis de la Compagnie pour remplacer ses porteurs qui ont également disparu. Quant à ses femmes il n'en reste plus que trois dont la plus ancienne et la dernière, son premier et son dernier amour, celle qu'il chérit le plus et celle qu'il a le plus offensée. Ces trois femmes lui resteront fidèles jusqu'au bout ; elles l'accompagneront à Bénarès et partageront sa captivité.

A partir de Balkpoor toute la splendeur royale disparaît ; le vaste pavillon, avec ses murs de clôture doublés d'étoffe cramoisie, est supprimé. Une tente de capitaine est assignée au rajah, et l'on dresse à côté pour ses trois femmes une autre tente de la même grandeur, réunie à la première par un simple rideau pour les protéger contre la curiosité de l'escorte. La musique militaire cesse de jouer

(1) M. de Rienzi.

pour charmer les ennuis du prince, chaque jour alourdit sa chaîne : ce n'est plus qu'un prisonnier de guerre que l'on garde strictement et sans cérémonie. Chaque jour une nouvelle compagnie du 53e et un nouvel officier du même corps sont préposés à sa garde et logés dans une tente qui touche à la sienne. La consigne de l'officier est de visiter le prince plusieurs fois pendant les heures de la nuit, comme pendant celles du jour, pour s'assurer de sa présence, dont il est personnellement responsable, malgré les représentations du prisonnier qui se plaint amèrement de l'intimité de ce contact. Le caractère du peuple anglais est tout positif ; chez lui le respect ne survit ni au pouvoir ni à la fortune. Il ne sait avoir que de la familiarité pour le malheur, familiarité qui devient quelquefois aussi insupportable que les outrages.

Le 30 avril nous amène à Kittoor (trois lieues et demie), grosse bourgade de cinq à six cents feux. Vue d'un peu loin, elle présente une assez belle apparence dans un pays délicieusement boisé et accidenté. De près c'est toujours la même misère, la même saleté, la même vermine. Les places publiques sont envahies par des caravanes de pauvres voyageurs, de marchands et de pèlerins qui y laissent successivement les traces inévitables de leur passage. Ils cherchent en se réunissant à échapper aux voleurs de nuit. Je remarque que les vieux quartiers aban-

donnés et tombant aujourd'hui en ruine, étaient entièrement composés de bonnes maisons de briques : l'on n'en bâtit plus de pareilles. Les nouvelles constructions qui s'élèvent à côté, et dont les matériaux éphémères retourneront en moins de trois ans à leur poussière originelle, prouvent combien le confortable a diminué depuis quelques années. Il semblerait que même au temps des désordres des Pindaris et des guerres continuelles, le pays était moins pauvre qu'il n'est à présent. On dirait qu'il a existé jadis une classe moyenne disparue tout à coup et tout récemment : mais alors qu'est-elle devenue et comment s'est-elle éteinte ? Je commence à m'adresser sérieusement cette question : L'Inde serait-elle plus malheureuse sous le gouvernement de la civilisation anglaise que sous le despotisme musulman ou au milieu des convulsions de l'anarchie? Y a-t-il un malheur plus grand que le joug de l'étranger ? N'est-ce pas le véritable vampire politique?

Le 1er mai, à Yertora (cinq lieues). — Le malheureux rajah, de plus en plus froissé dans son amour-propre, dans sa dignité, dans la pudeur de son harem qu'il voit constamment exposé aux regards des officiers de l'escorte, anéanti dans ses affections et ses espérances, tombe sérieusement malade. Il faut se décider à lui donner quelques jours de repos, et une halte est commandée pour le lendemain.

Ce jour, le 2 mai, se trouvait être précisément celui de mon tour de garde : je l'avais vu approcher avec regret, car le métier de geôlier m'inspirait une profonde répugnance : toutefois il n'y avait rien à faire pour l'éviter, c'était ma destinée. En recevant le rajah de mains de mon prédécesseur, je lui fis le profond salam asiatique en lui adressant le titre de Maha-raj et celui de Huzret, qui équivaut à celui de Majesté dans nos pays. Le pauvre diable, surpris et touché d'une politesse à laquelle il n'était plus accoutumé, chercha à me retenir, et malgré moi je finis par m'y prêter avec une complaisance tout à fait involontaire, car mon origine française me faisait craindre de me compromettre aux yeux de mes chefs en permettant les épanchements du prisonnier. On observera que j'étais le seul officier du 55e qui pût s'exprimer dans la langue du pays : c'était donc la première fois depuis quelques jours que le rajah trouvait quelqu'un qui pût le comprendre, et par conséquent qu'il pouvait jouir de quelque conversation. Il en profita pour décharger son cœur du fardeau qui l'oppressait et pour se livrer à cette jouissance des malheureux, le droit de se plaindre. Insensiblement je me laissai entraîner par l'intérêt que m'inspirait sa conversation, et je finis par lui demander comment il avait pu être assez malavisé pour se rendre quand il avait déjà remporté deux victoires, quand avec l'assistance de la mous-

son une simple résistance d'inertie, qu'il lui était aisé de prolonger quinze jours ou trois semaines sans tirer un coup de fusil, en se cachant dans ses impénétrables forêts, nous aurait infailliblement détruits? Je ne pus m'empêcher de lui en faire le reproche, de même que le spectateur d'une partie d'échecs reprocherait à l'un des joueurs le mouvement décisif et maladroit qui lui a fait perdre sa partie. Il me répondit avec assez de naïveté, en regrettant amèrement sa faute et en la rejetant sur sa destinée, son mauvais génie. Il n'avait pas ignoré, disait-il, qu'il ne tenait qu'à lui de nous détruire tous jusqu'au dernier, et c'était dommage qu'il ne l'eût pas fait puisqu'il aurait toujours pu obtenir plus tard des conditions aussi avantageuses que celles qu'on lui avait faites. Mais il avait pensé que les ressources de la Compagnie étaient inépuisables; qu'en temps plus favorable on enverrait contre lui de nouvelles armées et qu'il lui faudrait succomber à la longue. D'un autre côté, on lui avait fait espérer que, par une soumission immédiate, il conserverait au moins ses États, sous la tutelle anglaise. Il ajoutait que s'il avait pu prévoir la perfidie dont on usait à son égard, il aurait résisté jusqu'à la mort, préférant une tombe dans ses montagnes à la captivité qui l'attendait à Bénarès. Chaque fois que cette idée se représentait à son esprit, c'était une explosion de regrets, d'imprécations et de larmes qui faisait

peine à entendre. Ce fut un vrai soulagement pour moi quand mon tour de garde fut passé.

Le 4 mai, nous poussâmes jusqu'à Polally, petit hameau, dans une plaine, à une demi-lieue de Seringapatam.

Il était dix heures du matin, nous avions fait une marche de dix lieues par une route extrêmement fatigante, sablonneuse et entre des cascades de rochers. Mais nous voyions pointer à l'horizon, à trois quarts de lieue dans la plaine, les deux gracieux minarets qui s'élèvent encore comme un monument funéraire sur la capitale déchue du Maïssore. Dès lors toute fatigue fut oubliée ; chacun était impatient de parcourir la scène d'un des plus beaux drames de l'histoire de l'Inde. Par une singulière coïncidence, qui devait ajouter à la vivacité de nos impressions, ce jour était précisément l'anniversaire de la chute de cet empire, si brillant et si éphémère. Il y avait juste trente-cinq ans qu'une dynastie qui ne comptait que deux règnes avait succombé ; mais elle était identifiée avec toute l'existence, tous les souvenirs de la nation qui lui devait sa gloire et sa prospérité. Depuis quelques jours, parmi les populations que nous traversions, les noms de Hyder-Aly et de Tippoo s'échappaient de toutes les lèvres, remplissaient toute l'atmosphère. Notre imagination était frappée des souvenirs historiques que nous touchions à chaque pas. C'était donc avec un

respect et un effroi superstitieux que nous nous préparions à nous incliner sur les tombes de ces champions de l'indépendance asiatique, martyrs de leur patriotisme. Mais une autre pensée plus intime et plus triste parlait plus particulièrement à mon cœur; une autre image se dressait pour moi sur cette brèche encore béante, et m'y faisait trouver des émotions et un intérêt tout personnels. C'est qu'en ce jour il y avait trente-cinq ans que mon père, officier de fortune ainsi que moi, conduisait une troupe anglaise à l'assaut de ces mêmes remparts, qu'il y recevait une blessure glorieuse, et payait de son sang l'hospitalité qu'il avait demandée à l'étranger. Et en ce même anniversaire, trente-cinq ans après, son fils arrivait aux pied des mêmes murailles, sous le même uniforme, escortant un prince prisonnier : singuliers caprices de la destinée !

Accompagné de mes deux camarades favoris, les lieutenants Bayly et de Havilland, je pris à pied le chemin de Seringapatam. Le Cavery répandu dans de nombreux canaux se retrouvait à chaque pas. « Après avoir serpenté dans la vallée en courant du « nord au sud, ce fleuve réunit toutes ses eaux « pour se présenter de front contre la ville, et au » pied même de ses murs se partage de nouveau en « deux branches qui forment une île longue et étroite. « Deux collines s'élèvent à chaque extrémité : la « première est occupée par la ville de Seringapatam;

« à trois quarts de lieue au delà, sur la pente « méridionale de la seconde, qui est beaucoup « moins élevée, on aperçoit une ville ouverte, « tout indienne (1) : » c'est ce qu'on appelle la Pettah ou faubourg de Ganjam. C'était autrefois le satellite, le corollaire commercial et industriel de la cité royale et guerrière. Elle contient encore des boutiques où l'on retrouve quelques-uns de ces tissus qui faisaient autrefois la gloire et la richesse de l'Inde, mais que la concurrence anglaise a détruites presque partout. La Compagnie y a établi un dépôt d'invalides indigènes et de grands magasins.

Avant d'arriver à la ville du côté du nord-ouest, il faut passer par un autre faubourg presque désert, et traverser plusieurs ponts jetés sur le Cavery, entre autres, un pont-canal qui sert à la fois de chaussée et d'aqueduc. Ce dernier ouvrage est évidemment de construction anglaise, de l'époque où Seringapatam était le quartier général d'une division militaire. En suivant son tracé par une magnifique avenue de figuiers d'Inde, de manguiers et de mimoses, qui longe le canal et conduit jusqu'à la forteresse, on découvre les points de vue les plus pittoresques. Ici ce sont les vérangues des maisons que l'on voit de profil, descendant par des escaliers de granit jusqu'au niveau de la rivière, dans le

(1) Montholon de Sémonville, *Revue des Deux Mondes*.

genre des ghats de Bénarès ; la scène est animée par les baigneurs qui viennent faire leurs ablutions dans ses eaux sacrées. Plus loin c'est un massif de ruines inabordables couronnées du magnifique feuillage du pipol ; la base est enterrée dans des débris parmi lesquels se détache en vert sombre le milk bush funéraire, tout chargé de poussière et de malaria. Les pluies d'été ont depuis longtemps pourri les charpentes, les toits se sont écroulés, les murs s'affaissent ; quelques pluies nouvelles auront bientôt mis ce qui reste au niveau du sol, et la trace du séjour de l'homme sera effacée pour jamais. Quelques monuments dispersés çà et là semblent seuls, malgré leur délicatesse, persister quand tout s'écroule, et vouloir survivre à la destruction générale : ce sont des tombes mogoles à forme élégante et légère, à treillage ouvragé et fragile, à couleurs éclatantes et à dômes dorés. Au moment de franchir le premier pont-levis, nous nous détournons pour côtoyer les remparts, pour considérer à loisir les célèbres fortifications qui n'ont pu sauver cette ville héroïque. Les voilà bien telles que le canon les a laissées il y a trente-cinq ans : l'ingénieur n'a rien réparé, mais le temps a glissé légèrement sur ces masses. Deux obusiers mutilés marquent encore la place où la colonne d'attaque, sous les ordres du général sir David Baird, déboucha de la tranchée pour s'élancer à la brèche. L'assaut eut lieu en plein

midi, le 2 mai 1799. Après une lutte acharnée, les armées combinées des Anglais sous le général Harris et du Nizam sous Meer-Alum emportèrent Seringapatam qui demeura en leur pouvoir. Tippoo périt dans la mêlée, et avec lui finit un grand empire qui devait entraîner dans sa chute tous les autres trônes de la vaste presqu'île. La singulière étoile des Anglais marqua son influence dans cette occasion comme à toutes les époques de crise ; seulement trois jours plus tard, une forte inondation du Cavery qui déborda inopinément eût forcé les assiégeants à la retraite, sauvé le sultan et changé peut-être toutes les destinées de l'Inde.

« Le voyageur qui entre aujourd'hui dans Serin-« gapatam trouve un silence de mort dans son en-« ceinte dévastée ; la ville actuelle est si déserte que « sa population, réfugiée à son centre, autour d'un « méchant bazar, ne dépasse point huit cents habi-« tants ; tous ses autres quartiers, qui pouvaient en « faire une cité de quarante mille âmes, sont entiè-« rement saccagés et bouleversés (1). » Au milieu de ce chaos, quelques vieux arbres, héritiers solitaires de jardins abandonnés, élèvent çà et là leur végétation vigoureuse et jettent leur manteau de feuillage sur les décombres. Le palais du sultan est dans l'état le plus pitoyable ; en le parcourant en

(1) Montholon de Sémonville. *Revue des Deux Mondes.*

tous sens, on peut cependant reconnaître une grande salle basse, surmontée d'une large tribune où siégeait Tippoo lors qu'il donnait des audiences solennelles. On retrouve aussi la distribution de ses appartements intérieurs, des logements de ses femmes, des salles de ses gardes. Sur la muraille d'un des cabinets, on aperçoit même quelques peintures à fresque, fort mal dessinées par un artiste européen, et représentant des batailles du sultan, ainsi que son entrevue avec lord Cornwallis. Les cours sont occupées par de longues rangées de canons en fer de tout calibre, mais démontés et hors de combat, qui autrefois garnissaient les remparts.

En sortant du palais, on se dirige naturellement vers la magnifique mosquée située sur la même place, dont les minarets caractérisent tout le paysage et fascinent les regards dès les premiers pas qu'on fait dans la vallée. Leur hauteur n'est que de cent quatorze pieds sur six de diamètre, mais leur forme prismatique les fait paraître encore plus effilés. L'architecture gothique n'a jamais atteint, selon moi, la grâce parfaite de son prototype oriental : en dépit de ses aiguilles, de ses flèches les plus hardies, de sa dentelle la mieux ouvrée, je préfère encore le simple minaret de l'islamisme. L'une conserve toujours la pesanteur et la tristesse frileuse de son ciel gris, se plaît à imiter les cristallisations de nos frimas ; ce sont toujours des stalactites ou des stalag-

mites ; je n'y vois que la fantaisie laborieuse d'un esprit bizarre et mélancolique. Au contraire, l'architecture orientale se détache sur son ciel d'azur comme le cyprès de ses jardins, comme une fleur sur sa tige ; elle se pare de vives couleurs, étincelle au soleil, s'épanouit à l'air, à la lumière, légère, gracieuse, élancée, en formes rondes, chaudes et voluptueuses : c'est un cantique de joie et d'espérance qui semble chanter dans la nue : Gloire à Dieu au plus haut des cieux ! Voilà l'impression que j'ai éprouvée au pied de la délicieuse mosquée de Seringapatam, que j'ai sentie plus vivement encore en contemplant de la pointe la plus élevée de ses minarets le magnifique panorama qui se développait à nos pieds. Le vieux derviche qui la desservait avait voulu nous accompagner dans cette fatigante ascension pour jouir un peu plus longtemps du rôle de cicerone qu'il n'a que peu d'occasions d'exercer. Tandis qu'il nous guidait, des milliers de pigeons ramiers s'envolaient au bruit de nos pas des nombreuses ouvertures qu'on avait pratiquées dans la maçonnerie pour leur servir d'asile et venaient s'abattre en roucoulant sur les lignes délicates des corniches. De cette hauteur, le vieux cénobite nous indiqua avec assez de clarté la position des alliés durant le siége dont il prétendait avoir été témoin oculaire ; il nous fit suivre d'après les localités les phases du dernier combat, et s'offrit en redescen-

dant à nous montrer près d'une petite poterne à gauche donnant sur les retranchements extérieurs, l'endroit même où l'on avait retrouvé le corps de Tippoo. La place ou reposait sa tête est effectivement indiquée par une dalle grise de granit dans laquelle on a enchâssé un anneau de fer.

D'après l'explication du derviche, il paraîtrait que Tippoo, fatigué d'avoir dirigé le feu en personne durant toute la matinée sur les réduits où les Anglais étaient logés, reposait dans ses appartements, lorsqu'on vint l'avertir que l'ennemi avait profité de la plus grande chaleur du jour pour surprendre et enlever la brèche en peu de minutes, et que déjà il s'élançait dans la place. Après un premier moment d'incrédulité, il sortit précipitamment pour reconnaître lui-même l'état désespéré de ses affaires. Voyant bientôt que tout était perdu, il se mit à la tête d'une troupe dévouée, et voulut tenter une sortie pour s'échapper par la petite poterne dont je viens de parler. Mais comme il s'y présentait, le 12e régiment de l'armée royale anglaise, qui avait fait le tour du rempart, y arrivait par l'extérieur. Le carnage devint effroyable, Tippoo fut blessé un des premiers et tout son monde se fit tuer autour de lui. Il était tombé tout sanglant sur le pavé de la poterne, quand un soldat du 12e régiment voulut lui arracher le collier de diamants qu'il portait au cou. Cet outrage ranima le sultan qui, se relevant à moitié par un dernier effort, blessa

grièvement ce soldat d'un coup de sabre à la tête. L'Anglais à son tour, exaspéré par sa blessure, l'acheva avec sa baïonnette sans savoir à qui il avait affaire.

Quand plus tard il fut question de partager le butin, ce collier de diamants ne se retrouva plus. On raconte que le soldat anglais qui s'en était emparé, le prenant pour un collier de verre, le vendit au chirurgien de son régiment pour une bouteille d'eau-de-vie, et que celui-ci se retira immédiatement du service pour réaliser une superbe fortune.

La catastrophe de la mort de Tippoo ne fut pas immédiatement connue : le général Baird qui commandait l'assaut avait pris de vaines informations auprès des fils du sultan qui ignoraient ce que leur père avait pu devenir, et s'il avait réussi à s'échapper. La rumeur publique disait cependant qu'on l'avait vu blessé et se traînant à peine auprès de la petite poterne en question ; mais celle-ci était littéralement bloquée par les cadavres : comme la nuit approchait, il fallut allumer des torches pour éclairer la fin de cette journée de carnage ; et après mille recherches parmi tous ces corps déjà dépouillés et nageant dans le sang, celui de Tippoo fut difficilement reconnu : enlevé aussitôt avec tous les témoignages possibles de respect, il fut transporté le lendemain en grande pompe au mausolée de son père.

Ce mausolée devait être le principal but de notre

pèlerinage ; le vieux derviche de la mosquée voulut encore nous y conduire. Je ne doute pas qu'il ne fût poussé au moins autant par ce besoin inné chez les Indiens, d'entendre ou de raconter des légendes, que par un motif plus intéressé. Après quelques discussions, nous finîmes par accepter ses services. Sortant de la ville par le lâl derwazeh (la porte Rouge), nous traversâmes l'île du Cavery dans toute sa longueur. A moitié chemin du tombeau, notre guide nous persuada de nous détourner pour visiter les restes d'une maison de plaisance de Tippoo, remarquable par l'élégance de sa construction et la richesse de ses sculptures. Cette charmante habitation, que le sultan avait fait bâtir sur un plan conçu par lui et où il aimait à se reposer des tempêtes de la vie, sert aujourd'hui de bungalo aux voyageurs européens. Sa forme est celle d'un beau pavillon carré, précédé sur ses quatre faces d'une large galerie et d'un péristyle de plusieurs marches ; les pilastres de la galerie, les fenêtres et les portes intérieures sont d'un style moresque très-gracieux. Les sculptures sur bois sont admirables, et, ce qui est étonnant pour ce pays, fort bien conservées. Au premier étage on peut admirer une fort jolie salle de réception, communiquant avec des boudoirs placés aux angles de l'édifice, et d'où l'on monte à une superbe terrasse. Le paysage que l'on découvre est magnifique, mais les jardins abandonnés à la nature

retournent à l'état de jungle, les bassins sont taris, les jets d'eau ne marchent plus. Après le sac de Seringapatam, cette délicieuse demeure servit quelque temps de quartier général au colonel du 33e régiment, maintenant duc de Wellington, alors commandant de la place et gouverneur du Maïssore. Aujourd'hui les démons de la malaria s'en sont emparés : malheur au voyageur qui s'endort sous ce toit perfide, qui séjourne sous ces pernicieux ombrages ! C'est un de ces caprices de la nature que nous avons déjà observés ailleurs. On dirait qu'un ange au glaive de feu, l'esprit de Hyder ou de Tippoo, se tient sur toutes les ruines et à toutes les issues de Seringapatam, pour dire aux Anglais : Arrière, maudits ! le ciel a entendu notre plainte, vous êtes exclus de ce paradis terrestre, n'entrez pas sous peine de mort ! La forteresse presque imprenable, la capitale historique du Maïssore le théâtre de leurs exploits, la fertile vallée du Cavery et ses jardins d'Armide ont dû être abandonnés par les conquérants et pour toujours. Il n'y reste d'eux que des tombeaux. L'immense cimetière, où s'élève une forêt de magnifiques mausolées, témoigne combien la lutte a été obstinée ; mais il a fallu reculer enfin devant l'ange exterminateur.

En quittant le pavillon, la route mène d'abord à Ganjam : c'est le nom de l'ancien quartier du commerce, détaché de la forteresse, dont j'ai déjà parlé plus haut. Après l'avoir traversé, on arrive à la

pointe sud de l'île. C'est ici que se trouve le lâl bagh (jardin des roses), au milieu duquel s'élève le mausolée des princes. Un arc de triomphe simple mais de bon goût annonce dignement l'entrée ; une large avenue de cyprès conduit ensuite directement par une pente douce et insensible au monument de Hyder-Aly et de Tippoo. Ce temple est de forme ronde, surmonté du dôme ou bonnet musulman et élevé sur une plate-forme entre deux autres édifices servant de mosquée et de caravansérai. Trois belles portes travaillées à jour et sculptées en bronze s'ouvrent sur l'intérieur, dont tous les ornements sont en marbre blanc, marbre noir et or. La lumière ainsi introduite se projette sur trois tombes au centre de la rotonde et couvertes de velours rouge. Celle de Hyder-Aly est au milieu, son fils est d'un côté et sa femme de l'autre. Le pavé autour des sarcophages, comme celui du péristyle, est aussi carrelé de marbre blanc et noir ; et du dôme, immédiatement au-dessus, sont suspendus par des cordons de soie et symétriquement placés de gros œufs d'autruche auxquels les Indiens attachent des idées superstitieuses. Les jardins qui entourent le monument sont vastes et bien entretenus ; tout près de l'entrée, derrière un obélisque peu gracieux de granit fort grossier, on découvre une espèce de portique ou de chapelle monumentale européenne sans aucun style et d'assez mauvais goût. Son inscription

gravée sur une table de marbre noir rappelle le nom du colonel Baillie mort dans les cachots du sultan. C'est le même officier dont l'armée fut détruite par Hyder-Aly à la bataille de Perimbaukam, le 10 septembre 1781.

CHAPITRE XXVII.

Arrivée à Bangalore. — Observations sur la cavalerie et l'artillerie de l'armée de l'Inde. — Interruption du journal.

De Seringapatam à Bangalore, les localités ont désormais trop peu d'intérêt pour que je me permette d'appeler l'attention sur chaque étape de mon itinéraire. Je ne m'arrêterai que sur les circonstances et les observations les plus saillantes.

La première chose à remarquer, c'est la route elle-même qui, de Seringapatam à Bangalore, est peut-être la meilleure dans l'Inde, large, bien tracée et passablement entretenue, ombragée par une superbe avenue de baobabs, de figuiers et de tamarins, et mesurée par des pierres milliaires de distance en distance.

La première station un peu importante est Tchinapatam : c'était, il n'y a pas plus de vingt ans, une ville assez considérable, possédant plusieurs fabriques. On y travaille encore un peu, mais la popu-

lation est beaucoup diminuée; elle peut monter à trois ou quatre mille âmes, assez pour peupler les trois ou quatre rues qui se croisent au centre de l'ancienne ville. Parmi des monceaux de décombres on trouve cependant quelques restes de splendeur. Un fort à côté de la ville est enclos de hautes et épaisses murailles qui devaient servir jadis très-efficacement à sa défense; on dit qu'il arrêta l'armée de Cornwallis pendant quatre jours; des tours en ruine flanquent ce rempart pittoresque. On voit aussi les restes d'un très-beau madrassah ou collége, où je trouvai quelques manuscrits curieux sur la religion de Bouddah. Presque tous ces livres se composent de feuilles du palmier tali-pât, coupées en bandes, sur lesquelles les caractères sont tracés avec un stylet de fer ou de cuivre.

« Le tali-pât, l'une des plus singulières productions du règne végétal, croît quelquefois jusqu'à la hauteur de deux cents pieds. Il ne fleurit qu'une seule fois dans toute son existence, et sa floraison est le prélude de sa mort. Mais, ainsi que le phénix, il renaît de lui-même, car en mourant il répand autour de lui les germes de nouvelles générations. Ses feuilles ont jusqu'à seize pieds de diamètre : séchées, elles ont un tissu susceptible de se plier comme un éventail; tout corps dur et pointu peut y tracer une empreinte indélébile : on profite de cette propriété pour s'en servir en guise de papier à

écrire. Sir A. Johnston a quelques livres dont on fait remonter la date à cinq ou six cents ans et qui sont parfaitement conservés. Quand l'arbre a atteint toute sa hauteur, au bout de quatre-vingts ans, la cosse rompt son enveloppe avec un bruit retentissant et il en sort une fleur blanche comme l'ivoire, qui a quelquefois trente pieds de long. Dans l'intervalle de quinze à vingt mois, il tombe d'une espèce de grappe qui a succédé à la fleur une pluie de noix qui renouvelle l'espèce (1). »

La cinquième station est au village de Beded. Un événement fort simple arrivé dans cette localité suffit pour mettre en émoi toute la population et même les indigènes de notre escorte. Le président de la masse du 55e, voulant obtenir certaines provisions qui manquaient depuis quelques jours à la table d'hôte des officiers, avait expédié en avant, dès la veille, un jeune sergent du régiment pour faire nos emplettes avant l'arrivée de la division. Celui-ci, séduit par la chaleur de la matinée, récemment débarqué dans le pays et ne se doutant nullement d'un des préjugés les plus invétérés de la population, s'était baigné dans l'unique baory (2) du voisinage.

(1) *Oriental Annual.*

(2) On appelle baory une espèce de piscine toute spéciale à l'Inde, d'une construction toujours fort soignée et souvent monumentale, dans le style des anciens thermes romains ; leur ouverture est fort grande et plusieurs personnes peuvent y puiser de l'eau sans se

Pour se faire une idée de l'effet produit par cette étourderie, il faut connaître le profond dégoût qu'éprouve un Indien pour tout ce qui a pu toucher un Européen, répugnance qui est autant physique que morale et fondée sur notre couleur blanche exactement la même que celle des lépreux du pays. Peu s'en fallut que le malheureux sous-officier ne fût massacré sur place, et il ne dut probablement son salut qu'à la certitude de notre approche. Cependant nous étions partis de la dernière étape plus tard qu'à l'ordinaire : la chaleur était excessive, et les outres des pakallies (cantiniers porteurs d'eau qui accompagnent les armées en conduisant un ou plusieurs bœufs chargés d'eau potable) étaient depuis longtemps épuisées. Chacun arrivait au campement, haletant et impatient d'assouvir sa soif; mais quand les pakallies de service se présentèrent à la citerne et qu'ils apprirent la profanation qui avait été commise, ils refusèrent unanimement de remplir leurs outres. Il fallut par conséquent attendre que ces hommes, déjà fatigués par la marche du matin, allassent avec leurs bêtes de somme chercher la provision nécessaire à une distance considérable, peut-être une couple de lieues, avant que

gêner réciproquement. Des marches de granit descendent jusqu'au niveau de l'eau et continuent sous la surface à une certaine profondeur de manière à ce qu'on puisse s'y baigner.

les cipayes pussent se rafraîchir et commencer leur cuisine. Le mécontentement et le désespoir produits par ce délai, quand on avait à deux pas de soi quelques centaines de mètres cubes d'une eau vive, saine et transparente, paraîtraient une bizarrerie incompréhensible à quiconque ne connaîtrait pas les superstitions des Indiens sur tout ce qui touche aux aliments. Les Brahmanes, les Tchattrias, les Indous de haute et moyenne caste, ne boiront que l'eau qu'ils auront puisée eux-mêmes ou qui l'aura été par un homme de la même subdivision de la même caste.

Leurs préjugés religieux sont si rigoureux à l'égard d'éviter tout contact de quiconque n'est pas de leur caste, chrétien, musulman ou Indou, que s'ils ne portent pas avec eux un lota (vase rond en métal) pour bouillir leur riz, il leur faudra acheter à chaque étape un ustensile neuf en terre cuite qui n'ait évidemment jamais servi (il est impossible de s'y tromper à la couleur). Ce vase coûte au moins trois ou quatre centimes; et un pauvre diable qui n'a que cinq francs par mois pour vivre, dépensera journellement cette somme et retranchera sur son maigre ordinaire, au point d'en mourir presque de faim, plutôt que de manquer à une délicatesse mal placée. Comme chacun brise ordinairement son vase avant de s'en aller, il s'ensuit que dans les environs de chaque village on trouve des tertres tout entiers

formés de débris de poterie, et après qu'un village est détruit, on est toujours sûr d'en retrouver le site aux couches de ces débris qui s'y sont accumulés. Cet usage paraît avoir existé de temps immémorial, car Burnes, Pottinger et autres voyageurs ont retrouvé aux mêmes indices des cités fondées par Alexandre, et qui ont disparu à des époques qui échappent à l'histoire.

Il est inutile d'exiger aucun service ou de vouloir détourner l'attention d'un Indou, domestique ou cipaye, tandis qu'il est à son repas. D'abord c'est son devoir de se cacher pour le prendre comme s'il faisait une action honteuse; et si vous vous mettez en quête de lui, il vous tournera le dos avec une répugnance qu'il affectera plutôt d'exagérer que de dissimuler. Jacquemont se laissa une fois emporter contre un de ses gens, parce que, voulant lui remettre un paquet au moment où il mangeait, cet homme couvrit sa main du pan de sa tunique pour recevoir l'objet comme pour se garantir d'un immondice, et il avoue cependant que tout autre Indien eût agi de même. Tout ce qui est étranger à sa caste lui est, au moment du repas, un objet d'abomination; hors de cette heure sacrée il est assez indifférent. On dira ce que l'on voudra de la soumission, de la régularité, de la parfaite discipline des cipayes, mais une pareille armée est très-embarrassante à conduire. Quelles opérations militaires pourrait-on

entreprendre devant un ennemi libre de préjugés et d'entraves, avec des soldats constamment menacés de mourir de faim ou de soif s'ils n'ont pas leur propre vase ou un vase neuf pour boire et pour manger ?

Je ne puis m'empêcher de citer ici une anecdote : un de mes camarades marié, et vivant par conséquent dans son ménage, croyait s'apercevoir qu'on volait son garde-manger. Pour mettre fin au pillage il dit à son maître d'hôtel, musulman de caste inférieure, de faire toucher la vaisselle qu'on employait à sa table par le mehtur (balayeur et vidangeur de la maison, de la caste la plus abjecte des pariahs). C'est inutile, ***saheb hath dale to, bus hae, koie nahin leneka*** (le maître n'a qu'à toucher, cela suffira, personne n'en voudra plus), traitant ainsi son maître d'immonde. Il va sans dire qu'il fut assommé pour sa naïveté ; mais tout autre domestique indien aurait pensé de même sans avoir la hardiesse de l'exprimer.

Le 12 mai, nous faisions notre entrée triomphale à Bangalore où nous déposâmes notre prisonnier dans le vieux castel d'Hyder-Aly. Délivrés désormais de toute responsabilité, nous fûmes pendant cinq jours fêtés successivement par le général Hawker, commandant la division et les différents corps de la garnison : c'étaient de vraies noces de Gamache. On ne vit pas dans l'Inde comme on devrait vivre : l'Européen civilisé se dégrade aux yeux de l'Indien

par l'indélicatesse de ses goûts. Premièrement, il mange de l'*animal immonde*, le cochon, viande excessivement malsaine dans ce pays, et puis chacun semble faire assaut d'intempérance et de gloutonnerie. De là la terrible mortalité qui décime chaque année l'élite de la jeunesse anglaise. « Il faudrait, dit « Jacquemont, plus que de la force de volonté, il fau- « drait de la bizarrerie pour être frugal, quand on vit « parmi des gens qui sont à peine sobres. « Je le sais par expérience : je suis, par tempérament, plus sobre en tout pays que la société dans laquelle je vis, mais il m'a été impossible d'aller dans l'Inde jusqu'au système de frugalité nécessaire et que je me serais fait si j'avais pu vivre seul et commander mon dîner. En dépit de mes résolutions et de mes habitudes françaises, je me trouvai souvent forcé à des excès qui contribuèrent plus tard à altérer ma santé.

Le lendemain de notre arrivée, nous dînâmes avec les officiers du 13ᵉ dragons de l'armée royale. J'ai parlé ailleurs du luxe de la table d'hôte dans les régiments d'infanterie ; mais il est complétement éclipsé par celui que l'on voit journellement affiché dans le cercle du régiment de cavalerie le moins fashionable : c'est une recherche, une élégance, une extravagance dont on ne se fait pas d'idée sur le continent, et qui aspire à rivaliser avec les tables et les salons de la première aristocratie du royaume :

aussi les officiers ne peuvent-ils se tirer d'affaire, même avec leurs magnifiques appointements. Il faut avoir une fort belle fortune à soi et la conduire avec jugement pour ne pas se ruiner dans un corps de cavalerie anglaise. Ces messieurs affectent invariablement le plus profond dédain pour la pauvreté de l'infanterie qu'ils expriment par des prétentions à une hospitalité insultante : par exemple, ils donneront une invitation générale à leur table à tout officier d'infanterie servant ou de passage dans la même garnison, à la condition de se considérer comme membre honoraire de leur cercle, et de ne rien payer de ce qu'il peut prendre, ayant ainsi l'air de faire une aumône qu'il est impossible d'accepter.

Le lendemain matin nous eûmes l'occasion de voir manœuvrer toutes les troupes de la garnison qu'on fit exercer par extraordinaire en notre honneur ; je prêtai une attention toute particulière aux mouvements des différents corps de cavalerie que je pouvais comparer pour la première fois. C'est un préjugé généralement adopté en France que tout Anglais est nécessairement un excellent cavalier : rien n'est plus faux ; je dis, au contraire, qu'il n'y a pas de peuple qui monte plus mal à cheval. Ce qui a fondé cette opinion tout à fait erronée, et ce qui est pourtant parfaitement vrai, c'est que l'aristocratie anglaise, la classe qui voyage et que l'on rencontre sur le continent, excelle réellement dans tous les

exercices d'équitation, mais cela vient de son éducation toute spéciale. Le fils d'un lord ou d'un riche propriétaire foncier n'a pas atteint l'âge de cinq ans que déjà on le fait asseoir en selle sur un petit poney dont les allures sont bien douces, dont le caractère est parfaitement docile, avec lequel il peut acquérir une familiarité, une hardiesse qui finissent par lui devenir naturelles. Ses petites jambes prennent par l'habitude la meilleure forme pour un cavalier, celle qui lui donne une assise plus sûre ; sa main devient ferme et légère, et arrivé à vingt ans notre jeune homme, devenu jockey accompli, chasse le renard à la course, franchit les haies, court au clocher. Mais il n'en est pas de même du fils du bourgeois ou de l'homme du peuple. Le plaisir de l'équitation en Angleterre, à moins qu'on ne soit propriétaire de campagne (et les terres appartiennent presque exclusivement à l'aristocratie), est excessivement coûteux et presque interdit aux habitants des villes. Dans les fortunes moyennes, c'est tout au plus si vers l'âge de dix-huit à dix-neuf ans on envoie un jeune homme prendre quelques leçons de manége. Cela suffirait peut-être avec nous, mais non pas avec la charpente anglaise où tout est lourd, osseux, massif, sans souplesse et sans grâce. Quel que soit le succès obtenu dans ces leçons préliminaires, si le jeune homme a la fantaisie ou la vanité de vouloir entrer dans un régiment de cavalerie parce qu'il

pense que l'uniforme lui ira bien, il lui suffit d'acheter une sous-lieutenance sans passer par aucune école d'équitation, sans subir aucun examen. C'est seulement quand il a déjà commencé ses fonctions d'officier qu'on le met sous la tutelle de l'écuyer instructeur (*riding master*), qui a bien le rang d'officier, mais qui, généralement élevé des rangs, se trouve dans une position embarrassante et désire se faire des amis parmi ses camarades gentlemen, de sorte qu'il n'est nullement sévère ou exigeant. Au bout de six mois ou un an le novice est affranchi de son contrôle et se contente d'en savoir juste assez pour ne pas tomber de cheval durant la manœuvre. Souvent un officier permute de l'infanterie dans la cavalerie à vingt-cinq ou trente ans : le résultat est nécessairement plus médiocre encore. Autant que j'ai pu en juger par les régiments de cavalerie anglaise que j'ai eu l'occasion de rencontrer dans l'Inde, il m'a paru qu'un tiers généralement des officiers montaient parfaitement à cheval (ils appartenaient presque tous à l'aristocratie), le reste était de vrais sacs. Si je voulais citer, je pourrais commencer par le lieutenant-colonel B***, un parfait gentilhomme, charmant en société, et distingué pour sa bravoure dans les guerres d'Espagne comme officier d'infanterie, mais qui, passé dans la cavalerie à la moitié de sa carrière, se trouvait obligé de s'absenter sous prétexte de maladie toutes les fois qu'il y

avait une manœuvre un peu active. Il était notoire qu'il ne pouvait charger, même sur un gazon uni comme un tapis, sans vider les arçons.

Pour les soldats, les conditions sont encore moins favorables. Ils sont recrutés à l'embauchage parmi les mêmes hommes et de la même manière que l'infanterie, parmi la populace des villes, les mauvais sujets des ateliers de toutes professions. Pas un fils de fermier un peu aisé qui aura pu monter les chevaux de son père en allant à la charrue, ne se trouvera dans les rangs, quelques valets d'écurie tout au plus. Si l'on excepte les enfants de troupe, dont le nombre est extrêmement limité (huit ou dix enrôlements annuels par régiment), il y a à peine un soldat de cavalerie sur vingt qui ait monté à cheval avant d'entrer au service. En fait d'équitation, une instruction tardive n'est jamais efficace. La conséquence inévitable de son système de recrutement est donc que la cavalerie anglaise (à l'exception de deux ou trois régiments que l'on garde pour la montre et qui ne sortent jamais d'Angleterre), malgré l'incontestable supériorité des chevaux, la beauté des hommes, leur force et leur intrépidité nationales, est condamnée à une médiocrité réelle : elle ne décidera jamais des destinées d'une bataille.

Les Anglais ont le droit d'être fiers de leur infanterie : mais leur cavalerie ne peut prétendre qu'au deuxième ou troisième rang. Comparée même avec

la cavalerie indigène de la Compagnie, on doit reconnaître l'immense supériorité de celle-ci sous le rapport de l'équitation. Les Indiens sont de vrais centaures ; ils semblent ne former qu'un seul être avec leurs montures : mais, hélas ! l'éloge doit s'arrêter là. S'il me fallait choisir entre l'infanterie dont on a vu que je n'étais pas admirateur, ou la cavalerie *régulière* indigène, je préférerais encore sans hésiter l'infanterie. C'est l'élan, c'est l'énergie, c'est surtout la confiance réciproque qui sont les qualités essentielles pour toute cavalerie. Pour qu'une charge soit vigoureuse, il faut que chacun compte sur son voisin comme sur lui-même, le chef de file sur ceux qui le suivent; si l'on craint d'être abandonné à soi-même, le moindre obstacle fait regarder en arrière : cette hésitation ralentit l'essor, lui enlève toute son impétuosité, toute sa force. L'infanterie peut du moins compter sur l'exacte symétrie de ses mouvements, la régularité inflexible de sa manœuvre ; tous sont forcés d'avancer sur la même ligne ; le second rang, surveillé par des officiers qui le pressent et le maintiennent, ne peut échapper à la nécessité d'emboîter sur le premier. Dans une charge de cavalerie au contraire chacun est laissé à peu près à son inspiration : les plus braves sont bientôt en avant, et s'il y a des timides, ils se trouveront bientôt isolés. Or les indigènes se connaissent et s'apprécient parfaitement ; ils se jugent plus sévère-

ment que leurs officiers européens ne veulent l'avouer : de là une excessive prudence qui paralyse leur élan même au moment le plus décisif.

Je dois cependant excepter de cette description peu flatteuse les corps de cavalerie irrégulière connus sous le nom de ***Skinner's horse***, d'après leur intrépide fondateur le colonel Skinner. On connaît la répugnance des Asiatiques pour la discipline. Le colonel Skinner pensa qu'en se relâchant d'une sévérité et d'une régularité qui n'étaient pas indispensables pour l'efficacité de la cavalerie, en leur laissant un costume suivant leurs mœurs et leurs préjugés, en élevant leur solde et en leur donnant pour chefs des hommes de naissance, de caste et de considération distinguée parmi les natifs, on ouvrirait des cadres où les hautes classes que la conquête avait appauvries, tant parmi les musulmans que parmi les tribus chevaleresques de Rajpouts, s'empresseraient d'accourir. Il ne s'était pas trompé ; la composition de ces rissalahs (escadrons irréguliers) est excellente. Dans toutes les guerres contre les Mahrattes, les Pindaris, et dernièrement contre les Afghans, ils ont fait des prodiges de valeur, surtout de valeur individuelle. Contre des Asiatiques, des Cosaques et même (*pour la guerre de tirailleurs*) contre des troupes européennes, ils sont infiniment supérieurs à la cavalerie anglaise. Si pourtant on me demandait quelle serait l'issue d'une charge entre un

rissalah et un escadron anglais de même force ou même de force inférieure, la réponse n'est pas douteuse : le rissalah serait écrasé. Mais divisez le faisceau et opposez-les homme à homme, le suwar (cavalier irrégulier) triomphera certainement de l'Européen, le tuera ou le désarmera. D'où vient donc cette infériorité collective ? C'est le secret de la discipline, de l'ensemble. C'est que dans la charge en escadron le suwar agit comme s'il était isolé ; il ne s'attache qu'à un adversaire et n'a confiance qu'en lui-même, tandis que l'Européen a foi dans son camarade.

Les régiments de cavalerie régulière dans l'Inde sont admirablement montés. Les chevaux qui sont fournis par le gouvernement sortent presque exclusivement des haras de la Compagnie. C'est une jolie race croisée, entre l'anglais, le cheval du cap de Bonne-Espérance et l'arabe. Je remarque pourtant que le cavalier européen est presque toujours trop lourd pour sa monture. Quelques mois d'une campagne un peu active suffiraient pour démonter les dragons, tandis que les chevaux des natifs n'auraient pas souffert. Du reste, il en est de même en Europe, malgré la vigoureuse encolure du cheval anglais. Dans les *life guards* (gardes du corps), par exemple, on semble choisir à dessein des hommes d'une stature colossale pour cette arme d'élite ou plutôt de parade que le citadin de Londres montre avec un

sourire de satisfaction et de complaisance indéfinissable aux étrangers, en leur disant : *Look, here's John Bull for you*, littéralement, voilà pour vous un échantillon de *Jean-le-Bœuf* (le sobriquet national qui plaît le plus à nos voisins et qu'ils ne manquent pas de se donner à tout propos). Si une guerre continentale devait se renouveler avec les Anglais, un ennemi habile éviterait durant les premiers mois tout engagement qui pourrait compromettre sérieusement sa cavalerie; pendant la première campagne il se contenterait de tirailler; avant un an les chevaux anglais seraient réduits à l'état de fantômes.

Dans la cavalerie irrégulière, la remonte est basée sur un système différent : chaque suwar est censé fournir son propre cheval et est payé en conséquence. Mais comme il est rare qu'il ait en commençant le capital suffisant, le cas où il est réellement propriétaire de sa monture est nécessairement exceptionnel, et c'est généralement un des rissaldars (chef d'escadron indigène) qui devient, avec l'assentiment du gouvernement, le fournisseur ou plutôt l'entrepreneur de la remonte du régiment. Il prend alors l'engagement avec l'autorité militaire de se tenir toujours prêt à fournir un certain nombre de chevaux à un prix donné. Ces chevaux sont soumis, avant l'admission, à un conseil de remonte et distribués aux suwars qui payent au fournisseur un intérêt de 15 p. °/₀ sur le capital avancé, jusqu'à liquidation.

Si un cheval meurt de maladie, la perte est pour le fournisseur, le gouvernement ne garantit que celles qui ont lieu sur le champ de bataille.

Encore un mot sur la cavalerie indigène. Si l'on me demandait des faits à l'appui des opinions que j'ai énoncées, quant à la supériorité des irréguliers de Skinner, et quant à la mollesse de la cavalerie régulière de la Compagnie, il ne me faudrait pas chercher bien loin pour les trouver : je pourrais citer par exemple le combat de Purwan-Durrah, en 1841, où tout un régiment de cavalerie régulière, le 2e du Bengale, commandé par des officiers distingués qui se firent tuer pour lui donner l'exemple et soutenu par une admirable infanterie qui suivait à quelques pas, prit la fuite devant une charge irrégulière de quatre-vingts cavaliers afghans commandés par Dost-Mahommed qui l'aborda le sabre à la main, et poursuivit les fuyards jusque sous les baïonnettes anglaises. Au contraire, on ne pourrait citer un seul cas où les irréguliers, organisés sur le système de Skinner et commandés par un ou deux officiers européens, tant au Bengale que dans les contingents d'Hyderabad, de Scinde, de Poonah, etc., aient manqué de courage, et souvent ils ont fait preuve d'héroïsme. On cite dans la guerre des Mahrattes un combat où il s'agissait de déloger un détachement de cavalerie ennemie d'un bois où il était embusqué. Une charge régulière sur un pareil terrain était

impossible, et l'infanterie n'était pas à portée ; les dragons l'avaient cependant essayé à plusieurs reprises, mais toujours en vain et en perdant beaucoup de monde. Skinner, qui se trouvait présent avec ses irréguliers, s'offrit alors d'enlever la position et accomplit sa tâche dès la première épreuve, exterminant les Mahrattes et n'ayant que quelques hommes hors de combat. Le succès dépendait ici d'une série de combats singuliers, pour lesquels sa troupe était incomparable. Dans l'exercice du fusil *à cheval*, celui de la lance et du sabre, ils n'ont point de rivaux. Je ne suis ni le seul ni le premier qui préfère ainsi les cavaliers de Skinner, car je pourrais observer que quand le gouverneur général, lord Auckland, raya le 2e régiment de cavalerie du Bengale des cadres de l'armée en punition de sa faiblesse, il y substitua dans la même ordonnance un 8e régiment de *cavalerie irrégulière*, prouvant ainsi l'estime qu'il accordait à cette arme.

Pour compléter le tableau que nous avons cherché à esquisser de l'armée anglo-indienne analysée dans ses diverses parties, il nous reste encore à examiner une dernière arme, la plus importante de toutes, l'instrument qui a élevé, qui soutient encore l'édifice de la puissance anglaise dans l'Inde, c'est-à-dire l'artillerie que l'on peut étudier à Bangalore dans presque toutes ses branches. L'artillerie de Madras se compose : 1° d'un régiment de canonniers

à cheval subdivisé en six *troupes* (ou compagnies montées) de 100 à 120 hommes chacune, dont trois troupes sont européennes et les trois autres natives; 2° de quatre bataillons d'artillerie à pied, dont trois sont européens et le quatrième golandaz (indigène). Les trois premiers bataillons n'ont que quatre compagnies; le bataillon indigène en a six, également de cent à cent vingt hommes.

Le quartier général de l'artillerie à cheval est à Bangalore, où l'on conserve toujours une troupe anglaise et une troupe native. Les chevaux de cette arme, tant ceux qui servent d'attelages que ceux de monture, sont choisis parmi l'élite des haras; ceux des attelages sont renouvelés tous les quatre ans. Pièces, affûts, harnais, tout est magnifique, étincelant : c'est le plus haut degré de luxe et de perfection. Quant à la manœuvre, il est impossible de rien concevoir de plus magique que les changements de position de cette artillerie pour l'attaque ou la retraite. Quel que soit le terrain où elle doit manœuvrer, par-dessus les rochers et les ravins, elle dévore l'espace, les pièces bondissant après les chevaux comme des lévriers.

Il y a cependant une observation à faire sur l'artillerie native : c'est que, pour ne pas divulguer aux indigènes tous les secrets de l'art, non-seulement on ne les initie pas à la théorie, mais on les tient même dans l'ignorance de certaines parties essen-

tielles de la pratique (entre autres la mesure de l'élévation à donner à la pièce par rapport à la distance), détails qui sont exclusivement réservés à des sous-officiers anglais dont il y a au moins deux par compagnie.

Quant à l'artillerie à pied, son système d'attelages la rend à peu près nulle en dépit de la beauté du matériel. Elle ne pourrait jamais tenir la campagne devant une armée européenne; et avec tout autre ennemi que des Indiens il faudrait limiter son service à l'attaque ou à la défense des places. Ces attelages sont composés de six à quatorze bœufs, selon le poids de la pièce, qu'on conduit en leur tordant la queue à droite ou à gauche dans la direction que l'on veut suivre. Ce sont des *lascars* (1) qui remplissent le rôle de picadors ou de conducteurs même dans les compagnies européennes. Quelque peine que l'on se donne pour dresser ces animaux, le résultat est toujours excessivement médiocre, et la Compagnie gagnerait en effectif réel sans augmenter ses dépenses, en supprimant entièrement cette lourde et ridicule organisation et en la remplaçant par un chiffre moitié moindre d'artillerie à cheval.

(1) On sera peut-être bien aise de trouver ici l'étymologie du mot *lascar*, si souvent employé dans les annales de l'Inde. Le mot persan *lashkar* veut dire équipage, troupe, compagnie, et (pris individuellement) tout soldat, employé ou matelot, soit dans le train, l'artillerie, les campements ou à bord des vaisseaux.

CONCLUSION DE LA PREMIÈRE PARTIE.

J'en ai dit assez pour donner une idée générale des principales localités dans la présidence de Madras, celles du moins qui peuvent avoir quelque importance en se rattachant aux questions politiques.

Je me suis aussi suffisamment étendu sur les armées de la reine et de la Compagnie pour en faire comprendre le système et apprécier la valeur. De plus longs détails ne pourraient intéresser qu'un très-petit nombre de lecteurs. Je n'ai examiné, il est vrai, que l'armée de Madras ; mais les observations qu'elle m'a fournies s'appliqueront également à celles des deux autres présidences. La seconde partie complétera cet aperçu par de nouveaux détails sur la composition et la répartition, dans les provinces, de l'armée anglo-indienne.

Enfin j'ai cru pouvoir employer les premières pages de mon journal, celles où j'avais inscrit ces premières impressions du voyageur toujours les plus vives et les plus fidèles, comme un cadre à tiroir dans lequel il était assez commode de faire passer successivement en revue les mœurs, les coutumes, les préjugés, la vie sociale des peuples dont je me préparais à expliquer la vie politique, dont j'allais interroger le passé et calculer l'avenir. Il me sem-

blait nécessaire, au moment d'initier pour la première fois mes compatriotes aux combinaisons de la politique de l'Inde, de les transporter d'abord quelque temps dans l'atmosphère locale, de les acclimater en quelque sorte ; mais je ne dois point abuser de la patience du public et cet extrait devra lui suffire.

D'ailleurs la marche de mon journal m'a conduit à une ère nouvelle qui est précisément l'époque d'où il est nécessaire de reprendre l'étude de l'Inde anglaise contemporaine. Depuis quelques mois une révolution complète s'était opérée dans le système de l'administration de l'Inde. Un acte du parlement d'août 1833, sanctionné par la couronne, avait transformé une société de marchands en un congrès de ministres, avait ôté de ses mains la balance du commerce pour y laisser celle du gouvernement et de la politique. Les questions qui vont se présenter sont désormais trop vastes pour les pages fugitives d'un journal, pour les mêler aux petits accidents de la vie d'un homme. Il est temps que l'auteur disparaisse personnellement de la scène, en sollicitant l'indulgence du lecteur pour l'avoir contraint de suivre sur une terre inconnue ses premiers pas encore chancelants. Maintenant la route est facile ; quoique explorée pour la première fois, elle est suffisamment jalonnée par les notes qui ont fait l'objet du premier livre. Le lecteur s'y retrouvera sans

peine, et les hautes questions de politique qui vont passer sous ses yeux, compenseront peut-être la monotonie et le peu d'importance de ces premiers détails. Quant à cette politique, un employé du gouvernement anglais pouvait seul en obtenir la clef, en même temps qu'un étranger seul offrait une suffisante garantie d'impartialité. Français de cœur et d'éducation, Anglais par reconnaissance et par fraternité d'armes, l'auteur s'est trouvé devant les événements dont il a été le témoin oculaire, sans passions, sans espérances, donc sans préjugés. Il s'est fait à ses risques et périls l'apôtre de la vérité qu'un étranger n'aurait pu voir, qu'un Anglais n'aurait voulu dire. Sa position exceptionnelle, qui réunissait ces deux conditions, donnera sans doute quelque prix aux pages qui vont suivre.

Anglais, écoutez-moi sans colère; je vous montre l'abîme : le sentier que vous suivez y conduit. Russes, c'est vous surtout que mon livre intéresse : peut-être y trouverez-vous de précieux enseignements, c'est à vous d'en profiter.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.